LES



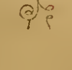
CHRONIQUES

DE

L'HOMME MASQUÉ

AVEC UNE

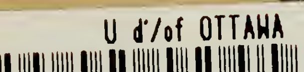
PRÉFACE DE JULES VALLÈS



PARIS

C. MARPON

E. FLAMMARION



LES CHRONIQUES

DE

L'HOMME MASQUÉ



EMILE BERGERAT

Imp. Lemercier & Cie

LES CHRONIQUES

DE

L'HOMME MASQUÉ

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

1 A 7, GALERIES DE L'ODÉON, ET RUE RACINE, 26

Succursales :

BOULEVARD DES ITALIENS, 10 — RUE AUBER, 4



A mon Ami

MONSIEUR JULES LAFFITTE

Directeur du VOLTAIRE

L'HOMME MASQUÉ

PREFACE

Paris, 7 avril 1882.

Ça, camarade, ce n'est pas de jeu. Vous gardez votre masque et vous me faites venir, frimousse à l'air.

Pourquoi donc?

J'aurais dû rester dans mon coin — pour vous et pour moi : pour vous, qui n'avez que faire de paraître un timide, après avoir joué la crânerie : pour moi, qui n'engage pas que mon nom, quand je prends un trognon de plume et que je le promène sur un chiffon de papier.

Mais c'est bien pour cette raison, malin que vous êtes, que vous m'avez appelé.

Moi aussi, je porte un masque, et, si mon style lance parfois des lueurs, c'est qu'il n'est qu'un loup, par les trous duquel passe l'éclair des yeux de la foule.

Je ne compte pas, ne veux pas compter! Je ne suis que le porte-parole d'un monde qui a plus connu de Mercredis des cendres que de Mardis gras, d'une innombrable armée de soldats inconnus comme vous. A ceux-là, non plus, on ne leur voit pas le visage. Ils travaillent tout le jour, la tête basse, penchés sur le morceau de pain qu'il faut arracher de l'étau. Quand, soudain, ces fronts se relèvent, c'est que le souffle des révolutions a passé; mais alors encore, les traits disparaissent sous un voile de sang ou de fumée, dans le brouhaha du canon.

Vous savez que j'ai, de bonne heure, plongé dans ce brouillard pour y vivre de la vie des plébéiens.

A mes bons moments, c'est la face du peuple qui est collée et qui frémit sur les pages que je jette au vent de la place publique.

Vous avez voulu savoir quelle grimace cette face ferait devant votre bouquin.

Après tout, je vous remercie, au nom des irréguliers et des blousiers, et je viens vous dire, au galop, ce qu'on peut bien penser de vous, dans le 101e Réfractaire ou dans le faubourg Antoine.

Eh bien, mon cher, votre livre me botte et bottera les camaros, parce qu'il sent le roussi.

parce qu'il fleure par endroits le mépris d'un tas de choses qu'on dit sacrées.

Si vous vous effrayez de ces éloges, s'ils vous font chasser des bals tranquilles, masque qui avez peur d'être entraîné sous l'Horloge, non point celle de l'Opéra, mais celle des Tuileries, arrêtée à 9 h. moins 5, le 21 mai, — tant pis pour vous!.. Je vous envoie tout de même mes compliments de fédéré en vacances! Attrape, bourgeois qui as voulu faire le joli cœur avec nous et qui penses à t'échapper, si la fille de Barbier t'embrasse : celle qui n'est pas une comtesse et porte un bonnet rouge tatoué sur le bras.

Émeutier de salon qui te serais grisé chez Aspasie et dont la queue de pie frétille aux fêtes de Juliette, regarde : la Marianne te sourit et te salue.

N'aie peur : je ne veux pas te tatouer comme elle, te marquer d'un signe, t'immatriculer, recrue que je n'ai point vue par les chemins où nous avons passé.

On t'a dit que nous enrôlions de force et que nous étions des goujats. On t'a menti!

Mais nous manquons de fifres en tête du bataillon, — de fifres, qui, comme l'Écossais jouant du pibroch pendant qu'on se disputait Waterloo, nous joueraient des airs de gaieté française tandis que la sainte canaille irait de l'avant — sans

compter que d'un fifre on peut tirer des sifleries assez aiguës pour faire saigner les oreilles d'un César — ou d'un Vitellius — masqué aussi, en républicain!

Chroniqueur, vous serez fifre dans notre musique, et vous fioriturerez à côté de nos clairons!

Fifre? — tapin aussi.

Entendons-nous. On a crevé les tambours de caserne et l'on a bien fait. — Si nous avions pu les défoncer au 2 décembre, on aurait peut-être fait avorter l'empire qui leur tressaillait dans le ventre.

Je veux parler des caisses légères qu'on entend palpiter dans la brume, le soir, sur les coteaux de mon pays. Elles appellent les vendangeurs au repas, autour de la lampe dans la maisonnette ou sous les étoiles du ciel.

De toutes les vignes amies on accourt; on soupe, on trinque, on rit, on chante; à la fin, la pensée pétille comme le vin, et l'on se chamaille autour d'un lambeau d'opinion, d'une frange de drapeau : le sang de la patrie bout dans ces verres de village. C'est le tambour de Jean Louis le vigneron qui, avec son roulement joyeux et clair, a fait lever ces idées, comme une compagnie de perdrix.

Vous me rappelez le Jean-Louis de nos vignes, batteur de diane, aussi pimpant dans les rues grouillantes, qu'étaient tristes les batteurs de retraite, s'enfonçant dans le crépuscule, et s'égrenant, un à un, dans le silence des rues vides !

Vous devez être de Paris, vous ! Vous avez joué aux billes avec des balles quand vous étiez gamin. Vous avez filé du collège pour l'enterrement de Lamennais, vous êtes à la coule de tout ce qui s'est passé sur le pavé de la ville, au moment des coups de chien. Ça vous connaît, rien que parce que votre berceau a posé sur cette terre qui a avalé, depuis cent ans, de la mitraille au quintal et bu du sang à la barrique.

Ça vous connaît, et vous êtes fou de ces coups de chien, sans y avoir jamais fourré le bout de votre nez qui, sous votre loup, ressemble fort à un museau de renard matois, vous n'avez ni le mépris ni la haine, mais bien plutôt l'amour et le respect de ceux qui, n'arrivant pas à bien vivre, se décident à bien mourir.

Et, ma foi, il vaut peut-être mieux que vous n'ayez pas été de la bande !

Ceux de notre métier qui ont mis la main à la pâte dans les grands pétrins ont, presque tous, gardé le geignement du mitron qui se tue à faire le pain. Dans les phrases et sur les fronts est

resté trace des espérances éteintes, comme un reflet du drapeau noir ! Sans que l'homme le sache ou le veuille, l'accent demeure solennel, la douleur devient monotone.

Il y a les Saint-Just à cheveux gris de la défaite qui portent, malgré eux, leur tête comme un Saint-Sacrement. Je le sais bien, allez ! On s'aperçoit quelquefois que l'on raconte trop ses campagnes. C'est qu'on a été de la grande armée !

Vous n'êtes de rien du tout, vous, ni de la vieille garde, ni de la jeune, veinard !

Vous êtes arrivé, il y a deux ou trois printemps à peine, avec une façon à vous qui a sa grâce débraillée ; vous écrivez en manches de chemise, le col ouvert, faisant sauter les boutons pour avoir la poitrine à l'air ; au lieu d'endimancher votre phrase, vous l'encanaillez à plaisir, mais comme une marquise qui allait à la Pomme-de-Pin, ou plutôt comme une Grecque dont vous troussez le peplum en caleçon de chahuteuse.

Car, vous, qui avez du populo dans l'adjectif et fumez au nez des embêteurs avec le brûle-gueule de Jean Hiroux, vous avez retenu une fine saveur d'antiquité qui laisse son parfum de distinction à votre style, même quand vous engueulez les dieux du haut du char de la Courtille !

Et cela me va!

On m'a fait une réputation d'insulteur d'amphores.

Non, mais je demande à voir fleurir dans le vase antique un lilas de Romainville ou une aubépine de Chatou, que l'on y verse le Suresnes rose ou l'Argenteuil violet. Et c'est pourquoi j'aime votre phrase. Elle se déhanche comme un faune rieur casqué de pampres, dans la ronde des corybantes, et aussi comme un titi qui ébauche sur les mains, dans un cavalier seul, le pas de la grenouille en mal d'enfant.

Évohé! — Ohé! les autres!

Ah! vous n'êtes pas le premier venu, je ne vous l'envoie pas dire!

Le malheur est que vous jabotez parfois ainsi qu'un boulevardier du vieux temps, et que tout en blaguant Villemessant, vous avez conservé un peu de sa manière.

Ne blaguez pas ce vieux-là, mon garçon! il y a une perle de sa salive dans votre encre, comme dans un tas d'autres d'écritoires!

Disons encore que vous avez trop humé les parfums de musc dans les coulisses et les odeurs de friture dans les rues pour aimer les senteurs de campagne.

C'est aujourd'hui Vendredi-Saint.

Je me rappelle, devant les feuillets de votre livre éparpillés sur ma table, un mot du machiniste, libre ce jour-là, seulement, et en ayant profité pour courir les bois.

Au détour d'un chemin il s'arrête.

— Cet arbre n'est pas *en situation*! crie-t-il, auprès d'un pommier en fleur, s'écroulant sur le bord d'un verger.

Je crois bien que vous êtes de cette race et que, si vous aimez les champs, ce n'est pas pour y rêver, mais pour y piocher, parce qu'on n'y rencontre ni flâneurs ni importuns.

Les cœurs sont peut-être plus secs dans les poitrines que n'ont pas gonflées les grandes brises et que n'a pas atteintes le frisson qui secoue les avoines ou crispe la chevelure des saules.

Rien chez vous de cette poésie, éclose depuis quelques avrils sous la plume de chroniqueurs, — nés dans un coin de province, voilà pourquoi! — qui, en parlant du Pré-Catelan ou de la Cascade trouvent moyen de me rajeunir, avec une ride d'eau verte sur le miroir du lac, avec le mugissement de la petite vache bretonne dont le lait crêmeux emplit le bol où boivent les impures. Ces jeunes me ramènent aux souvenirs du village et de mes quinze ans.

Vous ne m'avez donné, vous, ni une fleur à

chiffonner ni une feuille à mordre. Je vous en veux.

Mais, tout indifférent que je vous voie aux belles aubes et aux beaux couchers de soleil, aux chansons et aux battements d'ailes, vous n'en avez pas moins de grandes envolées !

Votre pensée qui, par moment, cligne de l'œil et dodeline du bec comme une grive saoule sur un sorbier, quelquefois aussi jaillit du pavé, comme l'alouette file du sillon.

Pil ouit !

Tantôt vous lancez cela à la gavroche, fanfaron de l'argot, dandy du ruisseau !

Tantôt ce *pil ouit* monte de la terre boueuse dans le ciel clair, sur l'aile du petit oiseau belliqueux et frêle qui sait chanter gaiement, mais qui osa pourtant, de ses pattes poussiéreuses de terre gauloise, griffer le crâne chauve de César !

Vous avez aussi égratigné Jésus sur le Calvaire et le bourreau sur les gibets du Czar. Quand ils vous voient, les Épiménides d'un tas de cavernes savantes ont peur pour leur genou !

C'est pour cela qu'on te la serre tout de même, communard sans le vouloir, faubourien à plastron de neige, insurgé à sifflet d'ébène. C'est pour cela que je t'offre le vin de notre broc.

A quoi allons-nous boire?

Penche-toi et écoute-moi...... Tu dresses l'oreille?

Quand je te le dis! quand je te le jure, que ceux qui en parlent n'y connaissent rien! que notre bivouac est ouvert à qui ne veut pas être enrôlé, que notre parti est le parti des libres comme celui des pauvres! En ce bataillon, tous gas de cœur ou de talent. Je ne pèse pas ton cœur; mais de talent, tu en es pourri; ça ne suffit pas, citoyen!

Allons! tends ta flûte à champagne pour qu'on la passe au bleu, et cogne-la contre mon gros verre!

Colle-toi ça dans le mille, Émile! — A la Sociale, animal!

Jules VALLÈS.

PHILOSOPHIE POLITIQUE



LA RÉPUBLIQUE DES VIEUX GARÇONS

Une histoire d'ambassades. — La politesse républicaine. — Manque de femmes. — Assez d'austérité. — Narcisse au bord du lac. — M. Kendall et ses bretelles. — La grande gobeuse. — Celle que je rêve.

I

19 octobre 1879.

Je veux être utile à la République, que j'aime, mais utile à la façon des vieux amis, rudes et doux, qui disent les vérités, et que l'on boude. Ce rôle, je le sais, est difficile à tenir : c'est celui du joueur de flûte derrière le char de triomphe. Je ne garantis pas l'instrument, mais je sais bien des airs.

Pourquoi j'ai pris un loup pour jouer ma musiquette, je vous le dirai simplement. A mon avis, on s'occupe trop des hommes et pas assez des choses.

L'avocat tue le discours. La signature emporte l'article. Quant à moi, il m'importe peu de tirer avantage ou renom du bien que je puis faire. Je suis d'ailleurs très libre, très indépendant, et je n'ai vendu mon âme à aucun diable, pas même à celui qu'on tire par la queue.

Si, sur ces données, la présentation de l'Homme masqué vous agrée, je sors tout de suite ma flûte de sa gaîne; et je commence.

Voici le thème.

Pendant l'émigration, le duc de Bedford traitait à Londres le duc de Grammont. Au dessert, le lord anglais, voulant fêter son hôte, fit apporter certaine bouteille de vin de Constance, d'une qualité exceptionnelle et telle que, en offrir un verre, c'était donner les revenus d'une province. — Le duc de Bedford versa lui-même, et debout, l'or liquide à son convive.

— A la France ! monsieur ! fit-il.

L'émigré but d'un trait, puis, avec un sourire :

— A l'Angleterre, milord !

Et il tendit une seconde fois sa coupe.

Le duc de Bedford, heureux de lui faire raison, se verse à lui-même une rasade, y porte les lèvres, et laisse tomber son verre avec un cri d'horreur :

— Vous avez bu cela ? s'écrie-t-il.

Le sommelier s'était trompé, et, au lieu de vin de Constance, il avait servi une fiole d'huile de castor.

Ce trait de politesse héroïque et stoïque est célèbre

dans les ambassades, et jadis il porta haut la gloire de l'urbanité française.

Variations.

Je demande simplement qu'on me nomme ou qu'on me désigne le diplomate d'aujourd'hui qui serait capable de le renouveler. Et je ne parle, vous le voyez, que des hauts fonctionnaires de la République. Quant aux autres, ils feraient la grimace sur un bock aigre. Or, si quelque chose en France peut désenchanter la nation de l'état républicain, je vous le dis sans ambages, c'est la mauvaise éducation de ceux qui le représentent. Que la République soit naturaliste ou idéaliste, on s'en soucie comme d'une guigne, mais si elle se met à porter son bonnet phrygien sur l'oreille, tout est perdu.

Nos adversaires nous reprochent d'être des gens mal élevés, ils auraient raison si le reproche était fait en termes exemplaires. Toujours est-il qu'avec notre langue verte, nos encanaillements d'esprit et notre danubisme de manières, nous sommes en train d'épouvanter la bourgeoisie et de la faire reculer. Non, trois fois non, l'avénement du peuple aux affaires n'est pas celui de l'argot poissard, du déhanchement faubourien et des courtoisies nommées engueulements. Les principes de 89 ne sont pas contraires à la civilité puérile et honnête, et je vous observerai que les mots sublimes de la liberté, ceux de Mirabeau et de Danton, peuvent être répétés dans un salon devant les jeunes filles. Ils n'en sont pas moins populaires.

De combien d'années croyez-vous que l'exquis mot « mince » ait avancé le triomphe du socialisme? Vous

en riez, vous avez tort ; il s'agit à présent d'introduire la République dans l'aristocratie ; si vous la menez à la barrière, elle y restera. Elle est née dans le petit bleu.

Je vous ai averti que je vais parler très librement, et je ne suis pas disposé, mais pas le moins du monde, à mâcher les mots. La France est un pays de traditions : ses mœurs en sont faites. Sa société ne vit que sur des antécédents bien éprouvés par l'histoire. Elle préférera toujours, entendez-vous, un vieil usage, bête comme tout, sans origine connue, au plus pratique des progrès nouveaux. C'est dans le sang latin. Or, de toutes ces traditions, il en est une dont aucune force naturelle ou surnaturelle ne nous désenchantera jamais, c'est la politesse. — Peuple loué, gâté, adulé, chanté, imité par l'univers complice, favorisé de tous les dons, nous ne sommes fiers et jaloux, au fond, que de ce signe de race ; nous donnons le reste pour un fétu. La plainte la plus grave, celle qu'on tolère le moins et à laquelle on compâtit, chez nous, dans toutes les classes, c'est celle du manque d'urbanité. Elle nous touche au sang, celle-là, elle en appelle le versement.

En France, une impolitesse dégrise un homme ivre, et lui rend l'âme. Deux forçats attachés au même boulet s'excusent encore, l'un l'autre, de passer le premier. Le meurtrier que l'on mène à la guillotine, boit son dernier verre à la santé de quelqu'un. Aussi, je le déclare, si je créais une politique, je la fonde-

rais sur le bon ton et les belles manières ; si j'établissais une école littéraire, je la baserais sur le beau style ; si j'inventais une religion, elle aurait pour dogme le cérémonial. De telle sorte que la République, si elle rêve de se priver de ce gage de succès qui est l'urbanité française, commet une bévue fondamentable et verse dans l'abîme de la stupidité.

⁂

Il y a quelque temps, un homme d'esprit a poussé un cri d'une justesse extrême :

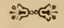
— La République manque de femmes !

Eh bien ! le mot est vrai, profondément vrai. Nos gouvernants nous font une République de vieux garçons.

La Parisienne, avec son tact consommé, son génie de sociabilité, n'a pas été invitée au banquet athénien. Elle ne demandait pas mieux cependant que d'aider à la besogne de réconciliation nationale. Elle avait risqué quelques avances. Timidement sympathique, elle s'était ralliée aux modes du Directoire. C'est par les modes que la femme atteste de ses opinions et fait de la politique. Ayez toujours l'œil sur les évolutions de la toilette féminine. On n'a pas compris, ou l'on n'a pas daigné comprendre. Ohé ! là-haut, les vieux garçons ! Est-ce que vous vous croyez de force à négliger l'appui de la Parisienne ?

Qu'est-ce que c'est que votre République de fumoir? votre République de buffet ? votre République de table verte et d'écarté ? Vous voulez être le gouvernement de cœur d'un peuple épris de fêtes, de luxe et

de galanterie, gâté sous ce rapport, depuis huit ou dix siècles, par une religion d'apparat et des royautés fastueuses, et vous n'avez d'autres auréoles que celles de vos cigares. C'est de la liberté de célibataires que vous engendrez là, de la liberté de compartiment réservé. Pendant ce temps-là, les femmes s'en vont dans leurs wagons à elles, et elles causent... des diligences d'autrefois! Demain, si vous n'y prenez garde, elles emporteront, pour se tenir compagnie, la fiole de *porter* dans leurs sacs, vous savez, le *porter* qui couperose les visages, violace les pommettes et empourpre les bouts de nez. Ce jour-là la vieille Europe n'aura évidemment rien à envier au nouveau monde.



Vieux garçons, il faut rallier les femmes à la République, car elles nous donneront des poètes, des artistes et des gens d'esprit, elles formeront des Salons. Les Salons nous manquent, et nos estaminets ne les remplacent point. Il faut aussi des fêtes, deux ou trois soirées à l'Hôtel-de-Ville nous gagneraient la bourgeoisie. La bourgeoisie aime à exhiber les épaules maigres de ses filles et à glaner des sous-préfets dans les quadrilles officiels. Quand nos sous-préfets feraient des mariages riches, cela ne serait déjà pas si bête; qu'en pensez-vous?

En voilà assez de cette fameuse austérité que nous allons retremper aux Folies-Bergère, mes chers maîtres. Personne ne croit plus à cette vertu pédagogique et stérile, vertu de tréteaux et de boniment. Il n'y a pas d'austères : il n'y a que des fruits secs, des médiocres et des mal élevés. Tout ce qui nous reste de romain, c'est la claque. S'il existait un Caton ou un Scipion, ils ne pourraient pas traverser le boulevard.

On ne nous demande pas d'austérité. on ne veut que du savoir-vivre. La civilité est la fleur même de la liberté, elle est l'expression des mœurs républicaines. Civilité vient de *civis*, qui veut dire citoyen ; urbanité vient de *urbs*, qui veut dire ville. Politesse a le même radical que politique. Si nos fonctionnaires ne savent pas danser, qu'on leur donne des maîtres de danse. Je n'ai foi, en France, qu'en un gouvernement dont tous les représentants, grands ou petits, seraient capables d'avaler l'huile de castor du duc de Grammont.

II

29 mars 1880.

Quand il n'y aura plus (et ce sera demain) de journalistes dévoués pour graisser la machine gouvernementale avec l'huile de l'opposition, pour siffler aux tunnels, crier aux stations et manipuler les disques rouges ; quand la bourgeoisie française béotisera à son saoul, fière de voir, à la pointe de sa bedaine, fleurir la corolle de son nombril ; quand Jules Simon et le père Dufaure, se sentant dépassés en cafarderie, ne seront plus assez jésuites et devront le devenir davantage, afin de l'être raisonnablement ; quand la blague des lois existantes aura rejoint dans le cimetière des fumistes, la craque de l'article Sept et que tout rentrera dans l'ordre... de Loyola ; lorsqu'enfin il sera bien démontré que bonnet blanc vaut blanc bonnet et qu'une simple désinence différencie Freycinet de Frayssinous, alors, ô mes bons amis, la France sera heureuse. Elle sera heureuse comme une simple Bourgogne et elle bénira cette République inerte, silencieuse et béate qui s'abandonne délicieusement aux fureurs paisibles de l'onanisme politique.

Car elle est éprise d'elle-même, notre belle fiancée !

Elle ne s'occupe que de sa beauté, de ses formes, de sa grâce infinie. Elle se gobe, se cultive et se possède toute seule, au-dessus d'une fontaine. Nous la gênons, c'est clair, nous autres amoureux violents qui, de temps à autre, nous approchons d'elle pour la prendre. Elle nous trouve pressés, la charmante, même au bout de dix ans! Elle n'aime pas les pileux, la blanche! Pourquoi troubler la nappe limpide où elle se mire? ne pouvons-nous la contempler à distance, parmi ses nymphes, et jouir de ses ébattements, affreux satyres que nous sommes? Elle n'aime pas les satyres, la République, ah ! mais non !

Hélas ! tristes faunes, malheureux œgipans, peuple de chèvrepieds aux oreilles pointues, sachons nous faire une raison. En fait de République, celle que nous avons habite une nymphée. Tâchons de nous la représenter telle qu'elle est : quelque chose comme un Henner dans un Corot, ou, mieux encore, si vous voulez : Nana à Ville-d'Avray ou à Mortefontaine, par exemple. Quand elle ne sommeille pas sur l'étang, parmi les nénuphars, elle tire des coups de flèches dans l'eau et elle abat des libellules. Adoremus.



Qui me dira par quelle association d'idées vertigineuse ce tableau idyllique me suscite tout à coup... Ma foi ! j'ose à peine vous l'avouer. Oui, je pense au docteur Kendall, l'inventeur des bretelles américaines.

Et pourtant l'analogie s'impose, et cruellement.

Qu'est-ce que vous voulez, dit Kendall, qu'est-ce qu'un homme honnête, vertueux et civilisé, peut désirer en ce monde, sinon de ne pas être bossu ou contrefait? C'est évident. Eh bien ! prenez mes bretelles. Plus de dos ronds, et par conséquent plus de poitrines caves. C'est l'idéal. Vous irez droit comme un I, et votre bonheur sera complet, car votre torse sera bombé. Il parle d'or, cet homme ; bombons le torse et prenons ses bretelles.

D'autre part, et depuis dix ans, que nous disent les docteurs politiques? Notre nation a expérimenté tous les systèmes de redressement pour son échine courbée. Elle a pris des tyrans moins lourds, graduellement ; puis elle s'en est appliqué d'énormes sur l'estomac. Rien n'y a fait ; elle reste penchée vers la glèbe, forte seulement pour creuser les sillons de la routine. D'autres nations passent à côté d'elle, droites, jeunes, le front levé, les seins fermes, et marchent en chantant à l'avenir. Une seule chose peut la rendre perpendiculaire à l'horizon, c'est l'orthopédie républicaine. Adoptez nos bretelles. Prenez la République Kendall, et vous nous en direz des nouvelles.

Pardon ! mais voilà dix bonnes années que nous les portons, vos bretelles ! Les nouvelles que nous avons à vous en donner sont celles-ci : d'abord qu'elles coûtent fort cher ; puis qu'elles serrent très fort ; et enfin que nous voudrions bien les ôter un peu, « pour voir », rien qu'un peu, chers docteurs, le temps seulement de regarder la lune où sont toutes les choses promises, l'éden de l'orthopédie, le paradis de Kendall, perpendiculairement.

Telle est l'analogie signalée et déduite. Et si je vous ai parlé en commençant de la belle déesse blanche qui *narcisse* sur les étangs chers au papa Corot, c'est que je commence à croire que le hamac dans lequel elle se balance est un peu tendu de nos bretelles.

⁂

Nous sommes, comme cela, un certain nombre de jeunes chasseurs que le rôle d'Actéon tente moins encore que sa destinée, et qui rôdons autour des lacs pour surprendre notre divinité. Nous avons ôté nos bretelles et dépouillé ce vain ornement, le système Kendall ne nous inspirant plus qu'une confiance douteuse. Il se trouve d'ailleurs qne nous marchons fort droit, et même que notre carquois ne nous pèse pas plus qu'une poignée de plumes sur l'épaule. Si la beauté promise, et que nous aimons encore, nous échappe, nous en trouverons bien une autre dans les bois, moins opportune peut-être, mais plus clémente, moins saphique sans doute, mais plus ménagère.

Ce sera, j'imagine, quelque personne simple, de beauté courante, de petite vertu, d'esprit banal, et naïve comme un proverbe de Sancho. Pour elle, deux et deux font quatre, et le soleil lui semblera luire en plein jour. Tout l'italien de Machiavel, tout l'espagnol d'Escobar ne prévaudront pas sur son bon sens pratique. Elle cherchera tout bêtement le bien de tous ; elle croira à ce vieux poncif qu'on nomme le progrès ; elle coupera dans tous ces ponts qu'on appelle les

réformes ; elle tombera dans tous les godants de la libération humaine ; elle avalera toutes les couleuvres qui s'enroulent autour du bâton de la justice. Ce sera une grande dinde, une badaude, une gobeuse énorme. Mais nous la possèderons, celle-là !

Pendant ce temps-là, l'aûtre vendra des bretelles.



CELLE QUE JE RÊVE

5 août 1881.

Si vous croyez que je vais dire qui j'ose aimer !

Ni brune, ni blonde, ni châtaine, je la veux rouge, oui, rouge (idéal doux et pervers), de ce rouge que les Vénitiennes du seizième siècle obtenaient en exposant leur chevelure au soleil sur les terrasses de leur palais. Le crime de celle qui va mourir fut dans l'indécision climatérique de sa couleur ; elle avait des reflets changeants, comme les courtisanes et les salamandres, ces filles du feu. Elle était d'ailleurs fille du feu elle-même et les grillons l'habitaient, orthoptères inutiles.

Celle que je rêve est très chaste et elle ne saurait être soupçonnée de mœurs légères, mais elle est fière aussi, et elle ne se donne ni pour de l'argent, ni pour des coups. Cependant c'est une servante, une simple servante, dure à l'ouvrage, économe et probe, passionnément dévouée à la maîtresse qu'elle sert, à la grande veuve des rois, l'impératrice Patria.

Si vous croyez que je vais dire qui j'ose aimer !...

Ma rouge est fille du peuple : elle en a la belle humeur, le verbe sonore et le geste prompt. Elle en a l'âme droite et la tendresse. Mais ce qui domine en elle, c'est la soif de justice dont deux siècles de servage l'ont altérée. Ses poignets et ses chevilles gardent encore les bracelets sanglants des tortures. Elle les montre quelquefois avec un sourire amer, comme ces martyrs des tableaux espagnols qui font les rodomonts avec leurs moignons et leurs cœurs perforés, et forcent en hidalgos la porte des paradis. Toutefois, mon héroïne n'a que des rancunes clémentes et ses vengeances se bornent à pardonner. Lorsque les héritiers de ses tortionnaires veulent en plaisantant lui donner des manchettes, elle dit simplement : Non ! et d'un tour de bras elle leur brise les métacarpes, deux mille ans de fers et de boulet l'ayant rendue herculéenne.

Celle que je rêve est très bonne, très secourable, très juste et très impitoyable. L'amour profond qu'elle a pour sa maîtresse, la veuve des rois, la grande Patria, lui vient de la compassion qu'elle a pour les souffrances séculaires endurées par l'immortelle, de la haine qu'elle nourrit contre les tourments affreux que ses infâmes maris lui ont fait subir, de l'admiration extatique qu'elle a pour sa beauté, sa bonté, sa fécondité et son courage. Elle a juré de la guérir et de la voir heureuse. Elle s'est imposé la tâche de lui ramener tous ses fils, les rebelles et les ingrats, ceux qui la calomnient, ceux qui la volent, ceux qui la battent et ceux aussi qui veulent l'assassiner. O sublime servante rouge, tu es bien celle que je rêve en

effet, si tu dois enfin constituer la famille française et la vraie maison de France !

Celle que je rêve ne croit pas en Dieu. Aussi ne va-t-elle ni à la messe ni au prêche et tout son temps est-il bien employé à des travaux nobles. Mais elle est tolérante, et lorsque les pauvres d'esprit se dirigent vers les églises, elle les regarde aller, comme on regarde aller les oies vers les mares. Et même si la mare est jolie, elle y plante des fleurs, sa besogne achevée, par douceur de caractère.

Son unique souci est de bien tenir la maison de dame Patria, de gérer prudemment sa fortune, de veiller aux besoins de la sainte malade et de gagner des cœurs aux parfums de ses vertus. Aux heures perdues, qui sont faites de minutes gagnées, elle époussète les rayons de la bibliothèque, veille à la conservation des pièces d'art et des objets de prix, pare à la rouille des instruments de musique et se tient prête à toute fête inopinée. Ainsi se préparait le patriarche dans l'attente de l'enfant prodigue ; ainsi les vieux Calebs entretiennent la salle de famille pour le retour du voyageur ; ainsi ceux qui sont restés courtisent le cher espoir et l'absence des exilés. Hélas ! que d'exilés, que de voyageurs et que d'enfants prodigues vous espérez encore, dame Patria, sans compter les morts qui ne veulent pas revenir ! Ah ! si vous croyez que je vais dire qui j'ose aimer !...

A la porte de la maison de dame Patria, des soldats, très glorieux, sont postés en faction ; ils vont de long en large, le torse bombé, la moustache en croc et font sonner leurs bottes pour attirer les regards de ma rouge. Mais ma rouge admire les militaires sans

les aimer. Jamais entre ses doigts l'anse du panier ne dansera pour leur payer l'absinthe, qu'elle méprise, et quand vous la verrez cacher un soldat dans ses jupes, c'est ce que ce soldat aura été insulté lâchement, blessé dans son savoir et attaqué dans son honneur. Tous les fils de dame Patria lui sont chers, à ma rouge, qu'ils soient vêtus de l'or de l'uniforme ou de l'azur du bourgeron ; mais elle n'en préfère aucun.

Il en est toutefois qui l'attristent et dont son honnêteté s'effarouche : ceux qui, vêtus de noir et des balances à la main, vendent la justice à faux poids et promulguent l'iniquité. C'est par eux que le pain de la pauvreté est deux fois amer aux lèvres des misérables ; c'est par eux que le crime, étant sans rédemption, est aussi sans remords ; c'est par eux que la conscience universelle se fausse et que le désespoir souffle, comme bise, dans les taudis et les galetas et y fomente la flamme des réchauds. Celle que je rêve a le cœur gros quand elle songe aux disproportions des fautes avec les sanctions ; son front se plisse quand elle équipondère le juge et le jugé, la passion qui condamne et celle qui est châtiée, et tout son généreux être frémit à l'idée que depuis tant de siècles vécus, tant de générations meurtries, la justice de l'homme est encore inférieure en équité, en pitié, en solidarité, à celle des chacals et des loups entre eux.

Enfin, celle que je rêve a bien d'autres pensées encore et mille projets nouveaux que vous connaîtrez de reste, si elle les applique. et elle promet de les appliquer. Elle veut l'abolition de la misère, l'instruction universelle, la liberté de parler et d'écrire, l'affranchissement social de la femme, le fonctionne-

ment normal des institutions publiques, le jeu régulier des services, l'augmentation des salaires, la révision des codes, la paix, la concorde et le travail, enfin le renouvellement complet de la maison de dame Patria. Elle veut la mettre sur un pied nouveau, la chère maison de France, et le bruit court qu'elle a le désir de la louer fraîchement décorée et ornée de glaces à la Liberté.

Telle est, si vous tenez à la connaître, celle que je rêve ; la servante rouge, mon amoureuse. Son seul défaut sera peut-être, — et de ce défaut-là elle ne peut se défaire, étant fille du peuple, — d'être parfois un peu forte en gueule et de se camper les poings sur les hanches pour vous parler. Mais elle n'est pas naturaliste, malgré la célèbre prédiction que vous savez, et si vous croyez que je vais vous dire qui j'ose aimer, je peux très bien vous la nommer : C'est la nouvelle Chambre.



L'AMNISTIE

L'opinion de M. Grévy. — Digression sur les fonctionnaires. — Un bon ministre. — Durand ou Benoît. — Le gouvernement idéal. — Labiche et Bozérian. — Une belle séance au Sénat.

I

10 février 1880.

Sur la question de l'amnistie (question tellement mûre qu'elle en est blette), il n'y a plus en France que deux opinions, à savoir : l'opinion publique — et celle de M. Grévy.

Pour cette dernière, on demande avec toute la déférence requise, s'il n'y aurait pas moyen de la jouer en trente points à son possesseur, sur un billard de son choix, soit à l'Élysée, soit à la Régence, mais une fois pour toute. L'opinion de M. Grévy sur la question blette vaut certainement trente carambolages en deux séries, ce qui est d'une force moyenne, mais pas un coup de queue de plus. Telle est la proportion. Maubant serait chargé de soutenir la partie,

et il vêtirait pour la circonstance les palmes académiques dont M. Turquet vient de fleurir son cothurne tragique. Maubant vainqueur, il n'y aurait plus en France qu'une seule opinion sur l'amnistie, qui est la bonne, la spirituelle, la généreuse, la prudente et l'unanime opinion.

Cernez au hasard, sur les boulevards ou ailleurs, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, cinq passants quelconques, et dans le groupe vous trouverez assurément un partisan des divers gouvernements qui se disputent le bonheur du peuple français et sa fortune. A chacun d'eux demandez, mais à brûle-pourpoint, s'il pense qu'au bout de dix ans il convienne de réintégrer dans leur patrie les exilés politiques, les vaincus, et attendez leurs réponses. S'il en est un qui dise : Non ! vous pouvez sans craindre de vous méprendre, crier : Vive le président de la République ! — C'est lui que vous avez sous les yeux. Je vous donne ce moyen de le reconnaître dans la foule. Il ne se distingue pas autrement du vulgaire : c'est M. Grévy,

A toi, brave Maubant ! En trente points liés, mon maître, et serre ton jeu, car tu tiens au bout de la queue l'honneur même du bon sens français.

Est-il bien possible, quand on y songe, qu'une République qui se dit solidement assise sur ses derrières, donne ainsi aux monarchies ricanantes le spectacle de la frousse et de la venette ! Que cent pauvres diables, brisés de chagrin, exténués de misère, et dispersés, qui à Londres, qui à Bruxelles, qui à Genève, ne puissent témoigner du désir de rentrer dans son sein, sans que ce sein se convulse en diarrhées effroya-

bles et déborde de terreur! Elle est jolie, votre République, elle est crâne, elle est chouette! Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, qu'un usurpateur n'ait point fini, au bout de quelques années de règne triomphant, par laisser revenir ceux qu'il avait déportés; on en a vus qui pensionnaient les veuves de leurs victimes, car la plus dure ambition se fêle toujours un peu au vent doux de la pitié, et les femmes interviennent les jours de fêtes. Nous, nous avons le droit, nous avons l'honnêteté, nous tenons l'avenir.

Blanche de tous crimes, pure de toutes trahisons, la République gouverne depuis dix ans un peuple consentant : quinze ou vingt millions d'amoureux platoniques montent la garde autour d'elle, prêts à se faire crever la paillasse sur un signe de son petit doigt; tout ce qui pense, tout ce qui travaille se fait dragon pour la veiller; le hasard complice la débarrasse successivement de tous ceux qui pouvaient encore lui barrer le chemin, et elle a peur! Car elle a peur, décidément. Elle a peur de ce satané Rochefort, qui la menace de venir lui enfoncer des épingles dans les mollets, des épingles ornées de petits drapeaux. Ils ne sont donc plus en marbre, tes mollets, ô République? Elle a peur de ce grand toqué de Vallès, un enragé pour rire, ni plus ni moins qu'un artiste, et qu'une jolie femme mènerait en enfer — où nous irons — rien qu'en lui fouettant le nez avec ses gants parfumés. De qui encore? Combien en reste-t-il là-bas, de ces farouches, coupables seulement d'avoir voulu nous amener par les cheveux cette Liberté que d'autres nous ont amenée en carrosse.

Je vous demande un peu en quoi cela empêcherait

M. Grévy d'aller à l'Opéra-Comique, que Vallès pût signer en toutes lettres les études de mœurs nerveuses et puissantes qu'il signe Vingtras chez Charpentier? Voilà-t-il pas un beau résultat, et qui doit donner du cœur au ventre à la bourgeoisie! Et quand bien même tous les matins Rochefort cuisinerait un peu les puissants du jour et servirait à la ville ces fricassées au poivre de têtes de ganaches et de museaux de coquins dont il a la sauce, quel danger y aurait-il pour les honnêtes gens, et où donc serait le poison? C'est précisément ce qui lui manque, à notre République, dont le palais s'affadit dans le bien-être et qui s'abîme le tempérament par l'abus de l'encens et des benjoins confraternels. Que faisons-nous, nous-mêmes, en l'absence des bons pamphlétaires, que d'essayer, à plusieurs, de tenir leur place et de la leur garder chaude. Est-ce que M. Grévy va nous jeter aussi par dessus les frontières? Il faudrait d'abord, ce me semble, s'occuper d'en avoir, des frontières, et vous n'avez que des douanes.

On parle français à Bruxelles et à Genève, et partout où l'on parle français, un Français n'est point exilé. A l'heure où j'écris, il n'y a plus d'autre raison pour tenir un Français hors de France que celle du *Displacuit nasus tuus*. Elle est faible, surtout pour un gouvernement fort, et arbitraire, surtout pour un gouvernement libéral. Rochefort, Vallès et leurs compagnons ne peuvent, à aucun point de vue, passer pour des exilés dignes de ce nom : ils ne sont que des Français refusés à la douane.

Eh bien! par le temps qui court, et ce temps est gros d'orages, il ne faut pas refuser de Français à la

douane. Le sentiment public est formel, et M. Grévy fera bien, s'il veut m'en croire, d'écouter là-dessus l'avis que Maubant lui développera en trente points. Je ne sais quelle voix me crie qu'il est prudent de nous serrer, de nous pardonner et de rejoindre les mains. L'air est lourd.

Certes! je professe pour M. Grévy un respect profond, d'autant plus profond qu'il m'est impossible de vous dire pourquoi il me l'inspire. La première fois que j'ai entendu prononcer son nom, ce fut le jour où on lui adjugea la présidence de la Chambre française. Jusque-là il m'était absolument inconnu. Il avait échappé à mes études. Certes! je n'accuse que moi et mes professeurs de mon ignorance; mais j'appartiens à une génération qui n'a pas lu Vaulabelle. Il avait bien raison, ce M. Duruy, quand il affirmait que l'histoire la moins connue c'est l'histoire de notre temps. Le règne de Louis-Philippe se perd dans la nuit des âges; quant à la République de 1848, je défie bien M. Grévy lui-même de nous la raconter. Le meurtre de l'évêque Affre en est l'événement capital; tout le reste n'est que du Lamartine.

Positivement, nous avons reçu une instruction déplorable, et l'Allemagne a bien raison de nous reprocher notre ânerie. Ainsi je puis très bien, moi qui vous parle, vous dire ce que fut Lambert Thiboust et par quel vaudeville il a débuté à Bobino; mais si vous me demandez qui est M. Grévy, ce qu'il a fait et pourquoi il est aujourd'hui à la tête du peuple le plus spirituel de la terre, vous me troublerez au delà du possible. Je n'en sais rien. — Et vous?

Observez du reste que cette ignorance n'altère en

rien le sentiment de respect dont je vous parle, au contraire. Tel qu'il est, et sans plus, M. Grévy réalise à mes yeux l'idéal d'un président de la République. Il a une belle écriture et il signe lisiblement. Que ne puis-je en dire autant de toute la gent gouvernante, et notamment de nos ministres ! Ah ! nos ministres !...

Vous êtes-vous demandé quelquefois, avant ou après avoir payé vos contributions, ce que c'est qu'un ministre ? On n'est ministre, dit un proverbe, que pour l'avoir été, pour l'être ou pour le redevenir. Il y a le ministre à idées et il y a l'autre. D'ailleurs, tout mène aux ministères, l'intelligence comme la bêtise, la science comme l'ignorance, la vanité comme la timidité, l'éloquence comme le bégaiement. C'est le carrefour aux cent routes. Le ministre sans idées est, sans conteste, le meilleur : il entre, s'assied, feuillette quelques papiers, nomme son neveu secrétaire du cabinet, allume un cigare et s'en va. Celui-là du moins ne nuit pas à la besogne des bureaux. De temps en temps, les chefs de service déposent pieusement quelques rapports sur la table, noués avec une faveur rose. Il les fourre dans sa serviette, les emporte à la Chambre, où il les lit sans les connaître et les explique sans les comprendre. Ces rapports ont d'ailleurs été rédigés la plupart du temps par un modeste employé à douze cents francs, qui ne savourera jamais les douceurs de l'avancement et les joies de la gratification, car ainsi va le monde. Ce ministre-là est le bon, l'utile, le vrai, celui qui peut servir sous tous les gouvernements. Je le voudrais immortel autant qu'anonyme ; car, qu'il se nomme Durand ou Benoît, son nom n'ajoute rien à sa gloire et à sa destinée.

Pour ce qui est du ministre à idées, c'est une autre paire de manches. Le ministre à idées... n'existe pas. Attendu que s'il a des idées, il les perd rien qu'en touchant son cordon de sonnette. Il n'y a pas de... comment dire ? d'homme de génie qui ait pu rester ministre vingt-quatre heures. Dès qu'il est assis sur le rond de cuir, il prend immédiatement la mesure de son prédécesseur, car c'est le rond de Procuste. S'il a été mis là pour l'idée qu'il avait, il s'aperçoit tout à coup qu'il ne l'a plus. Désolant, désolant, désolant ! Où est l'idée? Pas d'idée. Mettez Shakspeare, mettez Victor Hugo à l'instruction publique, ils achèteront de la peinture à Cabanel au bout d'une heure, et au bout d'une journée ils feront l'éloge du Concordat. Vous rappelez-vous le bon Bardoux, un esprit libéral s'il en fut, pavé... que dis-je ? sablé de bonnes intentions ? Son cabinet ne désemplissait pas de soutanes. Le pauvre homme n'y comprenait rien, et la nuit, il rêvait qu'il était pape et qu'on lui baisait la mule.

Ainsi donc, la fatalité est plus forte que toutes les volontés humaines. Un ministre sera toujours un ministre, c'est-à-dire un homme très honnête, dont la mission consiste à constater son impuissance, à l'étaler aux yeux d'un Parlement ébloui et à rentrer le plus tôt possible dans cette adorable vie privée dont il n'aurait jamais dû sortir.

Eh bien alors, mes chers amis, pourquoi le gouvernement en change-t-il tous les trimestres ?

Ou M. Grévy a là-dessus des idées arrêtées, ou bien ses idées sont flottantes. Mais à l'heure où nous sommes et dans la quinzaine de l'année où le commerce de Paris fait le plus d'affaires, le meilleur ministre

ne vaut pas une chiquenaude. et le pire une pichenette. Quoi ! vous congédiez Durand pour prendre Benoît, juste au moment où il est de toute importance que vous cachiez vos préférences, où il est nécessaire que vous rassuriez la France par votre attitude effacée et vertueusement nulle ! Nous vous accordons notre confiance pour votre belle écriture, et au lieu de calligraphier, vous vous permettez de lire ce qu'on vous dicte ! Vous mettez Benoît pour Durand, et vous macmahonnez !

Monsieur, souffrez que je vous remette sous les yeux le livre blanc de votre destinée. Vous avez été présenté à la France, qui n'a pas lu Vaulabelle, par le bon patriote Léon Gambetta. Gambetta nous a dit : Mac-Mahon s'en va, prenez Grévy. C'est-à-dire : Brard est parti, il nous reste Saint-Omer. Belle parole, parole politique et républicaine tout ensemble, à laquelle nous sommes tous ralliés, de l'est à l'ouest, et du nord au midi. Vous acceptâtes la mission avec courage, dévouement, loyauté, et votre impersonnalité plana sur la patrie tranquillisée. Vous n'aviez pas de passé, vous n'aviez pas de légende, et les petits enfants ne demandaient pas à leurs mères qui vous étiez et comment vous étiez venu là. Or, vous vous mêlez aujourd'hui de nous procurer des ministres. Vous vous déclarez tout d'un coup contre l'amnistie et d'autres choses encore. Je suis de ceux qui estiment que votre rôle consiste seulement à écrire amnistie sans h, et que cette connaissance de l'orthographe vous est payée par le séjour de l'Elysée.

D'autre part, descendez en vous-même, et jusqu'au fond s'il est possible ; demandez-vous si pour les ré-

formes obtenues, pour les progrès accomplis, depuis l'établissement de la République, demandez-vous si un ministre n'en vaut pas un autre et quel bénéfice nous avons à troquer Durand contre Benoît et Benoît contre Durand. Hélas! nous ne faisons pas d'autre besogne, tandis que l'hiver, un hiver prussien, bombarde la ville de neige et de misère, et que les pauvres gens s'entassent pour mourir moins amèrement. Je vous assure que dans les mansardes, où la température est à 24 degrés de froid, on s'inquiète peu de savoir si Waddington l'emportera sur Freycinet, et que l'on donnerait tous les ministres pour un bon poêle. Le jour viendra, et il s'avance à grands pas, où ce pays se désintéressera complètement de la politique, car il en a jusque là de la cocagne promise et qui n'est plantée que de mâts à singes.

Y a-t-il un ministre capable d'empêcher les pauvres de souffrir la faim? Y en a-t-il un qui puisse ouvrir la porte des hôpitaux aux malades? Existe-t-il un Benoît qui sache seulement déblayer Paris des montagnes de neige noire et d'ordures pourries dont il est empesté et déshonoré? Connaissez-vous un Durand assez fort pour ravitailler la capitale de charbon de chauffage? Non, n'est-ce pas? Ce genre de ministres là ne fleurit point sous notre République démocratique et sociale. Eh bien alors, prenez Waddington ou prenez Freycinet, que nous importe. Prenez Jules Simon, si vous voulez, prenez le bourreau, mais prenez vite, et qu'on n'en entende plus parler. Tout se vaut qui ne vaut rien, et si l'heure de la liberté n'a pas encore sonné, nous saurons bien l'attendre.., quelques ministères encore.

Signez en blanc, monsieur Grévy, signez de votre beau paraphe ; on mettra les noms au hasard, la France ne vous demande pas autre chose, mais surtout signez lisiblement.

Mais revenons aux amnistiés.

II

7 juillet 1880.

Non, dites, ce Labiche, qui joue maintenant les Ponce-Pilate dans les lavabos du Sénat, ce n'est pas le même, n'est-ce pas, qui fit *Célimare-le-bien-aimé* ? C'est tout ce que je voulais savoir. Mais ne dites pas que mon inquiétude était sans cause. Par ces temps babyloniens où un simple amendement en deux articles pousse son homme à l'Académie, section des prosateurs, on peut toujours supposer qu'un vaudeville a porté son auteur au Sénat, de droite à gauche. Rien n'étonne plus le peuple français. Dans ce siècle de combles, nous en sommes à la période des pinacles.

Donc il reste acquis et avéré que la gaieté nationale a deux Labiche ; mais hélas ! elle n'a qu'un Bozérian.

Bozérian ! Bozérian ! Bozérian !

Abîmez-vous éperdument dans la nuit des annales, fouillez les poudres de l'histoire, feuilletez les galettes des Tite-Live, des Tacite, des Montesquieu, des Touchatout, évoquez les morts, consultez les tables tournantes, jamais dans île, presqu'île ou continent, à aucun moment de la rigolade humaine,

sous Artaxercès ou sous Mac-Mahon, vous ne trouverez à déguster rien de plus savoureux que la proposition de Bozérian sur l'amnistie.

« Messieurs, s'était écrié Labiche, qui est parfait, le Gouvernement vous prie de voter l'amnistie. Vous n'êtes pas sans savoir de quoi il retourne. L'homme est extrêmement petit quand on le contemple du haut de la mer de glace. Amnistie en grec veut dire : oubli. Mais votre opinion est contraire. Je la partage. Le gouvernement nous embête. D'abord il nous réveille en sursaut, ce qui peut être mortel pour des vieillards. Ensuite il nous demande d'oublier, à nous qui ne nous souvenons de rien. Oublier, quoi ? D'ailleurs est-ce que cela est possible ? Souvenons-nous, Messieurs, car telle est notre mission, et, du haut de la mer de glace, qui est celle de notre indifférence, répondons au Gouvernement, avec fierté : Gouvernement, fiche-nous la paix, et mêle-toi de ce qui te regarde. Tu sais mieux que nous ce que tu as à faire. Tu veux l'amnistie, prends-la. Tu ne la veux plus, laisse-la. Que le chou mange la chèvre, ou que la chèvre mange le chou, il ne nous convient pas d'en décider, et nous restons entre elle et lui, bêtes comme lui et têtus comme elle. »

Le président met le discours aux voix, par système d'endormis ou d'éveillés. Il se trouve que les roupillards l'emportent à cent quarante-cinq contre cent trente-trois. Pauvre Labiche ! Le temps était orageux !!

Bozérian se lève. On n'entend qu'un bruit d'ailes dans le silence ; ce sont les Muses qui descendent pour entendre Bozérian. Il dit :

— La question qui nous divise est grave, mais simple. Que nous demande le Gouvernement? Si je l'ai bien compris, Messieurs, il s'agit de pardonner, nous, vainqueurs, à des vaincus, nous Français gras à lard, à des Français maigres comme clous, nous Patrie, à des expatriés. Entre ces malheureux, il est de grands coupables. Il est des gens qui se sont trompés. Or, nous, nous ne nous trompons jamais, car nous sommes payés pour cela. L'heure du pardon a sonné. Le pardon est l'expression de la force. Nous sommes forts, tels des Turcs, Messieurs. Pardonnons!...

— Jamais, clame le Sénat tout entier, réveillé d'un seul coup.

— Pardon, repart Bozérian, vous ne m'avez pas compris. J'ai dit que, parmi ces infortunés, il y avait de grands criminels. Mais il y a aussi des innocents, pas beaucoup, mais il y en a. J'en ai compté sept, Messieurs. Qui nous empêche de pardonner à ceux-là? Pardonnons aux innocents! Je sais que c'est énorme, et que je force cruellement la main à votre clémence. Mais vous devez faire quelques sacrifices au gouvernement, et, vous êtes forts, tels des Turcs! Ainsi donc choisissons avec soin ceux d'entre les Français maigres qui ont été condamnés par erreur, et qui, depuis dix ans, ont eu le temps de se repentir (nous en avons pour gage leurs protestations), et après avoir épluché leurs dossiers blancs comme neige, plus blancs que cette mer de glace d'où mon honorable collègue contemple les vallées profondes de l'état social, ouvrons les bras à ces égarés, et rendons leur généreusement une patrie dont ils n'ont jamais démérité.

A ces mots le Sénat ne se sent plus de joie. Auprès de l'acte de clémence qu'on lui propose, celle de Titus ne lui semble plus qu'une lamentable gravure à l'aqua-tinte. Un rêve de grand tableau historique représentant son enthousiasme traverse du même éclair tous ces crânes embrasés, et tous se tournent vers Edmond Turquet, assis dans les tribunes. Edmond Turquet, assis dans les tribunes, écrit rapidement quelques notes sur son carnet : « Le pardon aux innocents ! 3 juillet. Vingt mètres. Cabanel. Bozérian. Au fond Victor Hugo. Plutôt Bouguereau. »

Je pense en effet qu'on ne reverra pas d'ici des siècles une séance de Sénat pareille et même comparable à celle-là, et qu'elle vaut d'être éternisée par l'un des David dont l'Etat dispose. La grande idée politique de confondre amnistie avec réhabilitation et de passer l'éponge de l'oubli sur des gens propres comme un sou, est un de ces traits que Bertrand envie à Robert Macaire, et qui signent à un homme un brevet de futur ministre de la Justice. *Tu Bozerian eris !* C'est écrit. J'en suis plein d'aise. A moi les plaisirs ! Il n'est tel pour être innocent que de ne pas être coupable, et celui-là qui n'a rien à se reprocher, a bien des chances pour que, au bout de dix ans, sa vertu soit reconnue officiellement. A quand le cabinet Jules Simon, qui nous promet de tels bonheurs ? A quand ce grand ministère de l'égalité, avec Bozérian sur les balances ?

Seulement il n'a pas songé à celle-ci, le nouveau Salomon qui coupe l'enfant en deux et ne garde que le bon morceau ! Il n'a pas songé que tous les innocents ne sont plus là pour boire les rosées de sa clé-

mence. Sur les vingt mille cadavres dont on retrouvera les ossements sous les pavés, un jour de barricade, il y en a bien quatre ou cinq mille qui ne seraient pas fâchés de ressusciter après dix ans, eux aussi, pour prouver à Bozérian... leur innocence, et pour jouir du contre-projet. On n'en parle pas de ces innocents-là, et peut-être vaudrait-il mieux considérer comme un fait acquis que leur sang a lavé les autres, les coupables ! Qu'en pensez-vous ? Il y a des lois chez les sauvages qui veulent que lorsqu'un homme a été tué à la place d'un autre, celui-ci bénéficei de l'erreur et échappe pour toujours au glaive. La sauvagerie a du bon, et je rêve aux Cafres !



LE NIHILISME

Le tzar Alexandre. — *Mane, Thecel, Pharès!* — Nihil! nihil! — L'avalanche. — Le droit d'asile. — Le respect humain du crime. — Hartmann. — Théorie du régicide. — Les rois se font rares. — Assassinat d'Alexandre II. — Le programme, S. V. P. — Méditation du Vendredi-Saint.

I

20 février 1880.

Bienheureux le porcher dans son étable, qui s'endort sur la paille pourrie au souffle des groins familiers. Il n'a pas dans les veines du sang de Pierre le Grand, il n'est pas l'empereur sublime du pays de la neige et le pape de cent millions d'hommes prosternés devant son omnipotence ; mais il vit, la poitrine nue, au vent de la plaine, et il ne redoute rien des glands qu'il ramasse et croque sous les chênes, pêle-mêle avec son immonde troupeau. —

Ah ! la vie de cet Alexandre, de cette moitié de dieu, la voulez-vous ? La voulez-vous pour les deux

tiers de l'Europe et un quart de l'Asie ? Au livre noir de l'épouvante, rien n'est relaté de plus terrible, et les angoisses bibliques de Nabuchodonosor sont douces. Comme elle va, comme elle va, la révolution humaine, et quel masque de bourreau a pris à son tour la Liberté ! Qu'est-ce qu'ils veulent, ces effrayants conjurés de l'idée nouvelle ? Ils vous le disent ; rien, *nihil !* Ils ne veulent que la vie d'un tzar. Ils l'auront, hélas ! Ils l'ont déjà.

Ce tzar porte nuit et jour une cuirasse spécialement fabriquée à la mesure de sa terreur éternelle, flexible à ses tremblements, étouffante comme un linceul. Elle eût été forgée par Tubal-Caïn qu'elle ne serait ni plus lourde ni plus infrangible. Un jour, Alexandre, exténué, a demandé grâce de cette cotte de mailles, où se brisaient ses pauvres os de vieillard. Alors on a pris de l'ouate, qu'on a pressée au laminoir, jusqu'à ce qu'elle eût la densité du fer ; puis on l'a plongée dans des acides, et on l'a soumise à l'épreuve du coup de feu à bout portant. Le résultat ayant été jugé bon, on a habillé de cette ouate le père, la mère, les enfants, toute cette famille lamentable. C'est bien, mais leur en a-t-on fait des couronnes ?

Ainsi enseveli vivant dans cette camisole de force impériale et papale, ce père du peuple russe ne peut affronter le grand air s'il n'est enfermé dans une boîte blindée d'un triple airain, autour duquel voltigent des gardes, aux yeux perçants, hérissés d'armes à feu, comme les porcs-épics de leurs dards. C'est à travers cette forêt marchant de piques, de plaques, qu'il peut, de temps en temps, à fond de train, jouir

du ciel de la patrie. Ceux qui ont pitié de lui ferment leurs portes et leurs fenêtres et font la ville morte.

Quand il rentre au palais, les murs se mettent à parler. Ils lui dénoncent ses serviteurs, ses familiers, jusqu'à ses proches. Décacheter une lettre, un billet, une pétition, il ne le peut pas : le poison y couve. Recevoir un visiteur, un suppliant, il n'ose. Debout, courbé, à genoux ou la main tendue, tout homme qui l'approche est le meurtrier, celui qu'il attend, l'élu des cent millions d'hommes auxquels sa vie est promise. Encore une fois, ils l'ont déjà, car cet homme est mort.

L'heure de boire et de manger sonne pour lui dans le silence et lui tinte le glas des angoisses régulières. Avant de venir jusqu'à sa bouche, son pain passe par trois ou quatre épreuves et menace la vie de vingt personnes. Sur ces vingt personnes, il y en a peut-être dix de complices, prêts à acheter sa mort de la leur, résolument. Quant aux dix autres, ils s'espionnent entre eux. Attendez le procès de cette explosion du Palais d'Hiver pour compter combien il y a eu de martyrs volontaires parmi les soixante victimes de l'attentat. Ah ! de quel poids il doit lui être sur la nuque, le serviteur qui se tient derrière lui, pendant ses repas d'enfer, et qui voit perler sous les cheveux du maître les gouttes de sueur froide à chaque mets renouvelé. Le tzar ne mange plus ; le tzar ne boit plus ; le tzar ne fume plus ! Il a peur de ses propres manufactures. Ne pas oser fumer un cigare, quand on est maître d'une part du monde, c'est roide, cela ! Il en est là. Je n'invente rien. *Mane, Thecel, Pharès.*

Les vitres de la salle flamboient au soleil couchant et les lettres fatales apparaissent : Nihil ! nihil !

Tout un peuple atteint de la folie du régicide, n'est-ce pas quelque chose d'extraordinaire ! Pourquoi ce tzar plutôt qu'un autre ? Pourquoi Alexandre plutôt que Nicolas ? Je n'en sais rien. N'est-ce point Alexandre qui a décrété l'abolissement du servage ? C'est bien quelque chose cependant. Mais non, le Moscovite a mordu à la liberté, il en a à présent le goût sur la lèvre : c'est désormais une faim sauvage. Il faut qu'il mange un tzar, le premier venu, et il le mangera.

Quand on pense, entre parenthèses, qu'il y a des hommes politiques pour parler encore de résister au socialisme ! que le père Grévy, l'indispensable Freycinet, trouvent l'amnistie inopportune ! Ils me font l'effet de gens qui, à la suite d'un hiver épouvantable, diraient : « Oh ! oh ! voici un torrent qui semble désirer se faire un lit à travers mes propriétés ! Ce torrent arrive mal à point, il n'est pas opportun. Dans son intérêt, il doit plutôt se retenir ; la vallée n'est pas suffisamment préparée pour le recevoir. Nous nous opposons à ce que les neiges fondent ! » — Bah ?

C'est de la Russie qu'elle est partie, l'avalanche. Et maintenant, dites-moi, qu'est-ce qu'il va faire, le tzar ? Dresser une potence en permanence sur la place publique ? Décimer le peuple russe et coloniser la Sibérie ? Cela ne lui rendrait pas l'appétit, j'imagine. L'armée, la magistrature, le commerce, le clergé, le peuple, les fonctionnaires, tout est nihiliste. Les palais d'hiver sauteront, les kremlins s'écrouleront, les villes s'effondreront dans l'incendie, la terre russe se crevassera, le ciel même se lézardera et se fendra comme

le voile du temple, mais ce qui doit venir viendra. Le genre humain est précipité sur une pente vertigineuse où il n'y a pour l'arrêter ni précipices ni rocs ; les précipices, il les enjambe, les rocs, il les entraîne, pulvérisés, dans sa poussière. Le pauvre tzar Alexandre peut s'étonner d'avoir été choisi pour victime première de l'écrasement, mais cet étonnement lui borne désormais son rôle sur la terre. Ce qui est écrit, est écrit.

Nihil, Rien ! Programme farouche des lassitudes immenses de l'humanité. Plus de rois, plus de prêtres, plus de Dieu, plus rien ! C'est la libération entière et complète, l'appel désespéré à la responsabilité directe, le cri tonnant des fiertés de l'homme réveillées. *Nihil*, Rien ! Rien que le moi aux prises avec la destinée ; rien que l'action égale au rêve, le travail parallèle à l'idée, rien que le droit, rien que l'honneur, rien que la fraternité dans l'effort, et point de bergeries et de parcs, et point d'abattoirs et de charniers. Je crois le comprendre ainsi, dans ses menaces au passé, ce mot formidable, aux syllabes embrasées, qui flambent sur les vitres des salles de nos Balthazars.

Qu'il vous serait aisé pourtant, ô tzar Alexandre, de dépouiller la cuirasse d'ouate et de fumer de bons cigares, les mains dans les poches, en regardant couler la Néva !

II

23 février 1880.

Dans la société antique, lorsqu'un criminel, poursuivi par la justice, arrivait à toucher le seuil d'un temple sacré, il devenait sacré lui-même, et le glaive tombait des mains de Thémis. Au Moyen-Age, nos cathédrales avaient le droit d'asile. Dans tout l'Orient encore, la loi de l'hospitalité prime les autres lois : « Si le meurtrier de ton père ou de ton enfant est parvenu à entrer dans ta maison, il est ton hôte », dit le Coran. Il n'y a d'exception que pour le seul parricide. C'est ainsi que l'esprit de société a toujours mis un frein à l'esprit de vengeance ; c'est ainsi que l'homme s'est toujours imposé le fier respect de son âtre. C'est ainsi que, dans le châtiment, on réservait la part de Dieu, au temps où Dieu pesait dans la balance de nos droits.

Sans doute elle sonne un peu la fatalité, cette loi de sauvegarde, reconnue tacitement par tous les cultes humains. On y sent comme une terreur du fait accompli particulière aux races du Levant, une crainte de se mêler de ce qui est écrit et d'y contrevenir. D'ailleurs, c'est une des vérités amères de la physio-

logie que l'homme qui tue se pare d'une sorte de prestige singulier aux yeux de la foule, qu'il semble sortir du commun et accomplir quelque mission inconsciente dont le mystère se perd dans les intérêts généraux. J'ai toujours pensé qu'au fond de l'espèce humaine, il demeure un vieux rebut de lâcheté, qui nous vient de notre nudité première et de la faiblesse naturelle de notre être.

Je n'écris pas dans un temps où l'on peut dire tout ce que l'on pense. La conscience humaine est déjà sortie du moule du lieu commun religieux, mais elle en garde encore la forme et l'empreinte. Elle a l'épiderme froissé et sensible ; il n'y faut toucher qu'avec des délicatesses infinies. La théorie du meurtre reste encore un sujet interdit aux philosophes, et, pendant longtemps, un siècle ou deux peut-être, l'homme dissimulera honteusement la préférence qu'il a pour Caïn sur Abel. Mais il l'a, cette préférence. Aux yeux de celui qui étudie assidument la société, elle se manifeste clairement, fugitivement, comme l'éclair. Aucun culte n'est arrivé à l'étouffer en lui, et, malgré le Christ, la loi du plus fort reste la loi organique. Toutes les religions et les plus attendries s'y useront ; le monde finira comme il a commencé, par des combats de cerfs. Le vainqueur emportera la biche, en bramant sa victoire au fond des bois ; le vaincu cachera sa mort raillée, isolée, dans l'ombre et la confusion.

L'homme, ô Lamartine, n'est point du tout un Dieu tombé des cieux, c'est un simple animal, soumis à l'ordre universel des choses. Son instinct est celui des loups, beaucoup plus disposé à achever le loup blessé et même à le manger, qu'à l'aider à se guérir. Mort

aux vaincus! voilà le cri qui a son expression dans toutes les langues.

De telle sorte qu'il y a toujours une lutte singulière entre la justice sociale, émanée de nos réflexions, et codifiée sous des influence religieuses et l'instinct naturel de notre espèce qui nous pousse à l'action, à la domination et à la cruauté. Prenez deux hommes, dont l'un tuera pour une idée et l'autre se fera tuer pour la même idée. Celui qui d'abord nous sera sympathique, de prime abord, ce sera le meurtrier. L'héroïsme de l'autre ne nous est révélé que par un effort de commisération, un peu factice et délibéré. C'est très beau le martyre, mais c'est la beauté de la faiblesse, beauté convenue et (le dites-vous avec moi ?) presque bête!

Asile! asile! crie à votre porte un homme, l'épée à la main, et qui vient de tuer. Vous le cachez d'abord, sans explication, d'instinct, et les gens d'armes qui le recherchent vous deviennent des ennemis. Pourquoi? Ne cherchez pas. C'est la complicité naturelle pour le plus fort, pour le mâle, pour le meurtrier. Voulez-vous me dire pourquoi l'Eglise catholique se mettait, elle aussi, en opposition avec la Justice humaine quand elle interposait le mur d'airain de ses portes entre elle et le criminel? Voulez-vous me dire pourquoi l'Arabe partage sa natte avec celui qui vient d'assassiner son frère ou son ami, et pourquoi la vendetta corse s'arrête au seuil de la maison de l'hôte? Et comment expliquez-vous cela, sinon par le respect de cette fatalité qui nous montre le fonctionnement d'une loi dans un événement extraordinaire et soulève dans l'effet le voile mystérieux de la cause?

Qui de nous oserait prétendre qu'il n'y a pas, dans l'histoire, des assassinats populaires, absous, consacrés, des assassinats qui soulagent la conscience humaine et qui la rafraîchissent comme une bonne action? J'ai connu un excellent républicain qui était amoureux de Charlotte Corday. C'est pourtant bel et bien un assassin, que Charlotte Corday: il n'y a pas à dire. Elle a égorgé un homme, fort lâchement, dans son bain, pendant qu'il était nu et sans défense. Tournez la chose comme il vous plaira de la tourner, il n'y a pas deux manières d'assassiner. Eh bien! si on la conduisait aujourd'hui à la guillotine, la belle Charlotte, nous irions, vous et moi, essayer de l'arracher de la charrette. Nous aussi, nous avons été amoureux d'elle, avec son joli bonnet normand et son fichu indiscret croisé sur la poitrine, nous en avons rêvé, nous lui avons fait des vers en rhétorique! Vous voyez bien, je vous y prends.

Donc le meurtre nous impose. Il a en lui je ne sais quoi de révolté par où il chatouille nos servitudes. Quand il est l'explosion d'une idée grande et généreuse, on lui accorde tous les bénéfices du courage, toutes les immunités de l'exception, et la poésie par dessus le marché. Tout le monde se met d'accord pour l'aider à échapper à la répression, pour faire la nique à la justice. La société éprouve comme un plaisir taquin à braver elle-même les lois édictées par elle, à se contredire, à se démentir, à se prendre à son propre piége. Certes! je ne prétends point que le cas de Hartmann, le nihiliste, soit un de ceux qui passent aux yeux du public pour un crime héroïque. Rien ne prouve encore d'ailleurs qu'il soit l'auteur de

l'attentat de Moscou. Mais s'il l'est véritablement, et si c'est lui qui a eu l'idée sommaire de faire sauter tout un train pour tuer un homme, il n'est pas le meurtrier grandiose que l'on rêve. C'est simplement un ingénieur en délire.

Toutefois, prenez-y garde, l'héroïsme qu'il n'a pas, l'extradition peut l'en parer. Depuis que le droit d'asile n'appartient plus aux églises, il appartient aux Etats, et les nations en sont jalouses. Je n'ai aucun conseil à vous donner, et vous n'êtes pas gouvernement pour des prunes. L'extradition peut réveiller cet instinct de complicité qui dort au fond de tout homme, et par conséquent de tout peuple, pour celui qui tue et qui met un poignard au service de son idée. Hartmann a échappé à la police russe, c'est déjà de la popularité; il est venu en France chercher asile, il est notre hôte. Un hôte n'est ni blanc ni noir, il est un hôte. Je ne sais pas si vous obtiendrez aisément de la France qu'elle livre aux gens d'armes l'homme qui, même couvert du sang de trente personnes, s'est jeté dans son sein en criant : Asile! asile! Dans tous les cas, ce sera dur, car nous sommes mal façonnés aux trahisons de l'hospitalité, et si le nihilisme triomphant nous demandait, je suppose, l'extradition d'un tzar réfugié à Paris, je doute qu'on la lui accordât, — qu'en pensez-vous? — ce tzar eût-il fait périr cent mille nihilistes!

III

4 janvier 1880.

Décidément, l'assassinat des rois n'est pas le plus saint des devoirs. Je regrette de me séparer sur ce point d'un bon nombre d'excellents socialistes, mais je m'en sépare... comme un tigre, c'est-à-dire avec férocité. Veuillez juger de mes raisons.

D'abord, tous les chasseurs de rois sont des tireurs détestables. S'ils ne vivaient que de ce qu'ils tuent, la race en serait éteinte. — Sans remonter dans la nuit de l'histoire, et pour ne parler que du seul Louis-Philippe premier, qui sauva dix-huit fois de suite son parapluie de leurs traits innocents, remarquez combien peu de potentats doivent leur trépas à d'autres qu'à la Providence. Depuis Guillaume Tell, il sied de le reconnaître, le métier est perdu. Les rois paissent en paix et ils ne craignent plus que les ricochets.

Les sociétés secrètes, qui sont les inquisitions de la liberté, font bien tout ce qu'elles peuvent pour remettre à la mode ce noble exercice, mais elles s'y prennent mal, du moins à mon avis. D'abord elles consultent le sort. Le sort est un oracle farceur qui, lorsqu'on l'interroge, même dans un chapeau, choisit

un naïf pêcheur à la ligne pour en faire un arbalétrier. De là, nos Guillaume Tell de hasard. Simple et doux, l'arbalétrier ne sait rien de son arbalète. Il va se planter bêtement, en pleine foule, à l'endroit où le roi doit passer. Le roi passe, il lâche tout en fermant les yeux, et il abat — un tuyau de cheminée! Dure mission, dont il reste ébloui. On profite de l'éblouissement pour le guillotiner. Tout cela est-il raisonnable?

Si j'avais un conseil à donner à la Sainte-Vehme, en ces matières dont la philosophie m'échappe, je l'induirais à s'y prendre autrement, et comme l'histoire même le lui indique. Elle devrait exercer son arbalétrier à abattre des pommes sur la tête de ses propres enfants. C'est en sacrifiant les siens qu'il mériterait de tuer ceux des autres. Car il n'arrivera à rien de satisfaisant par le système actuel. Tant que l'assassin politique ne sera pas capable de loger seulement à bout portant une balle dans un ballon captif, la tyrannie n'a rien à craindre de ses essais publics; bien au contraire.

Je dis « bien au contraire » parce qu'elle ne peut qu'y gagner. Il n'y a même pas à développer ce lieu commun. A l'heure où nous sommes, aucun événement ne pourrait être plus fatal à la République que la réussite de l'un de ces guet-apens. Au lycée, nous avons tous traité cette matière en vers latins : — comme quoi le régicide profite aux tyrans et à la tyrannie! — ou : — de l'avantage qu'il y a pour un roi à être assassiné! — C'est une vérité élémentaire, prêchée par ce grand bavard de Cicéron et digne d'être reprise par mon ennemi le Tintamarre. Je me rappelle que l'un de mes camarades de classe en avait

poussé le développement si loin qu'il avait dépeint Henri IV remerciant Ravaillac aux enfers et liant avec lui un commerce d'amitié hyperbolique.

Au fond ce lyrisme avait du bon. Ravaillac n'a peut-être pas rendu service à Henri IV, mais il n'a pas nui à son œuvre, et qui sait si nous ne lui devons pas un peu de la grande politique de Richelieu? Il y a du sang du Béarnais dans la pourpre du cardinal rouge.

Muse, apaise ton vol et ne recommence pas la *Henriade*. Aussi bien n'ai-je rien à démêler avec le Vert-Galant. Selon moi, la question du régicide n'a jamais été posée comme elle doit l'être, devant les honnêtes gens, du moins. Tâchons de bien nous entendre. J'admets tout, j'admets qu'un républicain soit imbécile, faux, corruptible et vénal, avare et joueur, tout ce que vous voudrez, mais je n'admets pas qu'un républicain soit un lâche. Jacques Clément fut un lâche, un lâche également le Ravaillac. mais c'étaient des Jésuites. Un jésuite pris en délit de lâcheté, qu'est-ce autre chose qu'un fonctionnaire du mal dans l'exercice de ses fonctions? Les poignards sont faits pour les soutanes, comme les vipères pour l'herbe épaisse. Trouvez-vous bon qu'un homme libre se serve de l'arme des Jésuites, et qu'il tue, à genoux, comme un Jacques Clément?

Dans la lutte que la société nouvelle a engagée contre l'ancienne, tout est à découvert. Nous ne devons avoir honte d'aucune de nos haines, nous ne devons rougir d'aucune de nos espérances. Si nous croyons à nos droits, défendons-les, mais face à face contre ceux qui tâchent à nous en dépouiller. La liberté n'emploie pas les coupe-jarrets. Quand elle tue, c'est

publiquement, devant cent mille hommes, au roulement du tambour, avec l'épée de la justice. Si un misérable s'était glissé auprès de Louis XVI, pendant qu'on instruisait son procès, et l'avait assassiné dans sa prison, la Convention se serait dressée, indignée, et elle aurait livré l'assassin au bourreau et sa mémoire à l'exécration.

Je connais tous les arguments que l'on oppose à ce raisonnement : ce ne sont que des arguties. Il en est qui, spirituellement farouches, s'écrient : un roi n'est pas un homme ! Je leur en demande bien pardon, un roi est un homme, il n'est même que cela, et la preuve c'est qu'il ne faut que deux onces de plomb pour le rendre éternel. Non seulement un roi est un homme mais c'est un homme vu de dos, au propre et au figuré, et c'est pourquoi il est doublement lâche de frapper, puisqu'on ne peut l'atteindre que par derrière. Chez les sauvages, nos maîtres en toutes choses, on égorge les rois, mais c'est pour les manger, et là au moins la cause explique le fait et elle dérive d'une politique limpide. Mais nos appétits sont différents, et ce n'est pas une pinte de sang royal qui apaisera la soif qui nous dévore. Vous imaginez-vous que vous soyez forcés de boire du sang des Bourbons ? — nom d'un petit bonhomme

Une autre argutie est celle-ci : tuer un roi ce n'est pas autre chose que de se mettre en état de légitime défense. J'aime les facéties captieuses, et c'est pourquoi je prise celle du chasseur qui jure que c'est le lapin qui a commencé. Mais de là à conclure que l'antagonisme est éternel, c'est ranger le lapin parmi les bêtes féroces ; ce à quoi Buffon s'oppose formelle-

ment. Observez, d'ailleurs, que la situation faite au lapin dans le nouvel état de choses européen ne lui laisse guère que l'usage de ses jambes, et qu'elle borne sa mission providentielle à une fuite éperdue entre toutes les démocraties grandissantes. Il y a peu de chances aujourd'hui qu'il reprenne le rôle offensif contre les chasseurs, et l'heure s'éloigne où l'Histoire pourra enregistrer l'un de ces carnages de Nemrods qui fit jadis la gloire des lapins illustres.

Ainsi donc, et pour me résumer, je crois que le régicide est un moyen de libération aussi impuissant qu'il est lâche, et que les sociétés secrètes feront bien de laisser la vieille arbalète dans leurs panoplies. Elles feront mieux encore de laisser les paisibles pêcheurs à la ligne aux bords des rivières et les lapins mourir entre eux de l'anémie séculaire qui ronge cette espèce à demi disparue. Nous y trouverons cet avantage d'honorer singulièrement le parti républicain et cet autre encore que je signale à vos méditations. Grâce à la consomption héréditaire et à l'épuisement irrémédiable qui les décime, les rois sont déjà des êtres rares et notoirement inféconds. Ils ne se reproduisent pas sans aide. Avant que le siècle soit écoulé, on comptera ceux qui auront survécu. Il est donc important que le type ne disparaisse pas totalement et qu'il soit conservé pour l'édification des races futures. La science vous supplie donc de les épargner, afin que, non seulement dans les foires de l'avenir, mais encore dans nos muséums, on puisse en voir un pour deux sous, se rendre compte de sa structure, et restituer d'après son anatomie l'histoire de la misère humaine.

IV

18 mars 1881.

Peut-être n'est-ce point — que vous en semble? — passer les dernières mesures de la discrétion que de demander aujourd'hui aux nihilistes ce qu'ils désirent de la société contemporaine et de quelle manière elle peut leur être utile ou agréable. On doit supposer qu'ils s'étaient préalablement expliqués là-dessus, d'une façon ou d'une autre, avec l'infortuné Alexandre II, et qu'ils lui avaient soumis leur programme politique dans un langage plus clair et plus doux que celui de la nitro-glycérine. Mais ce programme, s'il l'a connu, est-ce que le tzar en emporte le mystère dans la tombe?

Car, enfin, l'importance d'un programme qui se révèle au monde civilisé avec cette énergie endiablée ne saurait échapper au penseur. Il va jusqu'à l'urgence de le connaître, quand cela ne servirait qu'à ne pas le condamner au juger, sur ses simples moyens de propagande. Il est évident que les nihilistes veulent quelque chose qu'on leur refuse; leur conduite prouve surabondamment qu'ils y tiennent. Mais ne saurons-nous ce que c'est que quand ils l'auront?

Quelques-uns d'entre nous estiment qu'il s'agit d'une République russe. Il est possible. Mais rien ne le démontre. J'ai entendu dire et soutenir par des personnes très avisées des idées populaires en Russie, que le mot République est encore vide de sens pour les trois quarts et demi du peuple de Pierre le Grand. Le tzar est plus que jamais pour eux : le Père! Ils révèrent en lui le représentant des principes sacrés, et ils n'ont ni notion ni perception de notre évolution démocratique. C'est l'Orient, disent-ils, et l'on n'imagine pas plus un parti républicain à Pétersbourg qu'à Téhéran, chez le shah de Perse. D'où il faut conclure que les nihilistes ne sont pas des républicains. Soit, mais qu'est-ce qu'ils sont ? Dites-le.

On persuadera difficilement à un homme sensé que l'immense carbonarisme russe n'a pour but que de diriger des expériences publiques de dynamite sur les pères de l'empire, et de répandre le goût des sciences exactes parmi les promeneurs de la Perspective. D'autre part, si les nihilistes n'en veulent qu'à l'abominable fonctionnarisme sous lequel la Russie est broyée, il leur est aisé de le déclarer d'une façon moins tonitruante, et de manière à être entendus par le père bien-aimé dont la sollicitude leur est universellement connue. Assassiner le tzar pour tuer le fonctionnarisme, c'est dire que, de tous les fonctionnaires détestés, le tzar est le plus haï par son peuple, et alors tombe le raisonnement des personnes bien informées. Ou le tzar est sacré pour tous les Russes, ou il ne l'est pas pour quelques-uns. Qu'est-ce qu'il leur faut à ces quelques-uns là ?

Vraiment le nihilisme manque de programme. Je

l'ai cherché, ce programme, dans quelques auteurs contemporains célèbres, qui passent pour exprimer les tendances de la Jeune Russie. Il y a en Russie une école de romanciers nihilistes, qui s'intitule crânement littérature des moujiks, et dont les chefs semblent avoir, sinon préparé, du moins annoncé le mouvement social auquel nous assistons. Restchetnikof, Ouspensky, Tcherniaschewsky, et d'autres encore, dont — par parenthèse, un éditeur intelligent devrait bien nous faire traduire les ouvrages,—font là-bas depuis dix ou quinze ans, la même besogne que chez nous M. Emile Zola et ses disciples. Ils chantent, d'ailleurs, la misère des classes pauvres et opprimées et ils procèdent par généreuses revendications. Mais aucun d'eux ne trace un plan de rénovation et ne s'attaque directement aux abus. Certes ! leur travail est bon et profitable et ils demeurent dans leur rôle d'écrivains; mais si leurs idées ont suscité des hommes d'action et de pratique, pourquoi le groupe de ces hommes ne promulgue-t-il pas sa Déclaration? On ne peut pourtant pas marcher toujours dans les ténèbres, fussent-elles rayées d'éclats de bombes et de tiares.

Remarquez que, nous autres, républicains de la vieille Europe, nous marchons péniblement, à la sueur du front, à la conquête définitive d'un corps de libertés définies, et que notre programme flotte à ciel ouvert sur le drapeau fortement troué, où nos pères l'ont inscrit en gros caractères. Nos ennemis mêmes peuvent le lire, et ils sont avertis. Si c'est le vieux jeu, qu'on le dise. Il est possible que nous soyons des imbéciles, et que le vrai truc nous échappe. Nous avons eu en effet — il faut bien l'avouer — un roi qui nous

gênait et qui nous barrait la route au départ, et, comme les frères russes, nous avons cru devoir, à tort ou à raison, précipiter le cours de ses destinées. Mais il n'est pas mort sans jugement de la nation, sans procès, sans avocat même, et faculté lui a été laissée de se défendre et d'embrasser les siens une dernière fois. L'histoire cependant nous reproche cette exécution régulière. Encore eut-elle lieu au nom d'un programme qui, depuis, a donné quelques résultats. L'écrabouillement sommaire du Louis XVI moscovite est peut-être la méthode de l'avenir, mais, encore une fois, c'est au nom de quelqu'un ou de quelque chose qu'il s'agit de l'expliquer devant l'histoire : son évidence n'en justifie point suffisamment. Le programme, s'il vous plaît, le programme.

Je me sens froissé, moi, vieux républicain de tradition, de recevoir ainsi une leçon de conduite de ces blancs-becs obscurs de la démocratie qui ne signent pas leurs régicides. On dirait qu'ils me soufflettent la Convention et qu'ils nous traitent ni plus ni moins de vieux croutons avec leur dynamite spadassine. Ohé ! là-bas, puisque vous savez mourir, pourquoi n'agissez-vous pas au grand jour ? Quelle est la force humaine, si vous avez la liberté aux entrailles, qui puisse vous empêcher de vous réunir cent mille, cinq cent mille, un million d'hommes, et d'aller à votre Versailles réclamer le pain blanc de vos droits d'hommes et de citoyens russes. C'est donc bête, alors, ce que nous avons fait en 89, et nous sommes donc des ganaches? Qu'est-ce qu'il signifie, voulez-vous bien nous l'apprendre, votre empereur éventré, démembré et jeté aux quatre vents, dans une bouillie de chevaux et de

cosaques, et d'après quelle loi, votée à quelle majorité, et même à quelle minorité, prenez-vous sur vous sottement de faire dévoyer ainsi tout un peuple dans le sentiment de la pitié et de la terreur?

D'ailleurs n'est-ce pas la condamnation d'une exécution capitale qu'elle puisse déjà ressembler lâchement à un accident? Jeunes gens, jeunes gens, voilà de la fichue besogne, et il est à craindre que vous n'obteniez rien de satisfaisant de votre système expéditif et de votre jeu nouveau. Enfin, maintenant il faut parler, se montrer, se découvrir. L'heure est venue de renseigner le monde. Cette dynamite vous engage. Pour que des hommes courageux jusqu'à braver tous les supplices et, qui pis est, tous les doutes, intelligents, jeunes et patriotes, se décident à tuer ainsi, par ruse, et à frapper pour ainsi dire, dans le dos, le seul tzar teinté de quelque libéralisme qu'ait eu leur pays, il faut qu'il y ait une grande cause, et qu'ils obéissent à une grande idée. Sinon Cartouche serait un nihiliste. Quelle est cette idée? Quel est le programme? Les vieux républicains l'exigent. Dame!

V

7 avril 1881.

Si la logique régnait un peu dans ce monde, où tout s'enseigne mais où rien ne s'apprend, ce serait le jour du vendredi saint que les divers gouvernements, auxquels la chrétienté est en proie, choisiraient pour octroyer les chartes et les libertés. N'est-ce pas, en effet, le vendredi saint que le beau jeune homme juif, aux cheveux d'or, est mort pour la rédemption de l'espèce humaine? Mais la logique ne règne aucunement dans ce monde, plein d'inutiles professeurs de philosophie transcendante, et quand les divers gouvernements, qui se sont partagé la chrétienté comme une simple Pologne, ont déjeuné avec des œufs durs et de la morue hollandaise, ils se croient quittes envers l'histoire, la religion et l'humanité, de tous les devoirs que la mort du Christ leur impose. Gouvernements bizarres, car ils s'étonnent qu'au bout de plus de dix-huit cents ans nous en soyons encore à réclamer l'exécution du pacte évangélique !

Ces réflexions — vous l'avez deviné de reste — me sont suggérées par la proclamation des nihilistes. Les socialistes russes viennent de lancer une adresse au

tzar Alexandre III, et dans cette adresse ils formulent un programme. J'ai été des premiers à réclamer ce programme, les lecteurs du *Voltaire* me rendront cette justice. Il ne me semblait ni généreux, ni loyal, que des républicains adoptassent l'œuvre de ténèbres sans nous prouver que l'œuvre de lumière leur était impossible.

Il importait de connaître la somme des douleurs subies, des tortures endurées et des patiences séculaires; il convenait également que l'on pût peser les revendications jetées dans la balance en équilibre avec les bombes d'un assassinat et les membres disjoints d'un empereur-pape. Or, voici que ces documents nous arrivent; le carbonarisme russe s'explique et se justifie; il formule sa demande de liberté, de droit au travail et de part au soleil, et c'est au nouveau tzar même qu'il soumet — poliment, mais crânement aussi — son *memorandum* social. A la bonne heure!

Hélas, hélas! chaque année ramène sa Pâque, mais il est des chrétiens, des pauvres chiens de chrétiens, pour lesquels le Christ ne sera jamais ressuscité! Dix-huit cent quatre-vingt-un vendredis saints se seront succédé sur les fronts courbés des générations, et les apologues de l'Evangile restent encore des apologues aux moralités indécises, dont personne n'a su ou voulu dégager la loi de fraternité. Demain, le tzar Alexandre III déjeunera en signe de deuil avec des œufs durs et de la morue hollandaise, mais il s'en tiendra là, soyez-en sûrs, et il aimerait mieux faire gras que d'octroyer à son peuple les trois ou quatre priviléges qu'on lui réclame. Oh! n'en doutez jamais,

mes frères, la religion révélée est une blague immense, et tous les rois sont ses prophètes!

Qu'est-ce qu'ils lui demandent, les pauvres Russes, à leur jeune pape? Une constitution. C'est vouloir la lune, évidemment.

Cette constitution, selon eux, implique une représentation nationale, et, partant, un Parlement. Pour représenter la nation entière, ce Parlement doit être élu dans les diverses classes de la société, mais élu librement, sans pression et sans corruption, avec l'aide de la presse, de la parole et de tous les organes de l'opinion publique. C'est clair.

Ensuite? — C'est tout. — Comment, c'est tout? — — Absolument. — Eh bien mais, et les égorgements, les viols, les partages de biens, les incendies, les massacres, et tout ce qui constitue enfin la doctrine des nihilistes? — Le programme n'en parle pas. — C'est étrange. Mais alors?... — Vous l'avez dit. — C'est un programme de moutons, monsieur. — Oui, monsieur, mais un programme de moutons révoltés contre le boucher. — Que ne le disaient-ils? — Ils le disaient, mais dans leur langage, et vous ne le compreniez pas.

Figurez-vous, monsieur, que vous êtes sujet moscovite. Vous êtes en train de déjeuner en famille, c'est bien simple. Votre femme est devant vous, honnête et paisible, et vous faites sauter votre petite fille sur vos genoux. La porte s'ouvre, et, sans que vous compreniez pourquoi, quatre délégués de la police vous prennent, vous flanquent dans une voiture étroite et vous transportent en Sibérie, avant que vous ayez eu le temps de vous signer et de mâcher votre caviar.

Votre épatement ne le cède qu'à votre désespoir, c'est évident. — Très évident. — Qui est-ce qui prendra votre défense dans le cas que je soumets à votre imagination? — Mais des magistrats, des juges, des gendarmes, je ne sais quoi. — Il n'y en a pas en Russie. En Russie, il y a le tzar, qui ne voit rien, n'entend rien, ne sait rien, et se carapate du reste. La population, monsieur, est de soixante-dix millions d'hommes environ, soit soixante-dix millions de moutons pour un pasteur. « *Poimén laôn* », dit Homère. Il est à dire que le pasteur a des aides, mais ces aides, défalqués sur la population, ne réduisent point le nombre des brebis bêlantes. Le clergé russe, par exemple, se monte au chiffre de quatre cent mille âmes; il est vrai que ce sont des âmes impitoyables. Nous avons aussi huit cent mille âmes pour la noblesse; mais quelles âmes, monsieur! des âmes mortes, dirait Gogol. Enfin la situation était tendue, les malheureux, comme vous et moi, poussaient des plaintes à fendre des montagnes et depuis plusieurs siècles. Plaintes inouïes en cela qu'elles n'étaient pas entendues. Elles n'arrivaient pas, comme on dit, jusqu'au trône. Alors on les a chargées de dynamite, et elles sont parvenues à leur destination. Le tzar, stupéfait, apprend aujourd'hui pour la première fois que ses bien-aimés sujets ne sont pas heureux. Il croyait, sur la foi de rapports fallacieux, que la Sibérie était un lieu de délices, une sorte de Mabille ou de Bullier, où la jeunesse allait faire son éducation sentimentale. L'éloquence de la dynamite vient de dessiller son aveuglement héréditaire. Demain, en savourant la sainte morue à l'huile, bénite par un pope personnel,

il étudiera le programme de réformes que les socialistes lui glissent sous la serviette, et de cette étude naîtra la lumière. Voici ce que l'on verra, monsieur, après ce déjeuner. —

A peine le pope aura-t-il prononcé les actions de grâces requises pour les admirables œufs durs, teintés de nuances diverses, dont le frugal repas du fils de Pierre le Grand offre l'exemple pieux, sans qu'il soit possible d'expliquer par quelle erreur, et tandis que le tzar se livrera à la sieste auguste, les chemins de la Sibérie s'ouateront de convois, pleins de colons involontaires, d'expatriés rébarbatifs et de graciés. Car la Sibérie, c'est la grâce, comme la vie est la grâce de la mort. Lui, le tzar, il n'en saura rien ; il chantera le : « J'ai pardonné », de Schumann, d'un cœur paisible, en duo, avec l'impératrice, qui est une bonne femme, assure-t-on, et une musicienne. Et rien ne sera changé en Russie. Il n'y aura eu qu'un renouvellement des fonctionnaires russes.

Et quand on dira au pauvre Alexandre III que son peuple ne le bénit pas, que l'industrie des bombes en verre continue à s'étendre, que de la Baltique à la Caspienne on forge et on distille horriblement, il ne saura plus où donner de la tiare. Il se réveillera, la nuit, pour chercher des nihilistes sous son lit. Il appellera ses ministres et il leur dira, éperdu : Mais enfin, qu'est-ce qu'ils veulent ? Et les ministres, qui le savent, ne le lui diront pas. Ils se contenteront de l'appeler Sire, et de toucher son bon argent impérial. Et ils le remettront dans son lit, et ils feront dodo autour de lui. Et la Sibérie se peuplera toujours, toujours, toujours ! Et pour la dix-huit cent quatre-vingt-unième

fois, le Christ expirera bêtement sur son arbre d'inutilité.

Et moi, je pense à toi, jeune ébéniste nazaréen, qui crus féconder la terre de la rosée rouge de ton sang, inutilement versé. O rêveur du Calvaire, prêcheur de bonté, de justice et de droits! les anniversaires de ton martyre se succèdent et s'entassent; les larmes coulent, inépuisables, des paupières; les messes s'exhalent en rouleaux de fumée infinis, et d'innombrables misérables te mangent et te boivent chaque jour, pleins de foi, extasiés d'espérance, fous de charité, mais ton heure ne vient pas, et tes promesses ne s'accomplissent point, pâle visionnaire. Tu ne ressuscites pas, Jésus, tu ne ressuscites jamais! Blagueur!



LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Au fond personne n'en veut. — La censure. — Le théâtre et l'image. — Les censeurs et M. Turquet. — Faisons grève. — Du défoncement des poitrines en matière de presse. — La nouvelle Bastille.

I

7 décembre 1879.

Il paraît, bonnes gens, que l'on va se décider à nous octroyer la liberté de la presse ! Moi j'en ris dans ma barbe, démesurément. La liberté de la presse, rien que cela, messeigneurs ! Il n'y va pas de main morte, mon cher petit Parlement !

Ouais ! qu'est-ce que va dire la bourgeoisie ?

Du haut des cieux, où Raphaël t'explique enfin en quoi consiste la peinture et Jomini l'art de la guerre, ô toi qui représentas si bien le *tiers*, que tu en portais jusques au nom, n'as-tu point quelque Barthélemy ailé ou quelque Saint-Hilaire flamboyant à lancer sur

ces jeunes rhétoriciens en délire? La liberté de la presse! donner cela à des républicains en pleine République! en voilà une boulette, par exemple! Quelle rentrée des classes au lycée Bourbon... pardon, je voulais dire quelle rentrée des Chambres au Palais-Bourbon!

La liberté de la presse, sachez-le bien, a ceci de particulier que tout le monde la réclame et que personne n'en veut. Presse est à liberté comme chien est à chat. Demander leur réconciliation, ce n'est pas autre chose que de poser sa candidature aux honneurs publics au moyen d'une hypothèse plaisante et hilarante qui porte à coup sûr dans les réunions publiques. Aussitôt député ou sénateur, l'homme de bon sens doit cesser de chevaucher ce dada facétieux, sous peine de s'en aller rouler, les semelles en l'air, dans les nuages où Charenton dresse ses minarets. Gutemberg lui-même — si j'ose invoquer ce fantôme — ne serait pas plus tôt mis en possession de son mandat de député, qu'il s'enfuirait chez Marinoni renier l'utilité pratique de son invention en pressant le mandat sur son cœur. Quant au docteur Faust, je le vois d'ici, faisant à deux genoux amende honorable à sa chaise d'ivoire de sénateur, et suppliant que l'art d'écrire soit rendu aux monastères, aux trappes et aux jésuitières bien-aimées.

A tort ou à raison, j'ai cette conviction inébranlable que jamais, au grand jamais, l'humanité ne connaîtra ce Chanaan aux raisins monstrueux que des géographes rêveurs ont appelé : la liberté de la presse. Ils sont trop verts, les raisins monstrueux, et ils ne mûriront pas, même pour les enfants de nos petits-

enfants. Empereurs, rois, protecteurs ou stathouders, parlements ou sénats, personne ne consentira à rendre à une société quelconque, chez les Cafres ou chez les Français, ce droit constitutionnel et primordial qu'elle a de penser tout haut et d'écrire les fastes de la vérité. Les pasteurs de moutons leur permettent de bêler, mais les pasteurs de peuples ne le leur permettent pas. C'est par là que l'homme se distingue des animaux : il n'est paissable que par le silence ; de telle sorte que lorsque ce silence règne à Paris, c'est comme lorsque l'ordre règne à Varsovie : tout va bien.

De bonne foi ces pasteurs du silence ne sont point si répréhensibles qu'ils ont l'air de l'être. Nos lâchetés les excusent, car ceux qui tiennent le moins à la liberté de la presse, ce sont les journalistes. S'ils la voulaient, ils l'auraient demain. Ils ne la demandent que pour la forme, et parce que cela fait bien dans le paysage des rédactions. Ceci n'est pas le moins du monde un paradoxe. Admettez qu'il y ait (je sais que la chose est mathématiquement impossible), mais enfin, supposez qu'il se produise un gouvernement libéral assez libéral, assez logique même pour désenchaîner la presse et pour lui dire : Va !

Où irait-elle ?

Moi, je crois qu'elle irait au gouvernement.

La grande puissance de la presse réside dans son militantisme permanent. Elle est la voix de l'inquiétude publique. Elle se nourrit d'opposition. C'est une façon de Samson, désigné pour rompre tous les liens dont on l'enserre. Elle ne joue pas d'autre rôle que celui-là dans l'humanité, et elle n'a pas eu le temps d'apprendre d'autre métier. Sans liens à rompre, ce

serait un hercule ballant. Heureusement que les gouvernements sont là pour tenir les nœuds et les cordes; bons gouvernements, infatigables ligateurs, de qui nous vient toute force avec tout exercice. Grâce à eux aujourd'hui, l'hercule brise sans effort le fer le plus dur, il démolit d'un coup d'épaule palais et temples Philistins, il envoie du bout de l'orteil des colonnes d'airain dans les océans. Libre, il serait sans ouvrage, et peut-être finirait-il par aller offrir le service de ses muscles cruellement oisifs... à qui? Je n'ose pas y penser. Et vous?

Mais, rassurez-vous, jamais ces choses n'auront lieu. Tant qu'il y aura des gouvernements, il y aura des cordes, et tant qu'il y aura des cordes, il y aura des gouvernements. Samson ne sera jamais libre, pas plus aujourd'hui que demain, pas plus demain que dans cent ans. Voilà pourquoi je ris dans ma barbe, démesurément, quand on vient m'entretenir du prochain désenchaînement de la presse, pour 1880! — Seulement...?

D'ailleurs on est député ou ne l'est pas, et quand on l'est, voyez-vous, il faut ménager la bourgeoisie. Le député est, de tous les inviolables, celui qui fait le moins ce qu'il veut, chacun sait ça. Vouloir une liberté et la donner, responsabilité terrible. La bourgeoisie veille. Quelle bête redoutable que la bourgeoisie, avec ses yeux d'Argus et son parapluie! Ce qu'elle déteste le plus sur cette terre, où elle est exilée, la bourgeoisie, c'est la presse. Si on lâchait la presse, la bourgeoisie ne serait qu'une déroute. Dans sa panique, vous la verriez, de dos, tomber dans les bras

du premier prétendant venu au trône de France, même de celui auquel il faut un trône percé.

A l'heure qu'il est, la bourgeoisie ouvre sur la République un parapluie favorable : c'est que la République garde encore les dogues et les molosses dans le vieux chenil impérial, c'est que les journalistes tirent sur le collier. Il y en a même quelques-uns, les chefs de meute, que l'on a enfermés pour lui plaire chez les Sanfourche de Genève et de Bruxelles, avec ordre de les considérer comme enragés, et de les donner pour tels aux visiteurs. A ce prix, la bourgeoisie a désarmé. Loin de barricader la rue du Sentier, où elle habite et se propage, elle a accepté des invitations à dîner du gouvernement actuel. On a constaté la présence de son parapluie à l'Elysée et dans d'autres lieux officiels, où sont des vestiaires. Elle a mangé le sandwich de la réconciliation. Elle s'est, comme dit Heine, frottée famillionnairement la panse à des ventres augustes. Elle est acquise et conquise. Mais si voulez assister à sa défection, que dis-je, à sa débandade, parlez un peu devant elle de la liberté de la presse, et vous saurez alors ce que c'est que la venette.

Voilà pourquoi je reste sceptique, ce dont je vous demande humblement pardon. La liberté de la presse, ce n'est pas le merle blanc, c'est le merle rose. Un peuple civilisé ne peut l'avoir qu'à trois conditions, dont la première est de la désirer véritablement. Or, je mets en fait que personne n'y tient. C'est lamentable, mais c'est ainsi. Au fond, le Français ne déteste pas d'être un peu tracassé, un peu volé, un peu molesté. S'il était parfaitement libre, il ne pourrait plus

se plaindre de ne pas l'être. En politique, il a du Sganarelle.

La seconde raison pour laquelle je ne crois point est en ceci : que le gouvernement qui octroierait pour la première fois cette liberté de la presse donnerait au monde un tel exemple d'honnêteté et une telle preuve de force, qu'il courrait le risque d'être renversé le lendemain matin par la stupéfaction universelle. Personne ne le prendrait plus pour un gouvernement sérieux. On crierait à l'âge d'or, au temps préhistorique, à un tas de choses fabuleuses et lyriques dont un bon gouvernement ne peut pas encourir l'injure.

Et la troisième enfin, c'est que Joseph Prudhomme est plus florissant que jamais, qu'il a le million et que l'on compte avec lui. De telle sorte que je reste froid, mais froid comme neige, à l'annonce de la surprise parlementaire qu'on nous promet, sans doute pour nous faire patienter. Il y aura des semaines de quatre jeudis, il y aura des ballons dirigeables et des Odéons dirigés, il y aura même des amnisties plénières, il y aura de tout, mais jamais, même sur l'écroulement des mondes, ce qu'on nomme la Presse ne sera ce qu'on appelle libre, jamais, jamais ! — Essayez : moi, je veux bien !

II

15 novembre 1879.

« Le premier acte, dit de joyeux avénement, par lequel se signala la troisième République française (Grévy *præsidente*) fut l'abolition de l'infâme censure, honte des régimes tyranniques et premier boulon des chaînes de la liberté ! La troisième République française (Gambetta *gubernante*) ne fit, en agissant de la sorte, que son devoir, fort strictement. Les honnêtes gens n'y virent même pas de quoi la féliciter. Ils se souvenaient que plus d'un demi-siècle avant l'entrée de M. Turquet aux affaires, quelqu'un, nommé Benjamin Constant, s'était écrié en pleine Assemblée royaliste : « La censure est la calomnie en monopole, exercée par la bassesse au profit du pouvoir ! » Les progrès sociaux étaient si grands à cette époque que cette phrase même leur semblait déjà un poncif, bon tout au plus à servir de thème allégorique pour un concours de prix de Rome. L'abolition de la censure, par laquelle la pensée était condamnée éternellement à la peine de mort, fut donc jugée chose toute simple et naturelle, et qualifiée même de pont-aux-ânes po-

litique. On attendit la troisième République à des épreuves plus décisives... »

Sur quelle couverture de cahier de deux sous à l'usage des classes élémentaires, dans quel petit abrégé d'histoire de France écrit pour les enfants, ai-je lu le passage ci-dessus ? Ne cherchez pas, j'ai rêvé !

— Hélas ! oui, j'ai rêvé ! Les plus fortes têtes sont parfois en proie à des hallucinations étranges, je le dis pour m'excuser. J'aurais bien juré que j'avais lu, de mes yeux lu, ce début de chapitre d'histoire contemporaine dans quelque auteur de bonne foi. Il n'a jamais été écrit, il ne le sera jamais, peut-être même pas de la quatrième République française !

Car, si cela continue de la sorte, il y en aura une quatrième.

Ainsi donc tout change et rien ne se modifie ; tout croule et on ne rebâtit rien ; et l'on continue à habiter les ruines du passé. Je suis épouvanté des somnolences de la liberté. Est-ce que tous les progrès promis sont réalisés ? Est-ce que l'œuvre est finie ? Est-ce que le jeu ne consiste plus qu'à s'envoyer des sous-préfets à la tête ? Allons, ce n'est pas possible, on va commencer, n'est-ce pas ? Nous n'avons guère encore mis la main à la pâte que pour changer l'effigie du gouvernement sur les timbres-poste. C'est un pas de fait, mais il y en a d'autres, soyons raisonnables. Une réforme, pour l'amour de Dieu, une petite, bien choisie, et qui produise son effet ! J'indique celle-ci : la censure.

En France, les œuvres de l'esprit sont légiférées

confusément. Pour les assommer, il n'est qu'un seul levier, mais à plusieurs marteaux. Le livre et le journal ressortent directement des tribunaux, comme les autres agressions nocturnes. Le théâtre, au contraire, et l'image, sont d'abord et avant tout soumis au paternel régime de la prison préventive. Cette prison préventive s'appelle, en langue naturaliste, censure.

Le théâtre et l'image sont évidemment favorisés, tellement favorisés, que, pour eux, la prison préventive a deux cellules. La première cellule, celle qui reste affectée au théâtre, est située au ministère des Jeux et des Ris, c'est-à-dire de l'Instruction Publique et des Cultes. La seconde geôle, réservée à l'image, s'ouvre et se ferme dans les communs du ministère de l'Intérieur, lisez sous les plombs de la préfecture de police, section des voleurs. Faveur éminemment scandaleuse ! Honteuse concession faite à la passion désordonnée du peuple français pour les spectacles et les vignettes !

Car enfin avec nous autres journalistes et faiseurs de livres, on ne prend pas tant de mitaines. On commence par nous laisser écrire notre article ou perpétrer notre ouvrage, sans avoir l'air d'y prendre garde ; au besoin, l'on nous aide à le faire imprimer, car il faut encourager le commerce. Mais dès qu'il paraît et met le nez à l'air vif, un fort coup de marteau, et voilà l'humanité débarrassée d'un utopiste. Est-ce assez pratique, assez sommaire, assez à la portée de tous les gouvernements ! Je parle, bien entendu, des utopistes qui déplaisent. — De quoi vous plaignez-vous ? avez-vous dit, si l'on vous place directement, et sans prévention, en présence de la justice même ? Vous n'avez

affaire qu'à la seule magistrature. C'est affaire à vous garer des juges! — Je m'en gare, monsieur, je m'en gare, soyez-en sûr. Personne mieux que moi ne sait ce qu'il en coûte pour écrire n'importe quoi sur n'importe qu'est-ce. Aucune plainte ne sortira de mes lèvres respectueusement scellées. Je me borne simplement à vous prédire qu'il y aura une quatrième République française, et que, celle-là, ni vous ni moi ne la verrons.

Quant à ce scélérat de théâtre et à cette diablesse d'image, les priviléges dont ils jouissent sont vraiment exorbitants. Pour eux pas de juges, pas de magistrature, rien que des fleurs. Le système de la quarantaine tout au plus. Vous composez une comédie et vous la portez à un directeur, qui la reçoit avec ivresse, attendu que cette marchandise est devenue d'une rareté épouvantable. Aussitôt prise, cette pièce est aussitôt portée dans la cellule désinfectante et soumise à un travail chimique d'épuration selon la formule. Dans ma jeunesse, c'était un certain Hallays-Dabot qui tenait le chlore. Il était admirable; il en mettait dans le patchouli et la lavande; tout lui puait: le style et l'idée. Mais c'était sous l'Empire; cet homme faisait son métier. Quand le jour de la République a lui, il s'en est allé, stoïquement, laissant son chlore emmagasiné dans la cellule désinfectante. Alors M. Turquet est venu, qui flaira les tonnes et se demanda quel usage il pourrait en faire au profit de la liberté. On le lui expliqua doucement. Quelques jours après la censure était supprimée et remplacée par l'inspection des théâtres. L'affreux Hallays-Dabot disparaissait à jamais, laissant la place à une infinité de

petits dabots et de petits hallays, ivres de chlore, qui se mirent à désinfecter jusqu'à des chansonnettes, de telle sorte que le théâtre contemporain fleure baume au nez de la République et que jamais plus pénétrante odeur de moralité ne s'est exhalée de la scène française. Mais trêve à la plaisanterie : le théâtre est heureux ; une fois châtré, il peut courir. J'ai connu, ces derniers temps, des comédies que l'on avait remises aux mains, non pas des petits hallays et des petits dabots, mais de M. Turquet lui-même. Elles étaient en prose, heureusement pour les auteurs, qui ne voulurent s'en remettre qu'à sa compétence. M. Turquet, qui, au fond, est beaucoup plus libéral qu'il n'en a l'air, et qui a l'âme pareille à une rue pavée de bonnes intentions, mais barrée, M. Turquet, dis-je, prit les manuscrits, ne les lut pas et les rendit aux auteurs, intacts, mais non plus vierges. Il en avait eu la primeur, peut-être même, qui sait, en famille. D'où il faut conclure que si l'institution de la censure n'est autre chose qu'une communication déférente au gouvernement des œuvres de théâtre, elle n'est plus qu'une piteuse formalité, sans objet et sans effet. Si, au contraire, vous la croyez utile à la gloire de la République, ne me parlez plus de l'Empire : l'Empire avait un Torquemada, nous, nous avons des Turquetmadas.

Vous parlerai-je des vignettes ? La vignette, je l'ai dit, dépend du ministère de l'intérieur. Amer servage ! Il existe rue Cambacérès un bureau de gens bien malheureux, dont aucun ne sait dessiner, et qui ont pour mission de surveiller tous les profils, tous les angles, toutes les bosses des vignettes innombrables que Paris consomme chaque semaine. A quelle mesure le nez

devient-il une caricature dangereuse ? A quelle hauteur un jupon retroussé offense-t-il la pudeur publique ? Dans quelle proportion une fourchette, une assiette, un vase, une botte évoquent-ils une ressemblance connue ? Voilà ce dont il faut décider infailliblement, et cela sans avoir jamais manié un crayon, par simple instinct de censeur. Les pauvres gens ! Il leur arrive parfois des aventures déplorables. Vous vous souvenez des fameuses asperges de la *Vie Parisienne*. Jamais, je crois, l'impudeur n'est allée aussi loin dans l'effronterie que par les dessins de ces asperges manifestement obscènes. Eux, ils n'y avaient rien vu, mais rien du tout. Ils n'y avaient vu que des asperges ! C'est sur les doigts qu'on leur a tapé ! Pendant un mois il a été impossible de leur soumettre des portraits de carottes, de navets ou de poireaux innocents. Ah ! ils n'aiment pas les nature-morte !

Il serait bien aisé de leur éviter, à eux et à leurs confrères, de pareilles transes. Le métier qu'ils exercent étant bête, inutile et attentatoire à la liberté, il devient trop cruel de les maintenir en place. Parmi tous les postes émolués par la République, le poste des pommes cuites à la tête est celui dont le besoin se fait le moins sentir. Je suis honteux pour elle d'être obligé de constater que la censure étend encore ses ailes de harpie sur la pensée et le génie français ; qu'il se trouve des hommes pour accepter la tâche vile de porter la main sur les productions de l'esprit et de l'art, et qu'après toutes les preuves de sagesse et de bon sens que notre grand peuple a données au monde depuis neuf ans, on ne le croie pas encore capable d'être son propre gendarme et son propre justicier.

III

14 octobre 1880.

Vélites de l'armée de l'Idée, tirailleurs d'avant-garde et sentinelles perdues des campements du progrès, ô journalistes, chroniqueurs, nouvellistes, articlistes, publicistes, mes frères, halte! — Posons le fusil et attendons, car ça ne va plus. Il paraît que nous sommes l'opprobre de la société, quelque chose comme une troupe de flibustiers, un tas de rien du tout, des forbans de l'esprit, des uscoques de l'honneur, et que ce qui nous bat à la mamelle gauche ce n'est pas le tic-tac du cœur, mais celui des montres volées, sur les ponts, dans les goussets des bourgeois. — On se sert de vous, m'a dit l'un d'eux, comme des compagnies de discipline. — Dans le doux espoir, ai-je fait, de nous voir casser la gueule? — Un peu, a souri cet ange.

— Ohé, là-bas, halte! vous dis-je.

Si nous faisions grève!

Je le propose très sérieusement. Le journalisme, en France, représente à peu près tout ce qui reste d'intelligent, d'instruit et de libéral dans les trois classes de la société. Il y a en chacun de nous, quand on

voudra, un industriel, un avocat, un fonctionnaire, un explorateur, un colonisateur, un diplomate et même un rentier hors ligne. Toutes les forces vives de la nation sont résumées dans la presse. Hors d'elle on ne crée rien, on n'expérimente rien, on ne réforme rien. L'action vient d'elle, et d'elle seule, soit en politique, soit en morale, soit en art, soit en finance, soit en tout ce que vous voudrez. La science même, sans l'aide de nos plumes, s'éteint dans ses alambics et s'évente dans ses cornues. Eh bien, mes enfants, nous sommes tous des canailles. Le bourgeois nous méprise comme la boue de ses souliers, vous savez, cette boue qu'il fait en marchant, et même en parlant, et aussi en vivant, oui, oui, nous le dégoûtons, l'homme exquis, et, s'il achète des bouteilles de champagne, c'est à seule fin de nous crever l'estomac et de nous effondrer, et non pour les boire avec des filles. Parfait.

Si nous faisions grève !

Moi, je voudrais voir, pendant huit jours, Paris en proie à la seule bourgeoisie, la vertueuse, l'exemplaire, la vraie enfin. La semaine suivante, on laisserait la ville à l'adorable noblesse. Puis au clergé. Puis à la magistrature, et enfin à l'armée. Il ne paraîtrait pas un journal pendant ce temps béni et la moralité règnerait avec le silence sur la terre française. Plus un vol, plus un viol, pas un crime, pas un délit, mais le doux bruit d'ailes des vertus. Rien que des baisers au coin des rues, une effusion universelle de bonté, de générosité, de charité. Pas une calomnie, pas une médisance. Partout le bonheur et partout les Folies-Bergère, et le champagne rendu à sa destina-

tion, qui est l'intérieur du ventre des honnêtes gens et non pas l'extérieur de la poitrine des crapules. Faisons grève parbleu !

— Ce n'est pas le journalisme, a repris mon interlocuteur (l'homme de la compagnie de discipline), ce n'est pas le journalisme que nous mettons en cause, c'est les journalistes. Je ne veux pas être privé de mon journal, je ne le pourrais pas, c'est clair. — Ineffable imbécile, je t'ai compris. Ah! si je t'ai compris, tu peux le dire ! Le journal que tu veux, c'est comme la République que tu rêves, c'est l'omelette sans œufs, le civet sans lièvre. On peut te les servir. Il est clair qu'un journal rédigé par des fabricants de boutons de culotte ou des peintres d'œils de poissons, imprimé par des gendarmes et tiré sur des manches de vestes, supprimerait d'un seul coup la classe éhontée des journalistes et des imprimeurs responsables. Ce serait le journal nanan, celui qui ne corrompt pas, qui ne ment pas, qui n'attaque pas le gouvernement, ni les grands principes, qui respecte le faux-col de la vie privée de monsieur, la robe montante de la vie publique de madame et les mystérieuses floraisons de la virginité de mademoiselle. O mon petit père ! Quel joli journal sans journalistes! Quand tu serais surpris trichant au jeu, par exemple, personne ne se permettrait de dévoiler tes opinions personnelles sur le maniement du roi d'atout. Lorsque, le lendemain des termes, tu te paierais une petite orgie purgative avec des enfants des deux sexes, et que la police, que tu révères si profondément, viendrait t'arracher à tes joies bien gagnées, qui donc oserait conter ta déveine aux braves gens de tous les partis, et les faire rougir d'un acci-

dent qui peut arriver à tout le monde? Car au fond, voyez-vous, c'est ça, et il n'y a que ça, qui les chiffonne, ces fiers jabots du Tiers, du Quart et du Demi. Ils ont peur d'être pincés.

Toute la question est là. Jamais vous n'entendrez un homme, dont la vie est blanche et qui n'a rien à redouter de l'opinion publique, professer le dédain des journalistes ; au contraire. Il sait, et sa conscience ne l'empêche pas d'en convenir, que s'il est au monde un état courageux, utile, honorable et digne de tous les respects, c'est le nôtre. Il apprécie à la valeur ce qu'il faut de talent, d'acquis, de justesse d'esprit et de noblesse de caractère pour l'exercer et, lorsque dans l'étourdissement d'une production effroyable, sans repos, sans criterium immédiat, et pour laquelle on se montre aussi exigeant que pour des œuvres de cabinet, l'un de nous vient à défaillir et se laisse aller, sous l'empire d'une passion généreuse, à accréditer une calomnie, il n'en conclut pas que tous les journalistes sont bons à pendre. La haine des journalistes n'est point le fait des cœurs sans reproche, et l'horreur de la lumière n'est naturelle que chez ceux qui ont besoin de l'ombre.

D'ailleurs, comme dirait Figaro, aux qualités qu'on exige d'un journaliste, combien y a-t-il de gens du monde qui pourraient être reporters? Pas même M. le duc d'Elchingen, peut-être. Remarquez à quel point, en effet, on peut arriver à incohérer dans les idées rétrogrades lorsque l'on ne se donne pas la peine de réfléchir. J'avais beaucoup d'estime, dit M. le duc d'Elchingen, pour M. de Wœstyne avant de savoir qu'il était journaliste, mais depuis que je le sais, j'en

ai moins. De telle sorte que le jour où, sur son cheval piaffant, le général se faisait le propagateur d'une abominable erreur, sous laquelle pouvait sombrer l'honneur d'un galant homme et de ses enfants, ce jour-là le général ne croyait parler qu'à un membre de son cercle, à un personnage de son monde, et ne confier la désastreuse révélation qu'au bavardage parisien ? Mais saprelotte ! entre le fait de répandre une calomnie par le verbe ou de la répandre par l'écrit, quelle est donc la différence et où voyez-vous place pour le mépris que vous inspire le journaliste ? Le colonel Yung se fût-il jugé moins atteint dans son honneur parce que l'accusation de trahison (j'en tremble des pieds à la tête) lui serait venue de la bouche d'un général français au lieu de lui venir de la main d'un journaliste belge ? Et qu'est-ce que dirait M. le duc d'Elchingen lui-même si M. de Wœstyne lui répondait demain par la voie des journaux détestés : J'avais beaucoup d'estime pour le fils du maréchal Ney avant qu'il m'ait induit en erreur sur le compte d'un galant homme, mais depuis... j'en ai moins !

Hélas ! hélas ! croyez-moi, rien ne sert de nous traiter de misérables et de nous crever l'estomac à coups de bouteilles de champagne. Les journalistes sont de braves écrivains, qui cherchent la vérité et qui, quatre-vingt-dix fois sur cent, la trouvent dans les mœurs, dans les événements quotidiens et dans les manifestations de l'intelligence. S'ils n'écrivent pas l'histoire du siècle, ils en préparent les matériaux. Vous leur devez beaucoup de votre esprit, de vos connaissances, de vos jugements, et toutes vos cause-

ries de fumoir ou de boudoir, y compris les pointes et les bons mots. Ne soyez pas ingrats, tas de bacheliers que vous êtes, et ne les accusez pas de vos décadences. Si vous êtes laids et pustuleux, ce n'est pas la faute de vos miroirs; pourquoi les casser avec des culs de bouteille?

D'ailleurs, je vous le dis, nous pouvons faire grève.

IV

27 janvier 1880.

Par la mordieu ! il faut la prendre, la nouvelle Bastille, une fois pour toutes, et la raser. Car l'honneur est en jeu et ça devient trop bête !...

Citoyen libre, sur une terre libre, d'un peuple libre, ai-je le droit, oui ou non, de penser librement, sans être soumis au contrôle d'un gouvernement qui émane précisément de la liberté de ma pensée, puisque ma pensée guide mon jugement, lequel lui-même dicte mon vote ? Or, dans une société égale et fraternelle, unie par la parité du langage, la pensée libre s'exprime de deux manières : la Parole et l'Ecrit. Vous parlez, j'écris, selon les facultés naturelles qui nous ont été départies ; double exercice d'un même droit. Vous avez, vous, dans ces Parlements où nous vous envoyons, la liberté absolue de la parole, et vous l'employez à discuter s'il est bon de réduire la nôtre, celle de l'Ecrit, sous l'autorité d'une sanction ! Je vous trouve coquets dans ce rôle.

Quelle sanction, s'il vous plaît ? En connaissez-vous d'autre pour la parole que celle de l'auditeur, pour l'écrit que celle du lecteur, pour les deux que l'opinion

publique? Parlez, jeunes inviolables; démontrez-nous par quel tour de force de logique la Pensée parlée peut être couronnée de lauriers et de roses, tandis que la Pensée écrite doit encourir les sévices de la Bastille.

Je maintiens le mot : la Bastille. A tous vos articles de loi sur la presse, une lettre de cachet est suspendue par un fil. Petit cachot pour ceci, petite prison pour cela, et de la bonne paille fraîche pour tout le reste. — Peut-on appeler : prisons, vous écriez-vous, les délicieuses chambrettes capitonnées, les boudoirs exquis, si richement chauffés l'hiver, aérés l'été, où nous invitons, en cas de malentendu, à méditer sur la simple portée des mots ! — Allez, allez, capitonnée ou non, c'est la Bastille.

Eh bien, si vous la reconstruisez, nous la redémolirons.

Non seulement le citoyen libre, et fièrement responsable de l'usage de sa liberté, a le droit de tout penser, de tout dire et de tout écrire, mais il est de son devoir social de le faire. Ses idées bonnes ou mauvaises, ses blâmes et ses éloges sont de bien public ; il en doit l'échange à ses concitoyens. C'est le travail en commun. La voilà, la vraie liberté. Bas les pattes, légiférants !

La Politique, qui n'est ni un art, ni une science, et qui ne s'alimente que d'individualités empruntées aux arts et aux sciences ; la Politique qui est sans dogme, sans doctrine et même sans principes reconnus ; la Politique qui va du Bien au Mal, poussée par les sauts de vent de l'occasion ; la Politique, dont la philosophie banale consiste à subir toutes les pressions de la foule ; la Politique n'est un instrument de progrès qu'à la

condition d'être inerte par elle-même et puissante aux mains du peuple et de ses mandataires. Elle n'a pas d'existence propre, elle n'est pas ! C'est une résultante de forces sociales et d'élans acquis. Elle émane de cette liberté de pensée dont les deux organes, la Parole et l'Ecrit, lui communiquent justement la vie. Il est donc aussi imbécile de vouloir régler et sanctionner la fécondité de l'un de ces organes que d'essayer de parer au débordement généreux d'une mamelle par la pression, ô forte nourrice, Liberté, ma mère !

Quand un inviolable de la parole, saisi d'une de ces pudeurs que l'on perd à l'époque des réélections, vous pousse à la tribune, ou même de son banc, cette objection illustre :

— Mais alors on peut donc insulter le gouvernement ?

Ne craignez pas de lui répondre que cela est impossible en effet. Le gouvernement d'un pays libre n'est pas insultable par l'un des citoyens de ce pays, puisque ce citoyen est lui-même partie intégrante de ce gouvernement. On ne se crache pas au nez dans un miroir. Un gouvernement n'est insultable que par un autre gouvernement. Mais un gouvernement est toujours critiquable, à toute heure, à tout propos, et la nuit et le jour, à moins d'être une tyrannie. Dans ce cas-là, il construit des Bastilles.

Oui, mais dans ce cas-là aussi, le peuple les démolit et il congédie son gouvernement, sans même lui payer ses huit jours.

Ah ! je vous défie bien d'en sortir !

Les bourgeois ont sur cette question de la liberté de la presse une doctrine dont, du haut du ciel, sa

demeure dernière, le petit colonel Thiers se pourlèche les babines. — La presse doit jouir, disent-ils, d'une liberté modérée. Soyez heureux, journalistes, des prérogatives que ce gouvernement bénévole vous laisse! Jamais vous n'en aviez encore tant obtenu! — Monsieur, réponds-je d'ordinaire, comment se porte madame votre épouse? Je veux dire comment se comporte-t-elle? Vous devez être bien heureux quand elle se déshabille à moitié, et vous livre sa jambe jusqu'à la jarretière! Ces prérogatives, sans doute, sont de celles dont vous vous contentez, et vous bénissez la demeure dernière du petit colonel de vous octroyer tant de bonheur sur la terre... Et le bourgeois est collé! *Ad hominem*, le bourgeois!

Oh! la modération des libertés, quelle grosse bourde! Ai-je le droit de sortir, de rentrer, de m'asseoir et de mettre mes pantoufles? — Oui, mais modérément. — Qu'est-ce que cela veut dire, sortir modérément, rentrer modérément, s'asseoir modérément, chausser modérément ses pantoufles? Voilà pourtant les douces âneries dont on traite à la Chambre. Ecrire modérément, publier modérément et tirer modérément aussi, n'est-ce pas? Parlez donc modérément vous-mêmes, inviolables, et donnez-nous l'exemple.

Mais non, ne changez rien à vos glorieuses habitudes et ne redoutez rien du scandale de vos engueulements. Le peuple que vous représentez est bon enfant et spirituel; il ne condamne pas ses mandataires parce que la moutarde leur sera montée au nez un jour d'andouillette. L'excellent Margue lui-même sera réélu, soyez-en sûrs, malgré son incartade naturaliste et son cri du cœur. Mais ce qu'il vous demande, ce

peuple, c'est de ficher aux autres la paix que vous revendiquez pour vous-mêmes, c'est de laisser la Presse aussi libre que la Tribune, de rendre l'Ecrit aussi inviolable que la Parole, et de ne pas capitonner à l'intention des journalistes tant de petits cabanons à grilles et verrous, tant de geôles tendues de velours et tant de boudoirs à séquestre, dont l'ensemble architectural rappelle furieusement la forme de la Bastille.

On n'aime pas cette architecture-là en France, et on lui préfère les grandes places nettes. Voilà ce que j'avais à dire.



LE JÉROMISME

19 avril 1880.

Être bonapartistes sans l'être ; — l'ayant été, ne plus l'être, tout en le restant ; — le devenir sans avoir cessé de l'être quoique ne l'étant déjà plus ; — cesser de l'être en le redevenant, ou le redevenir ne l'ayant jamais été et cependant l'étant encore, voilà ce qu'on appelle le jérômisme. C'est ça un parti ! Sacrebleu ! quel beau parti !

Et quand je dis : beau parti, faites-moi l'honneur de croire que c'est dans le sens que donnent au mot les jeunes filles. Si la France n'est jamais recherchée que par ce prétendu indécis, ses nuits resteront calmes et rien ne troublera son céleste veuvage. Amen.

Les jérômistes (c'est le *Gaulois* qui les dénombre) sont neuf en tout, y compris Jérôme bien entendu. Quel beau parti ! C'est d'abord Philis, celui qui désespère alors qu'on espère toujours. La génération à laquelle j'appartiens ne connaît Philis que par ces vers de Molière. Mais peut-être n'est-ce pas le même.

Quoi qu'il en soit, il y a Philis. Qu'est-ce qu'il fait, Philis ? Philis fait ceci qu'il est « assidu ». Merci, *Gaulois !* Tu ris donc quand même, comme au bon temps? — Après Philis, nous trouvons Emile Olivier. Fichtre !...

Est-ce que le jérômisme aurait adopté pour devise la fameuse enseigne du marchand d'huiles : A l'Olivier, huile de ricin ! Plein de foi dans l'histoire de mon pays, je croyais que personne n'osait se purger en présence du prince. On est courtisan ou on ne l'est pas. Mais voici des culottes.

Darimon, sois béni ! Je ne voyais pas le jérômisme sans culotte de rechange. Sans Darimon et les culottes, où s'en irait tout le ricin de l'huile et toute l'huile de ricin? Question formidable. Elle est résolue. Olivier implique Darimon ; ils se justifient l'un l'autre, ils s'appellent d'une voix pressante. Ce que le flacon fait, la culotte le recueille. Tout est prévu. Quel beau parti ! Et maintenant, c'est Pascal de l'*Ordre*.

Je trouve que le *Gaulois* le lâche, Pascal de l'*Ordre*, en pleine rédaction. Il l'accuse d'être quelqu'un. Son jérômisme n'est pas pur. Moi, je parie qu'il a son idée, Pascal de l'*Ordre*. M'est avis que, seul, il comprend le jérômisme. C'est lui qui mesure les doses de césarisme, de coup d'Etat et de liberté sans licence qui composent le lavement amer et joyeux. Je me méfie affreusement de Pascal de l'*Ordre*. Ce chimiste est grave. Et puis, dit le *Gaulois*, il assemble des bouquets à Philis. Gare là-dessous !

Du baron Brunet, je n'ai rien à vous dire sinon que s'il est l'homme bien élevé, élégant et fashionable du parti, ainsi que le *Gaulois* l'affirme, son jérômisme

doit le faire souffrir comme un simple cor aux pieds. Dans le carré de Waterloo, le prince aurait peut-être dit le mot, mais certainement, il aurait fait la chose. Chez lui, c'est le contraire. Baron, vous devez souffrir. Qu'est-ce que cela vous fait de nous l'avouer gentiment ?

M. Adelon ?... Oùs' qu'est mon Vapereau ? Madelon, Madelon, lève ton cruchon, dit la chanson. Evidemment il ne s'agit pas de la même personne. M. Adelon n'est même pas du Vapereau, il n'est que du Bottin. Restent Robert Mitchell et Janvier de la Motte. Dialogue.

La République. — Ah ça, qu'est-ce que tu fais-là, paresseux ?

Robert. — Je chante la fille à Jérôme...

La République. — Et tu joues à la bloquette ! Un grand gars comme toi ! Veux-tu bien aller travailler !...

Enfin Janvier de la Motte. Mais pourquoi Janvier ? C'est une calomnie. Il en est l'éternel avril.

Voici donc les neuf jérômistes reconnus, le *Gaulois* n'en nomme pas d'autres. Il faut espérer que le parti grandira, car tel qu'il est, il ne suffirait pas à conquérir Saint-Marin ou le val d'Andorre. C'est bonnement, et sans faire la moindre allusion à la fortune d'aucun d'eux, le parti des quatre mendiants. Celui-ci est le raisin sec, celui-là le pruneau, cet autre la noisette. Il n'y a pas là de quoi nourrir un peuple, même pour une dînette. Quant au prince !...

Prince, souffrez que je vous adresse une ballade. Le jour où votre lettre à un ami a paru le long des journaux jérômistes, j'ai regretté pour la première

fois et la dernière de ne point être quelque chose dans le gouvernement de mon pays. Car il doit y avoir certainement une loi existante qui interdit à un citoyen français de placarder des discours du trône sur les vespasiennes sous peine d'amende. Que vous soyez d'accord avec la République sur la question de l'ultramontanisme et que vous approuviez ou non l'expulsion des jésuites, le peuple français s'en soucie comme d'une guigne ou d'un bigarreau. On ne vous demande pas votre opinion. Vous tenez à nous dire que, sur ce point du moins, vous vous séparez de votre cousin Lucien pour vous rapprocher de votre oncle Napoléon, et qu'il y a Bonapartes et Bonapartes. Ah ! pardieu, ce n'est pas cela qui manque, nous le savons bien. Peut-être même nous est-il permis d'aspirer au jour où, de tant de Bonapartes divers et discords, il ne restera que les queues.

Vous, vous n'aimez pas les jésuites, c'est bien gentil. Mais de cette haine commune vous concluez à une restauration et même à la fondation d'un parti nouveau, succédané du bonapartisme, teinté de libéralisme comme la guillotine est teintée d'aurore les matins d'exécution. Mais, prince que vous êtes, vous n'êtes donc pas satisfait du régime sous lequel vous vivez et tuez vos puces ? Eh bien, alors, qu'est-ce que vous fichez ici, sans curiosité ? Si vous souffrez encore de vos démangeaisons impériales, allez vous faire soigner pendant quelque temps, prince, et revenez-nous bientôt docile aux institutions de votre pays, soumis à ses ordres et vertueux ! ah ! mais, vertueux !

Ça n'a pas le sens commun de vouloir fonder un parti de neuf personnes dans une nation de quarante

millions d'âmes. Les légitimistes, au moins, sont douze cents. C'est raisonnable. Vous, vous êtes neuf, et en vous comptant encore, ô prince ! Neuf, à peine de quoi tenir un pied de bœuf. Que feriez-vous devant neuf sergents de ville, je vous le demande ! Neuf, c'est bête, voyons, entre nous ! Neuf, de quoi emplir un poste, sans se coucher. L'avenir du jérômisme me semble obscur, décidément.

Prince, prêtez l'oreille à ma ballade. Refrénez votre littérature, et ne publiez plus rien sur les vespasiennes. Le discours du trône est un genre démodé comme le chant royal, le bulletin de la Grande-Armée, l'opéra-comique et le rébus illustré. Lâchez cette forme. Bornez-vous à élever vos enfants dans l'amour de la liberté, le zèle du progrès, la haine de l'ignorance, la pitié pour les pauvres et le goût des arts. N'en faites pas des Napoléons, faites-en d'honnêtes gens simplement et tâchez de leur mériter cet honneur auquel vous avez vainement aspiré toute votre vie, celui d'être bons républicains, utiles à la patrie, francs du bonnet et plus universellement révérés que leur père.



LE NOUVEL ART ORATOIRE

14 juin 1880.

Le comte Molé, dont Dieu ait l'âme! — car s'il ne l'a pas, qui est-ce qui l'a? — définissait l'orateur comme il suit : — « Un honnête homme venant dire simplement des choses sensées! » — Si cette définition est exacte, la tribune française est veuve. Ceux qui disent des choses sensées ne les disent pas simplement; ceux qui disent simplement ne disent pas de choses sensées. Les autres ne sont que des honnêtes gens, qui viennent, — ou ne viennent pas.

Un seul espoir me reste, c'est que le comte Molé n'y ait vu que du feu, tout le long de sa longue carrière, et qu'en nous donnant ce portrait idéal de l'orateur, il n'ait fait que copier son propre daguerréotype. C'était un pince-sans-rire, le comte Molé, un empêcheur de danser en rond, un bonhomme grave et haut cravaté, un de ces personnages qu'on cite dans les prospectus comme ayant eu foi en toutes les revalescières, en ayant acheté et mangé, un sage enfin. Il fonctionnait

selon la méthode de Royer-Collard, l'Ingres de ce Flandrin, sans desserrer la patte de sa culotte. Enfin il réalisait sa définition, il était son propre type de daguerréotype. Il venait, et venait simplement, puis quand il était venu, il disait des choses sensées, par exemple :

« Messieurs, il fait un temps superbe! Dieu protège la France! » Et il se retirait sans une perle au front, sans une cassure au faux-col, comme il était venu, simplement. Alors c'était le tour du père Guizot, encore un bon Collard, celui-là! O temps heureux, où êtes-vous? Rêvons!...

« Un honnête homme venant dire simplement des choses sensées! »

Dans l'état actuel du parlementarisme, lorsque l'on a des choses sensées à dire, il est notoire qu'on les gueule. Pour ce qui est des insensées, on les braille. Différence imperceptible. Certes! nos Démosthènes ont glorieusement conservé l'habitude de se fourrer de petits cailloux dans la bouche, mais c'est pour se les cracher au visage les uns les autres. Je définis à mon tour : Eloquence, puissance d'expectoration. Mouvement oratoire, jet de salive. Bouche d'orateur, sarbacane. Il résulte de là une école nouvelle qui n'a rien de bègue assurément, mais dont le style le cède, tout en s'en rapprochant (*longo sed proximus intervallo*) à celui d'un bateau de lavandières, blanchisseuses étant familier.

Lorsque l'on observe que parler à la tribune, c'est parler au pays, on est obligé de constater que le député français traite un peu son pays comme un chien, et que l'amour qu'il a pour lui se double d'un mépris

évident. La Dubarry disait à Louis le Bien-Aimé : « La France, ôte-moi mes bottines ! » Le député dit à la France : « Ici, Azor, et bas les pattes ! » ou bien : « Veux-tu bien te fourrer dans ta niche ! » ou encore : « Chaud ! chaud ! mords-le ! » Je sais bien que cette familiarité est précisément le signe d'une intimité exemplaire. Mais est-il bien nécessaire de brutaliser son chien pour s'en faire aimer? Je n'en sais rien ; je vous le demande. Pouvez-vous vous représenter, sans pleurer, la tête que doit faire là-haut le pauvre Molé, à côté de son Royer-Collard, lorsque, de la coupole vers laquelle il reste penché, montent à lui des rumeurs parlementaires telles que celles-ci (mettons que je les imagine) :

— Eh ! va donc, bonaparteux ! — Silence à la racaille ! — Avance un peu que je te défonce ! — As-tu digéré ton curé ? — Eteignez le parapluie de monsieur ! — Margue ! — Mange ! — et autres emportements oratoires de même sorte par lesquels se manifestent les divers courants de notre unité politique. Ah ! parmi les anges, l'honnête homme aux choses sensées n'a pas assez pour se voiler la face de tout le faux col de ses ailes !

Sans doute, le *Journal officiel* est là pour émousser ces dards et en laver la glu. Ils ne vont pas au peuple tels qu'ils ont été lancés ; il est avec Wittersheim des accommodements, et le premier droit de l'orateur actuel est, comme son premier devoir, d'aller corriger ses épreuves et éprouver ses corrections. On n'écrit pas comme on parle, et la collection de synonymes que possède l'*Officiel* est l'une des richesses de la France. Mais lui, Molé, il ne reçoit pas l'*Officiel*. Il en-

tend les mots tels qu'on les dit ; il assiste aux poissarderies authentiques ; il distingue les « numérote tes os » furieux qui sont la base des péroraisons comme le fondement des exordes, et il est triste dans le ciel, à côté de Royer-Collard. Il ne sait pas que, grâce à la fameuse collection de synonymes, le « Margue ! » de la tribune devient le : « Pardon, monsieur, vous faites erreur ! » de l'*Officiel*, et que le « Mange ! » s'y transforme pour les simples mortels et autres électeurs en : « Monsieur, je vous en demande bien pardon ! » Aussi, croit-il à la dégradation de l'art oratoire, et, se tournant vers Royer-Collard, il dit : « Et ma définition ? Qu'est-ce qu'ils en font de ma définition ? » Et Royer-Collard lui répond : « Ce qu'ils ont fait de votre conférence ! »

Eh bien, j'en ris de cette définition, et j'ai tort, surtout par le temps qui court, car elle a du bon en somme. D'ailleurs La Rochefoucauld n'avait-il pas écrit, bien avant le comte Molé : « La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut. » La Rochefoucauld, esprit pratique et froid, nous donne ici les règles du discours d'affaires ; mais le discours d'affaires est celui dont nous avons besoin expressément. L'avenir de l'éloquence est à lui ; Paris, ville littéraire s'il en fut, et toujours beaucoup plus préoccupée des individus que des idées, s'est trop accoutumée à considérer le Parlement comme une cour de rhétorique où les jeunes échappés de collèges... électoraux viennent jeter leur gourme lyrique.

Désireux d'atteindre au ton de la grande invective oratoire et de placer leurs « *Quousque tandem* », ils

s'empoignent au premier Catilina venu et l'injurient abominablement, sans savoir pourquoi, pour débuter. Cette avocasserie délayée de cabotinage est à l'éloquence ce que le caillou du Rhin est au diamant et le celluloïde au corail.

Il n'y a pas de quoi s'en parer. Mieux vaudrait pour nos jeunes Cicérons potasser ferme quelque question d'intérêt général et se spécialiser sur un problème industriel, agricole ou financier, que d'user leurs belles années à jeter, non pas même de la poudre, mais de la poudrette aux yeux d'un public de badauds. Car si cela continue de la sorte, ce n'est plus une Chambre de députés que nous aurons, mais une réunion fantasque et bouffonne de deux cent cinquante Grassots embêtés par deux cent cinquante Ravels.



LE TAMBOUR

24 mai 1880.

SUPPRIMER le tambour... oh !

Vous imaginez-vous que l'on ait essayé cela, en France, du temps de l'homme de bronze ? Vous représentez-vous l'effet produit, il y a quatre-vingts ans, par cette nouvelle tonitruante et effarante : « Le tambour est aboli ! » Pas une moustache de grognard n'y aurait résisté, et les bourgeois eux-mêmes auraient douté de leur gouvernement, oui, monsieur !

Plus de tambour ? Quoi alors ? Adieu victoire, tous nos lauriers sont coupés. Plus d'armée, plus de police, plus de promenades militaires et plus de défilés ! Comment dispersera-t-on désormais les rassemblements ? Comment, sur les places de village, annoncera-t-on les objets perdus ? Par quoi attirera-t-on les femmes aux fenêtres ? Plus de tambour, partant plus d'école de tambour ; alors à quoi serviront les fossés des remparts et les talus verts des fortifications ?

Plus de tambour, dites-vous, que va-t-on faire des peaux d'ânes, l'une des richesses du pays ?

Je n'aurais jamais osé, — moi, qui en demande tous les jours, — demander une pareille réforme. Elle est d'une violence !... diantre ! Le tambour ! instrument essentiellement français, organe caractéristique de notre génie musical, le tambour, qui n'a qu'une note, — et la bonne ! — le suave et glorieux tambour, honteusement dégoté par le clairon, un virtuose, un rossiniste, et pourquoi ? Parce que le clairon a trois notes et qu'il joue la *Casquette* assez gaiement ! Mais c'est toute une révolution. Quel peuple oublieux que le nôtre ! Allons, du courage, mes amis, car décidément l'heure des réformes a sonné. J'ai reçu le coup sans broncher, mais vous me permettrez bien de me détourner pour essuyer une larme.

Le tambour, paraît-il, ne s'entend pas d'assez loin. — Mon général, cela dépend de ceux qui le battent, car, à de certaines époques, il réveillait l'Europe. — Il est incommode. — Mon général, cela dépend de la marche qu'il rythme. — C'est dans les mouvements de retraite que la caisse devient surtout gênante, quand on la porte sur le dos. — Vous nous le rappelez durement, mon général. Du temps que nous allions en avant, elle n'a jamais gêné personne, et les abdomens les plus délicats s'accommodaient volontiers de son poids léger. Et cependant vous avez raison, et je dis avec vous : adieu, tambour, et vous aussi, tristes baguettes. Tout cela est fini. Que les ânes gardent leurs peaux, nous n'avons plus besoin que de leurs mâchoires.

Vous rappelez-vous, dans les *Reisebilder*, la légende du tambour Legrand ? C'est une belle légende, relisez-la : le moment est bon... Il avait tout vu, ce vieux ratapoil de Legrand : les guerres de la République, la Terreur et ses échafauds, l'Egypte et ses mamelucks, Bonaparte consul et l'armée d'Italie, Arcole et Marengo. Il en était à Napoléon empereur, le jour de son entrée à Düsseldorf, quand le petit Henri Heine vint à lui, enfant curieux, déjà poète, et l'interrogea sur cette Iliade de vingt années dont il était l'un des Achille anonymes. Le vieux traîneur de sabre ne savait pas un mot du charabia allemand, mais il aimait les enfants, et, comme il ne pouvait pas la lui raconter, l'Iliade, il prit son tambour et la lui battit, chant à chant. Et le petit Henri Heine, qui ne savait pas le français, comprit et vit, et il s'enthousiasma pour la liberté. Plus tard, quand le poète retrouva son ami après la campagne de Russie, et que Legrand, silencieusement et les moustaches trempées de larmes, lui tambourina la sinistre retraite, la Bérésina, la neige et l'effondrement général, Heine ne demanda pas si le tambour s'entend de loin, s'il est plus ingrat et plus incommode que le clairon.

Le tambour, voyez-vous, général, n'est pas plus mauvais que les autres instruments de musique. On lui fait dire ce que l'on veut, et à des distances incalculables : le tout est de savoir en jouer. Henri Heine vous le dirait lui-même. Ce n'est pas lui, le tambour, qui est sourd, c'est nous qui ne l'entendons plus. D'ailleurs, nous avons trente-six mille raisons pour ne pas écouter ce qu'il nous rantanplante ; le ronflement de la peau d'âne ne nous dit rien qui vaille en

ce moment, et j'estime que le vieux Legrand ne reconnaîtrait plus le son glorieux de sa caisse. Crevez la peau d'âne, général, elle a servi à Bazaine et grondé la trahison; elle a servi à Trochu et battu l'incapacité; on l'a entendue aussi dans certaine prise de Paris que n'aurait pas signée Henri IV, je vous en réponds, et ce jour-là le peuple français s'est bel et bien désenchanté de son instrument favori. Crevez le tambour, général, et jetez les baguettes. Vous avez fichtrement raison.

Je ne me dissimule pas que le motif auquel obéit le ministre de la guerre, en abolissant la peine du tambour, n'est pas le même que celui dont j'argue. M. Farre n'est probablement guidé que par l'instinct musical qui distingue tous les militaires, et aussi par ce zèle de réformes, véritable torrent, où tous nos gouvernants se laissent emporter. Remplacer le képi par le casque, c'était bien ; substituer le clairon au tambour, c'est mieux. Les grands soldats ont usé leur vie à ces progrès que ne comprennent pas les pékins inintelligents. En fait de musique tyrtéenne, *rran* est inférieur à *tu tu*, c'est indubitable, et les commissions les plus autorisées sont unanimes à le reconnaître. Il est clair que *tu tu* porte loin et que *rran* se perd à portée de fusil. Les prétentions de *tzing boum boum* n'ayant d'ailleurs rallié que les esprits de garnisons et le fifre se trouvant écarté de principe à cause du caractère railleur de sa voix, il ne restait en présence que le cuivre et la peau, l'hésitation n'était pas permise, parbleu. Le général a crevé le tambour.

Peut-être a-t-il cru, en le crevant, risquer un acte d'audace et braver une émotion populaire, car c'est

un digne et excellent homme que le général. Eh bien, je vais le surprendre terriblement : il ne nous a même pas étonnés. Clairon pour tambour ou tambour pour clairon, le peuple français s'en moque. Il est bronzé. Il en a vu bien d'autres depuis dix ans. Il a vu tous ses drapeaux livrés d'un coup à l'ennemi, par exemple. Il en a assez. Il a vu tout ce que je vous énumérais tout à l'heure, il n'a plus l'esprit militaire. Messieurs, le tambour est crevé.

Croyez-moi, général, ce n'est pas en substituant courageusement *tu tu* à *rran* que vous nous rendrez notre vieille fierté guerrière. Il est arrivé un malheur immense à l'uniforme français : des Français ont tiré dessus. Depuis ce jour fatal, il n'y a plus rien à faire pour un patriote qu'à réconcilier les fratricides. Si vous y arriviez, vous seriez non-seulement un grand ministre, mais un grand citoyen, et vous verriez sortir de sa tombe le pauvre tambour Legrand, qui vous battrait un joyeux rataplan d'honneur sur son tambour héroïque.



DE L'ESPRIT D'OPPOSITION

26 juillet 1880.

Oui, dussé-je bouleverser notre pieuse Bourgeoisie, ébranler la Porte Saint-Denis de ses convictions et renverser la Porte Saint-Martin de ses notions historiques, je suis de ceux qui pensent que la France ne doit pas tous ses malheurs à son incorrigible esprit d'opposition. Je vais plus loin : veuillez trembler ! j'estime qu'à cet esprit d'opposition, et rien qu'à lui, elle devra toute sa gloire, toute sa force morale, toute sa prospérité matérielle, et l'avenir! Poussons plus outre. Je me méfierai éternellement d'un peuple satisfait de son gouvernement, et jamais, l'entendez-vous? jamais je ne prendrai d'obligations à l'Emprunt qu'il contractera chez un peuple mécontent du sien, mais prospère. Sa béatitude ne m'inspire aucune confiance ; je préfère l'eau courante à l'eau dormante. L'opposition, c'est le souffle de la liberté, et j'aime à entendre respirer la liberté, car je m'assure de la sorte qu'elle est en vie.

Quelquefois j'ai ouï dire à des réactionnaires sans philosophie que l'empire avait succombé à l'esprit d'opposition, qui est dans le sang français ; ce sur quoi je me suis immédiatement bâti une conviction inébranlable et contraire, à savoir qu'il durerait encore, cet empire, s'il avait ouvert plus tôt les soupapes à ce sang bouillonnant et chargé d'esprit dont la fermentation l'a providentiellement étouffé. Mais permettez-moi un peu de mythologie. En politique, comme en art, l'idéal est un dieu inquiet, toujours mécontent de lui-même et des autres, incapable de demeurer une seconde en repos. Son char est traîné par des fourmis qui lui grimpent aux jambes et lui dévorent les mollets ; de là vient qu'il trépigne, se gratte, et même par instants s'envoie des claques formidables sur le nez et le visage, qu'il a fort beaux ; tellement beaux que s'il est un bon conseil à donner à notre jeune République, c'est celui de ne pas s'arrêter aux façons hurluberlues de ce divin agité, de braver amoureusement ses trépignements et ses horions et de monter avec lui sur le char aux fourmis. Mais parlons en prose.

D'excellents républicains, je le sais, s'effarent en ce moment de l'âpreté des polémiques ; ils y voient un symptôme de désorganisation dans l'armée libérale. Des camps se forment, des étendards sont plantés, des lignes de démarcation tracées et des mots aigre-doux s'échangent entre les tentes ? Où allons-nous ? disent-ils. — Braves gens, nous allons à la liberté, par l'opposition.

Le grand vice de notre éducation politique, c'est de croire toujours que la République est un système de

gouvernement éprouvé, brévelé et récompensé de plusieurs médailles d'or, un système Bréguet, rond comme une boule et portatif, qui va fonctionner tout seul au moyen d'un rouage intérieur (cent trous en rubis) que l'on a remonté une fois pour toutes. Les bourgeois croient qu'ils n'ont qu'à s'en reposer sur elle, comme ils s'en reposaient sur le roy, de toutes affaires publiques et autres, généralement quelconques, et qu'on ne leur demande plus que de s'en aller détacher les limaces de leurs pruniers, sans autres soucis que ceux qui, le printemps venu, se mêlent aux pâquerettes. Mais ce n'est pas ça du tout, la République. Ça, c'est encore la royauté, le pouvoir absolu, la responsabilité d'un seul. La République, ô mes chers bedons, c'est ce qui fait maigrir. En République, c'est vous qui devez avoir un avis, une volonté, une idée pratique. Il s'agit de se remuer, de se passionner, de se prendre aux cheveux, de se flanquer des gnons et des torgnoles pour l'intérêt général au dam et détriment du particulier. En République nous sommes quarante millions de rois, empereurs et papes qui avons voix au chapitre et la main sur la boule de la justice. Il n'est plus question de consulter Pépin-le-Bref sur les destinées de l'Aquitaine. Pépin-le-Bref, c'est vous, monseigneur le Peuple. On vous propose un théorème d'économie, de socialisme ou de politique extérieure (car il n'y a pas que la question des sucres dans le bonheur d'une nation) et vous avez vingt-quatre heures pour nous dévoiler vos idées secrètes et pour vous entendre par voie de discussion préalable, ou autrement, si le cœur vous en dit. Il faut bûcher en République. Très laborieux, le régime de la liberté! On y

va à la noce, comme sous les autres, mais pas toute la vie. Dites-vous bien que l'histoire de France va changer et que vous avez tout à refaire, la poule à mettre dans le pot et le pot sur le feu, espèces d'Henri IV que vous êtes.

Et si vous vous convainquez de cette vérité, si vous vous rendez compte exactement des charges qui vous incombent, des devoirs glorieux que la patrie attend de vous et des responsabilités que votre souveraineté vous impose, vous ne tarderez pas à reconnaître que l'opposition vous est plus nécessaire que le phare au marin et que, si elle n'existait pas sous tous les régimes, il faudrait l'inventer sous la République.

L'esprit de fronde n'est pas un défaut, c'est une vertu française. Elle nous vient de ces fiers Sicambres qui brûlaient le lendemain ce qu'ils adoraient la veille et prouvaient ainsi le cas qu'ils savaient faire des idoles. Non-seulement il n'y a rien à en craindre, de cet esprit national, mais il faut tout en attendre, car c'est par lui que le progrès doit nous venir. C'est lui qui émoustille, réveille et tient en haleine comme en respect le fonctionnarisme ; qui pique au talon, dans les hamacs où ils se balancent, les satrapes de la popularité et qui répète à tous, dans un air de flûte, que la vie est courte et que nous ne sommes pas sur la terre pour collectionner les vieux timbres-poste et piquer des hannetons sur les bouchons de liège. Le retour des proscrits, et en particulier du grand railleur de la *Lanterne*, a certainement développé cet esprit d'opposition qui est le fond de la politique française, et il lui a imprimé un essor inattendu. Tant mieux si, grâce à lui, la République pénètre encore d'un pas dans le

chemin ténébreux de l'avenir et serre de plus près la liberté. Ce n'est certainement pas Léon Gambetta qui s'en plaindra, quoi qu'on en pense, lui, dont le tempérament ne s'exalte que dans la lutte et qui, pareil à certains arbres de l'Inde, ne pousse ses fruits que dans l'orage. Vivons, luttons, cherchons, travaillons, jamais satisfaits, toujours anxieux du mieux et curieux de ce qui est derrière le voile, et imitons Rochefort lui-même qui, en plein labeur d'opposition, vient d'être traité par des opposants, plus opposants que l'opposition même, de simple « César Champenois » et qui s'en donne une pinte de rire, quoique un peu jaune toutefois, dans son journal.



LES GUIBERRYS

23 septembre 1880.

Je connais un Français de la décadence, — car la décadence seule engendre de telles énormités! — qui ne peut pas entendre prononcer le nom de Jauréguiberry sans se mettre immédiatement à le conjuguer et à dire :

— « Tu auras guiberry! Il ou elle aura guiberry!... »

Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on l'arrête et même au-delà. Et ce farceur en délire prétend et affecte de croire que toute notre politique intérieure s'explique par cette insanité, et que Montesquieu lui-même ne pourrait rien y ajouter de plus décisif et de plus éloquent. Jusqu'à présent je doutais de son assertion; il me paraissait que le bonheur « d'avoir guiberry » ne pouvait pas constituer le rêve d'un peuple et l'idéal d'un gouvernement régulier.

Je ne me ralliais pas à la philosophie de mon ami, le Français de la décadence, non, je ne m'y ralliais

point le moins du monde, et je tenais sa manière de voir pour épileptique et falotte. Il y a dans Gavarni un père qui dit à son fils : Vous me conjuguerez deux cents fois le verbe : Je seringue par la fenêtre le perroquet de ma voisine! Et la vanité de ce châtiment me semblait, hier encore, équivaloir à l'inanité de cette bourde : J'aurai guiberry! Ayons guiberry! Plût à Dieu (au Dieu du subjonctif) que vous eussiez guiberry. — Eh bien, je me trompais. C'est très profond.

Rien ne porte conseil comme un changement de ministère. Le soir on s'est couché tranquillement : on avait guiberry. Le matin, on s'éveille, et on ne l'a plus. Tout est là. Qu'est-il donc arrivé pendant la nuit? Rien; on a fait de la politique intérieure, de la politique intérieure française et républicaine, on a changé de ministère. Le guiberry que l'on avait fait place à un guiberry que l'on n'a pas encore, mais que l'on aura certainement demain ou après, car il est indispensable, lui aussi!

Les guiberrys sont de deux sortes. J'y ai beaucoup réfléchi cette nuit, pendant que la France était sans ministère, et je me suis convaincu de la haute raison du Français de la décadence, mon ami. Par exemple : il est clair que M. de Freycinet, en qualité d'*homme nécessaire*, a été un guiberry, et qu'on devait l'avoir. On l'a eu, on ne l'a plus. On en aura un autre. J'aurai guiberry. Tu l'auras. Ils ou elles l'auront. J'entends mon abominable farceur qui conjugue tout le verbe en ricanant, et je commence à le comprendre. Oui, oui, le guiberry, c'est l'homme opportun. C'est celui qui incarne la vérité du moment, le principe en fleurs, la liberté mûre! Ah! diable!

Au train dont nous marchons, il est probable que la nation française aura eu, au bout d'un siècle, tous les guiberrys qu'elle peut avoir, et même qu'elle en aura usé le moule. Mais pour les gens qui rêvent de progrès et d'autres bêtises de même espèce, il n'y a point de consolation à songer que tout se passe en conjugaison du même verbe et que ce verbe est un verbe neutre. S'il est vraiment utile de seringuer par la fenêtre le perroquet de sa voisine, pourquoi ne pas avoir définitivement le guiberry capable de le seringuer, mais de le seringuer carrément et non pas en prenant des mitaines. D'où vient que M. de Freycinet, que nous avons connu homme indispensable, va faire place demain à un homme plus indispensable encore, et également inutile, et quel est donc le guiberry dont nous pourrons dire : « Je l'ai, je le garde. Que toute conjugaison cesse avec tout mécontentement ! »

Ah ! jugez avec moi, je vous en prie, que mon ami le Français de la décadence n'est pas si fou qu'il vous avait semblé l'être d'abord, et que c'est assez bien définir la politique intérieure de notre pays que de conjuguer simplement le nom de l'un de nos ministres, et de le chanter sur l'air du *Tra* ou sur celui de : « Va-t-en voir s'ils viennent ! »

Il en est de même pour bien d'autres questions en souffrance et nous n'en avons pas fini de nous disputer la seringue, avant de nous en servir contre le perroquet. Tenez, hier encore, je me suis procuré le premier numéro du journal de Félix Pyat, la *Commune*, et, moyennant les deux sous qu'il m'a coûté, je suis tombé à la renverse. Là aussi (qui l'eût cru?) on se dispute un... guiberry ! Je l'aurai ! Tu ne l'auras pas !

Vous vous souvenez assurément du beau discours que Léon Gambetta prononça devant la Chambre des députés, il y a quelques mois à peine, discours qui décida de l'amnistie d'une part et, de l'autre, affirma l'autorité de l'orateur sur le corps électoral. Grâce à une apostrophe hardie et d'une grande envolée démocratique, on sut que le célèbre homme d'Etat avait conservé tout son crédit sur Belleville et qu'il tenait toujours ce mont Aventin de la politique. Or qu'ai-je lu dans la *Commune* de Félix Pyat?

« Nous tenons déjà Belleville! » (3e colonne, ligne 33).

Sacrebleu! mes frères, il s'agit de s'entendre. A qui est cet autre guiberry? L'opportunisme dit : je l'ai. Le communisme crie : je le possède. Ohé! là-haut! comme disait Gambetta, faites-nous savoir à qui vous vous êtes donnés. D'autant plus que je soupçonne fortement l'excellent Dr Clémenceau de conjuguer dans sa barbiche le fameux verbe possessif de mon Français de la décadence.

Avoir Belleville, certes, c'est beaucoup avoir ; c'est presque avoir Marseille, mais ce n'est pas avoir Paris. Je pourrais même ajouter que ce n'est pas avoir les Ternes. Il est assez singulier que personne ne songe à avoir les Ternes, car enfin, il y a de braves gens, aux Ternes, et même des ouvriers, comme à Belleville et dans le reste de la France. Je ne vois pas pourquoi on ne se préoccuperait pas d'avoir les Ternes et le reste de la France, et je me demande quel acharnement l'on met à se disputer toujours les mêmes guiberrys. Prenez garde aux hommes indispensables et

aux arrondissements nécessaires. Belleville est un guiberry et M. de Galliffet en est un autre.

En politique, l'homme indispensable a ceci de particulier que lorsqu'il n'est pas utile, il passe aisément pour fatal. Pareil au gilet démodé, lorsqu'il a cessé de plaire, on le rend. C'est notre défaut à Paris de croire aux envoyés de la Providence. Nous avons cru à Trochu, et même à Bazaine, hélas! Il ne faut croire à personne, et il ne faut jamais, mais jamais, dans l'ivresse des espérances et des illusions, conjuguer le verbe enthousiaste que vous savez. Et si vous répondez à cela : on peut se tromper! je vous répliquerai comme ce père de Gavarni, lorsque son fils lui jure qu'il ne l'a pas fait exprès : Monsieur, vous ajouterez au pensum cette phrase oiseuse que vous venez de dire et vous me conjuguerez cent fois de plus : Je seringue par la fenêtre, *sans le faire exprès*, le perroquet de ma voisine.



AUGUSTE BLANQUI

6 janvier 1881.

En la personne d'Auguste Blanqui, — qu'il ne faut pas confondre avec son frère, Adolphe Blanqui, l'économiste, — la Révolution sociale perd l'un de ses Bayards, sans peur et sans reproche, mais l'Humanité perd un héros.

Plus tard, lorsque nos petits-neveux, heureux, et reposés dans le fonctionnement régulier des institutions libérales, songeront à écrire le poème épique de la Liberté reconquise, la figure extraordinaire de ce prisonnier éternel enthousiasmera le Milton de l'épopée. J'imagine que la vie même de Blanqui lui rendra la conception aisée, à ce Milton futur, et qu'il n'aura pas à chercher longtemps l'effet dramatique qu'elle suggère d'elle-même.

En effet, tandis que les autres chevaliers de la République livrent de tous côtés en France, en Italie, en Espagne, de rudes combats aux harpies du passé, tandis que l'immense croisade de cent ans s'enrichit

de beaux coups d'épée, de passes d'armes magnifiques et d'épisodes généreux autant que pittoresques, il y a, dans le fond du drame, derrière l'action, celui qui est enchaîné, toujours, toujours, et qui ne fait que cela : être enchaîné !

Ah ! quel type superbe que celui-là ! Immobile, dans la nuit, pareil au Job sur la paille, il attend. C'est sa manière, à lui, de combattre pour l'idée. La prison, c'est sa bataille. L'incarcération sans répit, permanente, la vie de ténèbres et de solitude, hors du soleil, complice des bourreaux, et de ses clémences injurieuses, loin des affections qui l'appellent éperdument et demandent grâce, impassible sur la pourriture des fumiers, dans l'atmosphère mortelle des salpêtres, voilà son combat. Le XIX[e] siècle a vu cela, il a possédé cet homme ! Auguste Blanqui est mort à soixante-quatorze ans. Sur ces soixante-quatorze ans, il en a passé trente-sept dans les cachots, c'est-à-dire la moitié. Plus de la moitié, si l'on défalque de ce chiffre les vingt années de la jeunesse. Enfin, comptez vous-mêmes, car je suis terrifié.

Quelle que soit l'Idée ou la Passion pour laquelle un homme s'abîme résolument dans un pareil sacrifice, cette idée fût-elle inepte et cette passion lamentable, l'homme est un saint. On lui doit des autels. Mais quand l'Idée est belle, tellement belle qu'il n'y en a pas de plus belle au monde ; quand cette passion est celle du bonheur universel et de la fraternité des peuples ; lorsque cet emprisonnement volontaire est dans la pensée du martyr, comme un payement anticipé de la libération des autres, que voulez-vous que je vous dise ? le cœur me bat ferme, voilà tout.

Oui, cette figure d'Auguste Blanqui, en plein siècle de scepticisme, de doute et de blague, est une apparition héroïque. Je n'en parle point du tout en politique, remarquez-le bien, mais en philosophe, en homme de Térence, simplement. Je tâche de m'imaginer ce que cela a pu être pour un de mes semblables, que ces trente-sept années de cellule, au pain et à l'eau, sous tous les régimes politiques expérimentés par la France depuis un demi-siècle. Quel implacable ! Charles X a passé, Louis-Philippe est venu, puis une République, puis l'Empire de joie, puis l'infortune, puis l'Espérance ! Rien de tout cela n'apaisait le vieux prophète mystérieux et impénétrable. Il sortait un instant de son mur, montrait sa barbe blanche, secouait la tête et rentrait. « Ce n'est pas ça ! » disait-il, et il retournait s'asseoir sur sa paille, et ses yeux noirs recommençaient à darder dans la nuit.

Qu'est-ce qu'il voulait donc, le prisonnier du XIXe siècle ? — Rien, rester là et attendre.

Blanqui a eu le goût de la prison comme d'autres ont le goût de l'aventure. Cette protestation muette, menaçante et irréductible d'un vivant enfermé dans un sépulcre, c'était sa force. Il le savait ; il semblait que là-dedans il ne dût jamais mourir ; il s'évoquait à nous entre ces quatre murs humides, comme dans son cadre historique. Qui disait Blanqui, disait d'un mot : oppression, rancune et peur. C'était superbe. Peut-être même aussi (il y a pour les martyrs des sybaritismes dans la torture), réalisait-il de la sorte un de ces rêves extatiques qu'ont les fanatiques, tel que celui de se survivre dans la mort et de ressusciter par

l'idéal. Plusieurs fois, il s'était évadé des plombs et des geôles; mais qui dira si ce n'était pas pour se procurer la gloire et la jouissance d'y être réintégré? Car, je le répète, toute sa puissance lui est venue de cet emprisonnement acharné, grandiose, surhumain, qui fait de lui le Garibaldi des oubliettes.

Fait curieux, et, sous divers aspects, admirable, au milieu de cette vie d'apôtre, qui se raconte par treize mille cinq cents jours de solitude et de séparation du genre humain, il s'est trouvé une heure où la nature a repris ses droits inexorables sur ce révolté. Auguste Blanqui a aimé et a été aimé. Il y a eu une femme, et certes celle-là est l'éternel honneur des Françaises, pour s'éprendre du fantôme et pour vouloir partager avec lui la sublime misère des idéologues persécutés. Lorsque dans la brume glaciale des souterrains le cœur du prisonnier battait et tictaquait et que son pouls galopait la fièvre, un cœur aimant s'accordait avec lui et un pouls trottait l'espérance. Elle a subi, la fière créature, les affres de cet amour, et elle a su payer d'une mort prématurée les quelques jours de bonheur que le visionnaire lui abandonnait, dans les intervalles de la lutte. Combien y a-t-il de femmes, et parmi les plus courageuses, qui comprendraient ainsi les devoirs de l'amour et qui seraient capables de se donner pour jamais à un absent éternel?

Selon moi, cet amour héroïque complète et parfait la figure de Blanqui; elle est la note tendre, le quelque chose d'humain que nous désirons constater chez les êtres d'idée pure et chez les géants de la volonté. Par le dévouement de sa compagne et les nobles sacrifices de son amour martyr, ce n'est plus seulement

l'homme seul qui relève du poète épique de la Liberté dont je parlais en commençant, c'est le couple. Et celui là ne serait pas un chantre bien distingué qui, dans son Iliade, ne saurait pas élever l'âme des générations futures par l'épisode merveilleux et unique de ces deux êtres unis par l'amour et dépareillés par la persécution.



IMPATIENTS ET DÉCOURAGÉS

31 décembre 1880.


Le Bossuet du paganisme, Sénèque le philosophe, demandait un jour à un vieil homme, fier de ses cheveux blanchis :

— Père, quel âge as-tu ?

Et l'aïeul, en redressant la tête, répondit :

— J'ai cent ans, aujourd'hui même.

— Tu veux dire, repartit Sénèque, qu'aujourd'hui même tu as perdu cent ans.

Lecteur qui, comme moi, laissez un an de plus dans le gouffre, que 1881 vous soit propice ! Le mot de Sénèque n'est triste que pour ceux qui n'ont plus d'espérances. Mais nous marchons, nous autres, vers la libération ; nous ne comptons pas nos jours par les crépuscules, nous les comptons par les aurores. Vienne donc l'année nouvelle et qu'elle soit bienvenue, car tout ce qui rapproche le républicain de la liberté le rajeunit.

Voici à quel spectacle le monde assiste. L'humanité,

qui s'était trompée de route, dans sa recherche du Bonheur, vient de se remettre en marche ; après quarante siècles, elle a repris son bâton de pèlerin. Et cependant elle est vieille, l'Humanité, elle est harassée, elle a les pieds sanglants, et sa vue baisse et ses mains tremblotent. Comme le vieillard de Sénèque, elle constate qu'elle a perdu quatre mille ans, tantôt à la suite des prêtres et tantôt à la suite des rois. Et elle repart ! C'est dur à cet âge de se tailler pas à pas la voie où l'on avance, presque à tâtons dans les ténèbres abaissées, vers la lueur enchantée ! Mais il est beau, le spectacle aussi, si beau que, parmi ceux qui l'ont compris, il en est qui sont morts d'enthousiasme.

Or, l'année où l'Humanité s'aperçut qu'elle s'était égarée dans les forêts de l'Erreur, fut la quatre-vingt-neuvième du siècle dernier, et le pays où, découvrant le chemin de la vérité, elle s'écria : Le voici ! et le prit, — fut la France ! Vive la France ! Vive la terre sacrée !

Il y a donc quatre-vingt-onze ans que nous montons vers l'avenir, mais il n'y a que quatre-vingt-onze ans. Et pourtant il en est qui s'impatientent et qui veulent être arrivés. Ce sont des enfants. Quatre-vingt-onze ans, un âge d'homme, pour l'évolution complète du système social ; voyons, vous lui donnerez bien le siècle, à la pauvre vieille Humanité, rien que pour déblayer les décombres de quatre mille ans, songez-y. Aussi pressés que vous soyez (et elle l'est autant que vous), vous n'exigerez pas qu'elle coure comme le cerf, au milieu des entassements et des monceaux de ruines, avant même de s'y être fait une

route. Quelque agile que vous supposiez un rat, ce rat ne s'échappe pas d'un temple écroulé avant d'avoir trouvé le passage et sans avoir rongé son souterrain.

Ah ! les impatients, ces ingrats ! Nos pères ont attendu quatre mille ans pour être soulagés des jougs infâmes de la Pensée seulement, et pour être délivrés de la servitude religieuse, ce mensonge que tout dément dans la nature. Nos pères étaient braves cependant et ils savaient mourir. Ils ont patienté quarante siècles pour user la tyranie abominable des trafiquants de chair humaine, assis sur les pavois maudits. Avaient-ils moins que nous le sentiment de la justice et la fière conscience de leurs droits ? Pesez vos plaintes, enfants heureux, et pesez leurs larmes. Avec ce qui vous manque ils auraient fait du bonheur. Et ce qui vous manque vous allez l'avoir demain. Vous avez fait quatre-vingt-onze pas, et vous voilà fatigués ! Ingrats, vous dis-je.

J'ai entendu dire, il y a quelque temps, à un esprit sceptique : « La Révolution française est une esquisse à la sanguine dont le tableau ne sera jamais peint. » Et au moment où il proférait ce blasphème, la Société était justement occupée à émonder ses branches mortes ; nous écrasions les jésuitières, c'est-à-dire que nous accomplissions un acte de révolution tel et que nous faisions une enjambée si grande vers la libération, que la Convention nous eût trouvés téméraires d'y avoir rêvé seulement ! Je le lui dis, à ce sceptique, et il fut forcé d'en convenir. Quand elle n'aurait produit que cela, l'année 1880, elle serait bonne et il y aurait plaisir de l'avoir vécue.

Aussi, rien ne m'arrête de le penser tout haut, si je

croyais véritablement qu'Emile de Girardin se retirât, par découragement, du mouvement qui se détermine, se propage et grandit ; si je pouvais admettre que telle est la raison de cette retraite dont il nous menace, il me deviendrait impossible d'avoir foi dans la sagacité politique du publiciste. On est en marche, monsieur, et bien en marche. Ce que vous prenez pour du désordre n'est que de la fermentation dans les rangs. L'impatience même ici prouve la vie, l'exaltation contresigne l'espérance, et toute foi est folle.

Les conditions dans lesquelles l'Humanité évoluera désormais sont conséquentes de l'esprit même de révolution dont les socialistes (et Emile de Girardin en est un), ont doté les générations nouvelles. Il ne s'agit plus d'avancer lentement, vers les citadelles de la routine, sous l'égide des tortues de guerre et de faire des sièges de dix ans. Tout se prend d'assaut, et l'Humanité est pressée de regagner ses quatre mille ans perdus. Se retirer du mouvement parce que l'on va trop vite, c'est avouer que le souffle vous manque, mais ce n'est pas démontrer qu'on a tort de se hâter peut-être. Quant au bruit, qu'importe ! C'est un besoin humain que de hurler lorsqu'on entre dans une forêt ou dans une bataille.

Ainsi donc, il n'y a pas plus de motifs pour perdre patience que pour perdre courage. On va comme on doit aller, très vite pour le passé et trop lentement peut-être pour l'avenir, mais on va. Honte à ceux qui ne voient pas qu'on a déjà percé des tunnels dans des montagnes, et qui ne veulent pas le reconnaître, même lorsqu'ils sont de l'autre côté. Mais tristesse

sur ceux qui, le tunnel percé, mesurent d'un œil poltron l'épaisseur des autres montagnes ou se plaignent que le perforateur avance trop vite, grince trop fort et les a frôlés. « Toujours plus oultre », dit la vieille devise. *Excelsior !* s'écrie l'Amérique. En avant ! chante la liberté, la belle et sublime liberté, celle que Rude a sculptée au flanc de l'Arc et qui entraîne derrière elle le jeune homme et le vieillard.

Et moi, reprenant le mot de Sénèque, je dis au défaillant qui parle de retraite : Pour soixante ans que vous avez perdus vous nous en devez soixante autres.



DE LA GUERRE

18 février 1881.

Un très aimable correspondant m'a fait l'honneur de découper dans son journal et de m'adresser sous pli la lettre récemment adressée au professeur Bluntschli par le feld-maréchal comte de Moltke, et il me sollicite d'y répondre. On sait que le professeur Bluntschli vient de publier un Manuel du droit de la guerre, à Berlin, près de Potsdam. Je connaissais la réponse du feld-maréchal. Il y est dit que « la paix perpétuelle est un rêve » et même qu'elle « n'est pas un beau rêve », attendu que la « guerre est un élément de l'ordre du monde. » D'ailleurs, le professeur allemand ne parle pas de supprimer la guerre, il ne parle que de l'adoucir, ce qui est une bonne chimère allemande.

Je dois déclarer tout de suite à mon correspondant que, sur cette question de la suppression de la guerre,

j'appartiens à une école philosophique qui ne se berce pas d'illusions. Je ne crois plus qu'à la dynamite. L'avenir est à l'homme qui trouvera le moyen de supprimer tous ses semblables d'un seul coup. La mission du bipède pensant — on commence à le comprendre enfin, — n'est pas de peupler la terre, mais bien de la dépeupler jusqu'à l'extinction de la race. Tel est, à n'en point douter, cet « ordre du monde » préconisé par le comte de Moltke et dont la guerre est l'agent divin et providentiel. Nous ne naissons que pour être tués. L'homme, a dit de Maistre, est un condamné à mort avec sursis. Abréger le sursis, tout est là !

Ce qui fait que nous sommes très malheureux sur la terre, c'est que nous vivons. Si nous ne vivions pas, l'humanité serait heureuse. Par conséquent, l'état de paix, qui incite et pousse à la vie, n'est pas l'état d'ordre ; il paralyse nos destinées. J'espère que vous suivez bien mon raisonnement. Un peuple en paix n'est pas dans sa fonction naturelle de peuple ; un homme en vie est un voleur, il nous vole sa mort, qui seule est utile. Qu'est-ce qu'il veut donc adoucir, le professeur Bluntschli ? en voilà un rêveur ! « l'ordre du monde » ?

Mon gracieux correspondant semble d'ailleurs avoir deviné toute cette irréfutable argumentation, lorsqu'il me demande de lui exposer ma doctrine personnelle sur la guerre. Diantre ! voilà qui n'est pas si aisé qu'il l'imagine. Je pourrais m'en tirer en lui citant le vieux mot d'Hérodote : « La guerre, c'est le temps où les pères enterrent leurs fils ; la paix, c'est le temps où les fils enterrent leurs pères. » Mais la définition n'est pas plus

concluante que n'est, en géométrie, celle qui consiste à expliquer la ligne droite, par cette conséquence qu'elle est le plus court chemin d'un point à un autre. Selon M. le feld-maréchal de Moltke et autres philosophes pratiquants, la guerre, ce serait la loi de destruction, loi divine ou loi naturelle, soit que vous croyiez en Dieu, soit que vous ne croyiez qu'à la Matière. Je ne partage pas cette opinion, oh ! mais pas le moins du monde ! Mais dire ce que c'est pour moi que la guerre..... vous ne me suivriez pas !

La philosophie du journal, cher correspondant, n'est pas celle du Livre. Certaines vérités très fortes ne pourraient, sans danger pour la raison publique, être émises sur ces stèles menues et frêles de l'actualité où nous notons à la hâte nos passions d'un jour, mais où nous ne saurions graver les mots hermétiques de la science pure. Hélas ! le XIXme siècle se targue vainement de pouvoir tout entendre ! Il croit qu'il a conquis la liberté de penser ! Mais ce ne serait pas trop de toute l'obscurité énigmatique d'un Nostradamus pour environner d'un nuage protecteur jusqu'à des évidences qui, révélées clairement, feraient lapider, oui lapider, leur téméraire révélateur. Osez donc par exemple professer ouvertement que la guerre — puisque nous parlons d'elle — n'est pas autre chose que la conséquence de l'idée de patrie, et déduisez !

Je ne voudrais pas être, dans l'Europe moderne, l'effrayant philosophe qui, par mode d'écrit ou de discours, aurait avancé le premier que l'amour de la patrie n'est peut-être pas naturel à l'homme, ou qu'il n'est pas le plus sacré de ses devoirs, ou encore que le

titre de citoyen d'un peuple quelconque n'est pas le plus glorieux dont il doive s'enorgueillir ! Ce blasphème à peine proféré, il ne resterait plus de lui sur la terre que le souvenir d'un infâme ou d'un fou. Son nom serait voué à l'exécration universelle et le sel serait semé sur l'emplacement de sa maison. Nier l'amour de la patrie, n'est-ce pas en effet la dernière des aberrations et la plus honteuse !

Ce sentiment, vous dirait-on dans une clameur énorme, est si vif chez l'homme que celui-là même qui n'a pas l'amour de la famille, — cette synthèse de la patrie, — n'avouera jamais, même dans les tortures, qu'il est privé du sens patriotique. On trouve des monstres pour confesser qu'ils sont indifférents à leurs enfants, à leur femme ou à leur mère ; on n'en trouve pas pour reconnaître l'insensibilité naïve où les laisse l'idée d'être nés sur tel coin de terre, dont ils n'ont connu les limites que par les lignes rouges ou vertes de l'atlas, ou par les douanes. L'émigrant découragé qui, volontairement et à jamais, déserte l'ingrate terre natale, n'aura pas le cœur serré en songeant qu'il laisse là des êtres chers qu'il ne reverra plus, mais le regret de la patrie l'étreindra et il sera du moins dompté par cette angoisse. L'amour de la patrie, mais c'est peut-être la seule vérité qui soit admise par tous les cultes, par toutes les sociétés, par toutes les philosophies et par toutes les morales ! Elle est le sublime lieu commun de l'humanité.

Non, je ne voudrais pas être le terrifiant sceptique qui nierait cela au XIXe siècle ! Et même je ne voudrais pas encore être le redoutable penseur qui, tout

en admettant l'existence universelle du patriotisme, se hasarderait à contester qu'il soit instinctif chez l'homme et qu'on l'ait connu aux époques originelles, pendant les périodes nomades de l'humanité, alors que la patrie était le lieu où l'on plantait sa tente, au bord de la première rivière venue, à l'ombre de la forêt sans nom, au hasard des fertilités du sol. Mais peut-être le jour viendra-t-il, mon cher correspondant, où cette opinion philosophique, et d'autres plus subversives encore, pourront être proférées même dans un journal.

La liberté donnera à nos fils cette audace de prétendre expliquer l'amour de la patrie par l'esprit de conservation et l'égoïsme de conquête. Ils oseront écrire peut-être que cette fraternité de clocher est depuis quatre mille ans la ruine et la désorganisation de la grande fraternité humaine et que son produit direct, évident et fatal a été ce fléau qu'on appelle la guerre. Eux seuls diront ce que c'est que la guerre, car eux seuls se rendront compte de ce qui l'a créée, contre toutes les lois divines et humaines, et ils auront décidé du bien ou du mal de cette cause. Et, quand ils sauront d'où nous est venu tant de misère sanglante et par quelle déviation de sentiment l'homme décimé, flagellé, en est arrivé à croire à la nécessité de toute sa douleur, à une loi d'égorgement éternel et à une fatalité de tuerie que tout dément dans la nature, ils seront plus près que vous et moi de reconnaître que l'humanité n'a rien gagné à subdiviser sa solidarité grandiose en une infinité de petits patriotismes restreints, et ils retourneront d'un pas allègre, par le chemin de la république universelle, à l'unifi-

cation de la Patrie terrestre. Ce jour-là tous les feld-maréchaux pourront bien écrire à tous les professeurs de Berlin ou d'ailleurs, il sera démontré que le véritable « ordre du monde » — c'est la Paix, et que la Vie n'est pas la cuisinière de la Mort.




PHILOSOPHIE SOCIALE

LETTRE A MON FILS

I

4 février 1881.

Je t'écris ceci, mon fils, parce que tu es tout petit, si petit que tu ne sais pas lire. Demain matin, lorsque cette lettre reviendra à la maison, sous la forme imprimée qui te paraît si mystérieuse, tu prendras mes grands ciseaux sur la table et tu découperas dans le journal de vagues bonshommes aux bras écartés, tu les suspendras à un fil et tu les feras danser. Ce sera ta réponse à ma lettre.

Mon fils, sur terre, il s'agit d'être heureux. Tu seras heureux. Tu vivras, toi, dans le temps prédit, le temps nouveau, celui que nous appelons, nous, l'avenir. Tu marcheras sur la terre promise. Le siècle sera dénoué, et la génération d'hommes à laquelle aura appartenu ton père sera ensevelie sous les décombres de tous ses essais de bonheur brisés. L'erreur mortelle de cette génération, mon fils, aura été l'idée

toute sentimentale qu'elle s'était faite de la vie. Enfant du vingtième siècle, écoute-moi.

Vivre, dorénavant, ce sera se défendre. Sois très fort. Sois bien armé. Je te forgerai la triple cuirasse. Il m'importe peu que tu sois très bon, très beau, très aimant et très droit. Bonté, beauté, droiture et tendresse, c'est autant de pièges que la nature t'a tendus. Evite-les à tout prix. N'aie point d'esprit; la monnaie n'en aura plus cours au vingtième siècle. Quant à l'honneur, cuirasse fêlée, elle sonne déjà sa vieille ferraille. Ne la revêts jamais, même aux jours de déguisement. Nous nous proposons, ta mère et moi, mon fils, de ne jamais t'expliquer ce que c'est que ta conscience. Tu n'en auras pas besoin. Mais dès que tu sauras lire, je te mettrai entre les mains de bons livres qui la remplacent, le Code civil, le Code pénal, et aussi le Code forestier. Grâce à ces bons livres, pratiques, manuels, tu ne seras pas obligé, comme nous croyons l'être, nous autres, gens du passé, de cultiver toi-même le jardin de ton honneur. Les fleurs y pousseront toutes seules, fleurs de sécurité, de bonne humeur et de santé prospère. Les tessons de bouteilles pousseront aussi d'eux-mêmes sur le mur de ton petit jardin. Il suffira que tu presses légèrement le bouton d'un des articles de ces Codes pour qu'un avocat apparaisse, barrette en tête et serviette sous le bras.

Persuade-toi bien, mon fils, que lorsque tu feras, diras ou écriras n'importe quoi, tu n'auras le droit d'écrire, de parler ou d'agir que si ce droit t'est reconnu dans l'un des livres dont je t'entretiens et s'il est sanctionné par un paragraphe numéroté. Et ainsi

te sera simplifiée la douce vie du vingtième siècle. Si tu prends ta canne et ton chapeau pour aller te promener, consulte ton Code avant de sortir. Fais bien établir par des témoins l'heure précise à laquelle tu as mis le pied dans la rue, invite les passants à constater par écrit sur des calepins, dont tu ne devras jamais te séparer, qu'ils t'ont vu et parlé à tel endroit, et cela de demi-heure en demi-heure, nuit et jour. On ne sait pas ce qui peut arriver. Tu es en état de défense. Pare aux coups. Songe aux tuiles.

Mon fils, la vie n'est pas sûre, et c'est pour cela qu'on l'appelle un grand chemin. Ce que tu auras de mieux à faire, c'est de ne pas travailler, c'est de ne rien produire. Toute production t'expose. Le travail distrait de la prudence. Courbé, tu ne vois pas le voleur. Ne bouge pas. Attends. Il y aura toujours bien un imbécile pour se risquer à émettre une idée à haute voix, derrière ton mur. L'air est à tout le monde. L'idée est à toi. Le Code ne t'interdit pas de la prendre, puisqu'il ne t'interdit pas de prendre l'air. Ne t'inquiète de rien, travaille ton Code. Pour devenir gras, la connaissance du Code suffit. Ne te trompe pas sur les numéros, voilà tout. L'homme futur, l'homme que tu seras, je l'espère, n'aura point à redouter d'avoir des cauchemars la nuit. Quand on a le Code pour oreiller, on dort à poings fermés. Ah ! vous serez trop heureux, vous autres !

Mérite de l'être, mon fils, par ton honorabilité parfaite. Honorabilité est un mot d'origine anglaise qui signifie le contraire de cet autre vieux mot français : l'honneur, tombé en désuétude. L'honorabilité, le

Code la donne. L'honneur, rien ne le donnait. C'était bête.

Mon fils, n'aie pas d'amis. L'ami est un homme dangereux qui vous épie pour vous ruiner, vous déconsidérer et vous frapper au défaut de la cotte de mailles. Dans le Code, il n'est pas question de l'ami. L'ami n'existe pas, même en nom, au manuel des droits et des devoirs. L'amitié, ce serait le plaisir : tu n'auras jamais, au vingtième siècle, le temps de t'amuser : tu seras sous les armes. Si quelqu'un vient à toi en se disant l'ami et te tendant la main, enduis la tienne de cire et prends l'empreinte de sa paume. Qu'un tiers désintéressé assiste toujours, comme par hasard, à vos entretiens, et qu'un phonographe fonctionne entre toi et l'ami. Recueille ses effusions, note ses cordialités, enregistre ses chagrins. Quand vous serez ennemis, les juges ne connaîtront que les preuves écrites, les témoignages sous serment et le phonographe ; ils ne connaîtront pas l'amitié. Il n'y a pas d'articles numérotés dans le Code contre les trahisons de l'amitié ; ce n'est pas un cas légal. Quand l'ami dira en parlant de toi, si prudemment gardé à carreau : « Mais je l'aimais ! » son avocat lui conseillera de ne pas l'avouer, de peur de passer pour un imbécile.

Oh ! la belle vie, facile, nette et sans péril que celle qui t'attend, mon fils, au vingtième siècle ! Je n'y puis songer, moi, ton père, sans allégresse. Rien ne sera livré aux fortuités, aux élans ridicules du cœur, aux attendrissements aveugles. Tous les cas sont prévus, tous ont leurs articles, le législateur a paré à la moindre difficulté. Quel honnête homme, ce législateur !

Dans le doute, tu as encore l'avoué, le notaire, l'huissier, le juge de paix, l'arbitre expert, que sais-je! Qu'est-ce que tu ferais de la conscience? je te le demande : tu as les textes et les casuistes. Hésites-tu à décider si telle action est une vilenie ou non, mets la main sur ton Code et écoute les battements de ce nouvel organe : il te donnera toujours un numéro.

En amour même, mon fils, tu n'auras rien à craindre dans ce bienheureux vingtième siècle, car l'amour est codifié, si l'amitié ne l'est pas. L'amour est admis par le législateur, il est un cas, il a des gendarmes. Pour le législateur, l'amour donne lieu à des contrats d'achat ou de vente. Soigne-les, les contrats. S'ils sont rédigés habilement, tu peux retomber sur tes deux pieds de derrière à la descente du paradis. Que tes papiers d'amour soient bien en règle. Prévois le réveil du saint égoïsme et le désenchantement. Le devoir ici consiste à tenir ce que l'on a promis : ne promets rien, même à genoux; garde une échappatoire à tes soupirs de volupté ; que ton Code règne sur la table de nuit. Feuillette-le encore avant d'aimer, récite-le toi en aimant, compulse-le après avoir aimé ; il est le livre de chevet.

Tels sont, mon fils, les conseils que te donne ton père, qui t'aime tendrement, en attendant le vingtième siècle. Il est vrai que tu es tout petit et que jusqu'à présent je n'ai pu encore commencer ton éducation d'homme nouveau. Je t'ai laissé ignorer qu'un père est un individu à qui tu ne dois rien, selon le Code, que de ne pas le frapper. Aussi, quand nous jouons au cheval tous les deux dans le jardin, tu veux toujours être le cocher et tu m'envoies de vigoureux

coups de fouet dans les mollets afin que je galope plus vite. Mais je ne puis te traduire en justice pour ce crime, ô mon cher parricide, car je n'ai d'autre témoin que ta mère, — et elle est pour toi !

II

1er avril 1881.

Je ne suis pas très fort en Droit, oh! ça, non! — mais je suis très fort en justice. Vous dire d'après quel article du Code civil vous êtes une fichue canaille, si vous l'êtes, cela ne m'est pas possible; mais vous me présentez, par exemple, deux hommes dont l'un a mis la main dans la poche de l'autre et lui a pris sa bourse, je n'hésite pas une seconde à m'écrier : — Le voleur, c'est lui qui a pris la bourse. — Ça dépend! réplique le Code. — Qu'est-ce que vous voulez? avec moi ça ne dépend jamais. Je suis bouché, hermétiquement.

Cette manière, toute démodée, de comprendre le bien et le mal, m'a valu cent désagréments et plus de mécomptes encore. Que ne puis-je me corriger! Mais je ne le puis. Ma famille désirait que je suivisse les cours de Droit. J'obtempérai à ce désir. Dès la première leçon, savez-vous ce qui m'arriva? Je sentis s'effondrer toute l'éducation classique que je venais de recevoir et dont un magnifique diplôme de bachelier, sur vélin, signé Duruy, m'affirmait la veille encore l'efficacité omnipotente.

Je constatai que le Droit moderne est en désaccord formel, à chien et à chat, avec cette éducation, si féconde en nobles idées et en grands exemples de vertu antique qu'on nous donne dans les collèges. Régulus me parut un simple daim de la forêt des préjugés, et je commençai à voir clair dans le jeu ridicule de Caton, dit l'ancien.

Au sortir de cette première leçon, je me pris la main, comme Rolla, et je me tins à peu près ce langage : Mon garçon, je le jure et te préviens que tu ne remettras plus les pieds dans cet amphithéâtre de dissection sociale. L'université a fait de toi un imbécile; mais il faut vivre et tu n'as pas le temps de recommencer ton instruction. Voilà un monument où l'on vend des mâchoires d'âne pour tuer les Philistins; tu pourrais en acheter tout comme un autre, pour ton argent. Mais tu feras mieux d'aller respirer les roses, dont le parfum dure un jour. Evite ce monsieur en noir qui parle dans cette chaire de tristesse. Tu vois ce qu'il enseigne, dans sa cravate de neige et d'albâtre. A peine seras-tu parvenu à percevoir la moitié de sa doctrine, que tu claqueras misérablement, vers quatre-vingt-dix-neuf ans, sans avoir eu le temps d'en appliquer les principes et de t'en faire trois mille livres de rentes. Fuis, décampe, et que le père Bullier te reçoive dans son sein.



Ainsi fis-je. De là ma faiblesse en Droit et ma force en justice. Le Droit dit : Désiré Nisard n'est pas si bête qu'on en a l'air à l'Académie, et il y a en effet deux morales, de même qu'il y a deux sortes d'honnêtes gens. Primo : l'honnête homme naturel; secundo :

'honnête homme d'après les Tables. Celui-là prononce conscience, et celui-ci : prudence.

La Morale idéale, spéculative, historique, est sans défenseurs, comme elle est sans récompense; nulle comme force d'action et même comme force d'exemple, inerte, elle ne donne — qu'un bon sommeil. Elle ne donne pas d'argent, d'amis ni de clients. Elle vit sur elle-même, et mâche à vide. C'est celle que la mère inculque à son enfant. Pauvre mère, dont l'amour nous démantèle, sois bénie!

La Morale pratique, offensive et défensive, bronze le cœur et le stérilise; elle ne laisse fonctionner que l'esprit. C'est la bonne... Elle produit le rire. Avez-vous remarqué que tous les hommes d'affaires sont hilares ? Est-ce qu'il y a du sentiment au jeu d'échecs? Pousser habilement la tour ou le cavalier, est-ce traîtrise ? Telle la partie de la vie. Tu pousses, mais je pare. L'enjeu n'est pas un doux baiser; c'est l'argent, et c'est l'amour et l'amitié, et c'est même l'honneur. Oui, l'honneur, concentré aujourd'hui sur le petit îlot de la signature et du nom.

Cette Morale-ci a tué l'autre. Voilà pourquoi je suis né mort, comme dit Voltaire. Il ne reste du peuple napoléonisé par le Code civil, il ne lui reste de la morale naturelle et humaine que le très curieux sentiment de doute qu'il garde contre tout homme ayant passé devant les tribunaux, fût-il acquitté, fût-il innocent! Avez-vous réfléchi à cette anomalie ? Un homme acquitté trois fois a déjà valeur de coupable. On s'en méfie. C'est ça qui donne une crâne idée de la Morale pratique!

Mais à l'user, ce sentiment s'éteindra. Les généra-

tions futures prendront l'habitude d'aller devant les tribunaux, comme on va à sa mairie ; elles feront constater leur honneur plusieurs fois par an. Les acquittements, ce sera les parchemins des fortes familles ; on les lèguera à ses enfants avec les titres et les papiers. Axiome : le procès est la base de l'honneur moderne.

Eh ! Mais j'entrevois des plaisirs sans nombre dans ce bateau de fleurs qu'on nomme l'avenir. Toutefois souffrez que je vous mette en garde. Comme on devra toujours vivre dans l'expectative du délicieux procès et s'y préparer nuit et jour, il s'agira de soigner ses antécédents. Savez-vous bien ce que c'est que les antécédents en justice ? Ah ! douces brebis ! En justice il n'y a pas de rédemption. La vie est trop courte. Celui qui a failli doit toujours faillir. La loi n'admet pas le remords, ni ses effets ; elle ne croit pas à la passion terrible des relèvements et des réhabilitations. C'est en cela qu'elle est divine, n'étant pas humaine. Soyez plutôt coupable devant elle avec de bons antécédents qu'innocent avec des antécédents douteux. Aussi que tout vous serve à grossir le dossier précieux des bons antécédents, et si vous donnez deux sous à un aveugle, donnez-les devant témoins ; ils peuvent en déposer. En tous cas glissez, sous un prétexte badin, votre nom à l'aveugle.

La morale nouvelle, celle que je n'ai pas voulu apprendre, préférant être guillotiné, changera les mœurs aussi. Elle influera sur la politesse par exemple. Lorsqu'on comprendra en effet qu'un coup de chapeau engage, quand on le donne le premier, et qu'il est sans péril lorsqu'on se borne à le rendre, les effusions dans les rues seront plus rares. Il est

vrai qu'il restera la poignée de main, qui, elle, ne prouve absolument rien en justice. On peut en donner tant que l'on veut, aux voleurs comme aux honnêtes gens.

Oh ! morale pratique, morale de l'avenir, morale des Codes, morale de Bigot-Préameneu, de Portalis, de Tronchet, de Merlin, de Berlier, de Treilhard et d'Henrion de Pensey, je ne te connais pas, mais comme je te devine ! Ne pas parler, ne pas écrire, ne pas se faire photographier, ne pas agir, ne pas aller et venir ! Être sans bras, sans jambes, sans langue. N'avoir que les yeux et les oreilles. La terre est aux immobiles et aux muets. Signer d'une croix et ramasser tous les papiers qui traînent. Eviter les motifs de reconnaissance et les tentations de services. Dîner et aimer au restaurant. Se noter et se constater tout le temps et vivre en éternel alibi de soi-même. Vive l'empereur !

En vérité, je vous le dis, l'idéal de l'habitation d'un homme fort, d'un juste, d'un honnête homme (numéro 2), serait une maison où il y aurait : un huissier au rez-de-chaussée, un commissaire de police au premier, un avoué au second, une agence de renseignements au troisième, et un avocat stagiaire dans les combles. Et si le concierge était mouchard, ce serait la perfection !



LA FAMILLE ET LA FEMME MODERNES

La famille moderne. — La maman et la mère. — La question des palefreniers. — Marie Bière. — Hubertine Auclerc. — Contributions et attributions. — Mme Buttler, de Liverpool. — Le droit à l'instruction. — L'alcôve et l'honneur. — Servitude de la femme. — Le latin discret. — Les Bérésineuses.

I

19 novembre 1880.

Jeune homme moderne, si ta mère a incarné visiblement pour toi sur la terre la Vertu et l'Honneur, le Dévouement et l'Amour; si ton cœur s'ouvre à son souvenir et jette l'encens des adorations; si tu ne connais rien de plus ineffablement bon que ta mère, de plus célestement beau que ta mère, de plus idéalement pur et parfait que ta mère, — ne va pas plus loin. Ce que je vais dire, tu n'as pas à l'entendre. Crois et sois heureux.

Moi je pense à ces désolés qui, dans les durs chemins du labyrinthe social, traînent le boulet filial au

pied et n'osent pas rompre la chaîne. Je songe à ceux qui subissent l'injuste loi des respects imposés, des amours promulguées, des soumissions codifiées. Je plains l'homme qui se croit forcé et qui s'efforce d'aimer (quand la nature même le lui déconseille), de révérer (quand la justice le lui interdit) les êtres misérables dont un simple accouplement lui a infligé la vie. Martyrs d'un lieu commun imbécile, victimes des épouvantes d'une société qui a tellement peur d'elle-même qu'elle s'est lié les mains pour être assurée de ne pas forfaire ; d'une société si consciente de sa lâcheté qu'elle met, par mesure préventive, un gendarme entre le fils et la mère, entre le père et la fille ; d'une société si méprisable enfin qu'elle est obligée de se garantir à elle-même par des édits coercitifs jusqu'à sa propre perpétuation, et qui n'ose plus s'en fier à la nature de la reproduction de l'espèce humaine.

Hélas ! non, ô Bridoison, on n'est pas toujours fils de quelqu'un. J'en sais, et vous en connaissez, qui n'ont ni père ni mère, quoique pourvus de parenté et nantis de famille. Le monde est rempli de pauvres hommes qui ne se doutent pas de ce que c'est qu'une mère et qui croient, sur la foi des actes civils, que leur mère en est une. Non, non, Bridoison, toute femme féconde n'est pas une mère ; tout mâle qui a procréé n'est pas, par cela seul, un père ; c'est l'erreur de la société, c'est la duperie du code. La maternité n'est qu'un exercice héroïque de l'amour ; la maternité, c'est la vertu de la fécondité, elle en démontre l'honneur. Il y a d'excellentes femelles qui ne sont pas des mères, vous dis-je ; il y en a même qui dévorent leurs petits.

Je voudrais que ce titre de « mère » ne fût conféré à la femme qu'après l'exercice de tous les devoirs dont le programme immense et adorable est contenu dans le mot Maternité. Ceci a l'air d'un paradoxe : ce n'en est pas un. Vous le prodiguez à des monstres ovipares, n'ayant pour tout mérite que d'avoir accompli des fonctions utérines et d'avoir mis bas dans le rêve du chloroforme. « Je suis mère ! » s'écrie alors la délivrée, lorsque l'accoucheur lui présente l'informe projet d'homme que l'abondante nature essaie dans le moule nouveau. Mère, pas encore ! Pour le moment, ma mignonne, vous n'êtes que femme. Quant à la maternité, elle commence seulement, pour ne finir qu'à votre mort. Et c'est un rude martyre, par le temps qui court, que le métier de maman, oh ! très rude ! Et vous pouvez m'en croire, l'héroïsme de Jeanne Darc, de Charlotte Corday ou de Louise Michel ne pèse pas une once à côté de l'héroïsme obscur et magnifique d'une vraie mère, attendu qu'il est cent et mille fois plus périlleux et plus difficile de prendre un fœtus et d'en faire un homme, que de sacrer un roi à Reims, d'assassiner un journaliste tout nu ou d'entrer à Paris par la gare Saint-Lazare. Cependant la Loi sociale, d'accord en cela avec toutes les lois religieuses, nous somme de révérer ceux qui nous ont donné le jour, quoi qu'ils soient, quoi qu'ils fassent, aveuglément. Soit, mais que messieurs les parents commencent.

De bonne foi, comment voulez-vous qu'un fils, trouvant sa mère entre les bras d'un palefrenier, se précipite à ses pieds avec tous les témoignages du respect ? Elle est bonne là, la Loi sociale ! De quelle manière

obtiendrez-vous qu'un jeune homme, apprenant que celle qui l'a mis au monde a non seulement trahi sur toutes les bornes de la grand'route l'honnête homme dont elle porte le nom, mais encore qu'on l'accuse de commerce avec les ennemis de sa patrie et de félonie d'Etat, de quelle façon, dis-je, lui arracherez-vous les marques de respect et de vénération filiale exigées par vos féroces conventions ? Oh ! je connais l'argumentation sentimentale et cabotine : quoi qu'elle ait pu commettre d'horrible et de condamnable, une mère est toujours une mère pour son enfant. C'est là une vérité de cinquième acte, très commode à suivre dans le voyage de la vie et qui ne coûte pas plus de philosophie qu'il n'en faut pour se payer du sublime à bon marché. Bête, banale, fausse et inique, telle est votre maxime. Je ne dis pas que l'amour filial dans ces données et pour une créature indigne n'existe pas, notez-le bien ; je dis seulement qu'on n'a le droit de l'imposer à personne, et que lorsque la loi me dit : « Tu vénéreras ton père et ta mère », je lui réponds: « Très volóntiers, mais garantis-les moi vénérables. »

Car, à la longue, c'est un marché de dupes que celui de la famille moderne. Qu'est-ce qui sanctionne les devoirs des ascendants vis-à-vis de leur progéniture? Rien. Le bon plaisir. Cet honneur héréditaire dont ils lui doivent (je dis doivent, car c'est une dette) le dépôt reçu, comment le législateur, le fameux législateur, en surveille-t-il la transmission et l'hérédité? D'aucune manière. Si le père y a forfait, permet-il seulement à l'enfant de changer de nom et de créer pour son compte un nouveau dépôt d'honneur responsable ? Jamais de la vie. Le fils de Trop-

mann serait forcé non point seulement de porter le nom de son père, mais encore de le respecter. C'est idiot. Les parents sont sacrés, toujours. Les enfants jamais. La mère se prostitue, respect. Le père se souille, adoration muette. Noé ôte sa culotte dans les vignes, cueillez des feuilles, ô jeunes gens, et faites une braguette au vieux birbe. Mais réveiller le gâteux par l'oreille et lui dire : « O toi, dont je porte le nom, veux-tu bien fermer ta culotte ! » cela ne se peut : la loi s'y oppose et madame la religion aussi.

Et l'on se plaint que la famille se meurt ! Je n'irai pas par quatre chemins : si la famille se meurt, c'est que les parents la tuent et les parents seuls ! La paternité et la maternité n'exerçant que leurs droits et non pas leurs devoirs, il en résulte un état de choses disproportionné, un déséquilibrement sur lequel l'enfant, éclairé par sa conscience, ne se trompe point, et par où il va droit au mépris. L'amour, qui ne vit que d'échange, s'éteint en lui dès que l'instinct de liberté s'y éveille, et il ne paie plus que la redevance légale des respects feints et des tendresses mesurées à ceux qui, se contentant de lui imposer la vie, ne daignent point lui en alléger le fardeau. En vérité, je vous le dis, les pères et les mères deviennent rares, par ces jours de fornication universelle, et si cela continue, il est à craindre que le XX[e] siècle ne connaisse plus le sens de ce vieux mot français : Famille, et qu'il demande ce que nous entendions par là.

II

12 avril 1880.

« Irai-je voir le bœuf gras ? Irai-je voir ma maîtresse ? » Me voilà comparable à cet homme perplexe de Gavarni. Vous parlerai-je de Marie Bière ou du prince Napoléon ? Ici c'est Nordenskiold et le prince de Suède ; là, c'est Bismarck qui démissionne. Nous avons aussi la foire aux pains d'épices et encore une révolte des Amazones, dont la reine Hubertine Auclerc a pourfendu des percepteurs. On annonce ce matin une grève des prostituées. Je n'ai pas assez de tous les trous de mon masque, percé à jour cependant, pour voir passer ces vingt marionnettes effacées qui vont culbuter demain dans l'oubli, ô Seignobos, où tu reposes.

Ne parlons que des femmes ; seules elles sont charmantes. Sur le roman de Marie Bière, je n'ai jamais eu qu'une opinion, avant, pendant et après le procès. Cette opinion, je l'avoue, est singulière, inattendue, je le confesse, mais ferme comme un roc. *J'attends l'Anglais qui doit l'épouser*. A mon avis, la question est là, et elle n'est que là : un Anglais qui épouse. Toute femme, ange ou démon, qui force la porte du gynécée

pour se précipiter sur la voie publique, n'agit de la sorte qu'en vue de rencontrer l'Anglais nomade et spleenique qui épouse. L'Anglais a été donné à l'humanité pour absorber ses extravagances. Vous pouvez être sûr qu'à l'heure où vous lirez ces lignes, il y en a un qui a trouvé le moyen de se faire présenter à Marie Bière. Perfide Albion, tout lui profite ! Telle est mon opinion.

A vous, maintenant, nos Amazones ! C'est Hubertine Auclerc, — prends ce nom, histoire ! — la belle guerrière qui, d'un dard, a, la première, formidablement abattu le noir percepteur des contributions scélérates ! Elle est de cette race vaillante de femmes qui n'ont qu'un sein sur deux et qui savent le garder inutile. Habile aux jeux de l'arc et chevauchant à même les coursiers véloces, on l'a vue tenir tête au Fisc redoutable qui voulait l'empêcher de déposer dans l'urne. Reine des Amazones, glorieuse semimammifère, reçois nos hommages et nos soumissions attendries ; mais, Hippolyte, ma sœur, permets à un humble fils d'Hercule de défendre les noirs percepteurs, enfants de Mercure.

Déposer dans l'urne, quel rêve ! Il est le tien. Je le partage, donc je le comprends. Voter est si doux pour une âme fière ! « De quel droit les femmes sont-elles privées de ce plaisir ? Sur quelles données juge-t-on que nous sommes incapables de prendre un carré de papier, d'y écrire un nom et d'aller le jeter dans un vase d'élection ? L'homme se ravale lui-même à dénigrer ainsi la valeur intellectuelle et morale de sa compagne, à nous refuser le droit d'avis et de conseil dans les affaires publiques, et à décider sans contrôle

des questions qui nous intéressent autant que lui et souvent même davantage ? Catherine le Grand, Elisabeth, n'ont-elles pas été de bons politiques? Eh bien alors ? Si la société ne nous accorde pas les mêmes prérogatives qu'au mâle, pourquoi nous demande-t-elle les mêmes devoirs que les siens — et les mêmes contributions ? »

Que je serais heureux, madame, si vous m'accordiez la faveur de payer les vôtres !

Ah ! je ferais trop de jaloux parmi mes tristes compagnons de la poitrine plate, et dans le monde barbu de ceux qui votent ! Un monde affreux, vous pouvez le dire, où l'on travaille nuit et jour pour nourrir, abriter et parer aussi les femmes que l'on aime ; où l'on sue sang et eau pour se débrouiller dans une forêt de questions complexes, hérissées de détails législatifs, administratifs, épineux, inextricables, sous une croûte de routine quatre ou cinq fois séculaire, dans l'ombre flottante du doute et de l'incertitude. Quelle est votre opinion, à vous, madame, sur le libre échange ? N'êtes-vous pas protectionniste ? Que je voudrais le savoir et vous l'entendre dire ! Hélas ! il ne s'agit pas du libre échange de deux cœurs épris ! Le commerce en question n'est pas le doux commerce, et les protecteurs dont je parle ne sont pas de ceux qui paient justement les contributions aux dames.

Voter, vous, avec des mains si blanches et des ongles si roses ? Barbare ! Plutôt que de nous attrister d'un pareil spectacle, ne payez pas, ah ! ne payez jamais vos contributions, ne payez rien, soyez heureuse. Tout vous sera quittance pour un sourire. Que les percepteurs tombent aux pieds qui sont les vôtres

et n'ayant rien perçu que l'albâtre du sein qui vous reste sous la neige du tulle qui le couvre ! Posée de la sorte, la question est déjà résolue par la galanterie française. Que dis-je ? c'est par acclamations que nous tranchons le dilemme proposé par Hubertine Auclerc à l'égoïsme masculin. Voter et payer, dit-elle, ou ne pas voter et ne pas payer ! Ne votez pas et laissez-nous payer, telle est notre réponse, car telle est notre destinée. Si vous êtes mariée, par exemple, votre mari est bon pour faire la queue au guichet. Il la fera, car il vote, lui, le malheureux, et toutes les fois que le gouvernement le lui demande. Ce dur avantage lui vaut ce rude privilège. Si vous n'êtes pas mariée...

Ah ! dam ! mariez-vous !

Je vous jure, chère et brave Amazone, que le seul vote auquel vous puissiez prétendre raisonnablement est celui que vous émettez librement devant un maire, lorsque ce maire vous demande au nom de la loi si vous consentez à prendre pour époux l'homme qui sera le père le plus probable de vos enfants, et le payeur de vos contributions. Mariez-vous, si vous n'êtes pas mariée, et vous aurez voté, et vous ne paierez plus rien. N'est-ce pas l'idéal demandé ?

Soyez bien convaincue que tel doit être l'avis de l'excellente Mme Buttler qui nous vient tout exprès de Liverpool pour anéantir la prostitution et décimer nos camélias. L'idée est généreuse, elle est même brillante ; mais je n'en vois guère l'application. Supprimer les trottoirs des rues, moyen violent, mais stérile. Fermer les maisons publiques, ressource vaine si les maisons privées restent ouvertes ? Ne plus délivrer de cartes à la Préfecture ? On en donne, hélas ! dans les restaurants

dont il faut bien payer les additions quand on a eu faim et que l'on a dû se repaître.

Mort à la prostitution ! Je le crie avec vous, certes ! et à pleins poumons. Mais que ces dames commencent. Il m'est bien difficile d'admettre que c'est l'institution de la surveillance qui décide une jeune vierge à descendre sur le seuil de sa maison pour trafiquer de son corps avec un passant stupéfait. Je veux bien que les agents des mœurs soient tous des gredins abominables et dignes de la potence, mais ils ne vont pas jusque dans les familles forcer les femmes à se livrer à leurs laquais. La théorie que l'existence du gendarme fait foisonner le voleur est facétieuse, mais elle ne résiste pas à l'étude. C'est pourtant celle que Mme Buttler nous apporte de Liverpool. L'homéopathie et le spiritisme se disputent l'honneur de la lui avoir inspirée. D'ailleurs, ô bonne révérende, vous arrivez bien tard dans un siècle bien vieux. Ce n'est plus à la simple prostitution que nous en sommes, nous autres gens de l'âge moderne, mais bien au tribadisme d'une part et au socratisme de l'autre.

III

26 janvier 1880.

Sur la question de l'instruction des femmes, je n'ai pas, je l'avoue, d'idée bien arrêtée; mais j'en voudrais au moins parler sans égoïsme. A mon sens, ceux qui refusent à la femme le bénéfice de la science et qui lui jettent à la tête « le gros Plutarque à mettre les rabats » du bon radoteur Chrysale, commettent d'abord une pétition de principes. Il ne s'agit pas en effet de savoir si nous préférons la femme ignorante à la femme instruite, et la cuisine soignée à *Lélia* ou à *Corinne*. Notre opinion là-dessus n'est pas douteuse. On nous demande simplement : La femme a-t-elle droit à l'instruction autant que l'homme ? A cela il faut répondre.

Soyons sincères, nous n'en raisonnons qu'en débauchés. Que votre femme ou que votre maîtresse ne sache ni lire, ni écrire, pourvu qu'aux mystères amoureux elle soit experte, voilà ce que vous pensez et même ce que vous dites dans les fumoirs, entre hommes. Rentrés au salon, vous voilez les mots, et vous parlez du ravaudage des bas, du torchage des

enfants et des petits plats sucrés. Au fond c'est la même chose, et il n'est agité dans tout cela que de votre seule béatitude. Pour l'homme du dix-neuvième siècle, la femme avec laquelle il vit, dort et mange, n'est encore qu'un instrument de plaisir et de repos. C'est l'état sauvage. Soit. Retournons-y.

Retournons-y, mais soyons logiques. Ce que vous désirez de votre femme, pourquoi donc rougiriez-vous de le trouver chez votre sœur ou chez votre mère? Qui de nous, par le temps qui court, avouerait la lâcheté de ce rêve : une sœur ignorante et sotte, une mère fermée à toutes connaissances humaines! Femmes, elles le sont cependant, aussi bien que celle qui sera demain mère à son tour des enfants que vous lui ferez et qui a été sœur avant d'être épouse. Combien de fois ne nous sommes-nous pas heurtés à cette anomalie de l'esprit de famille : l'admiration respectueuse pour une aïeule, instruite par une longue vie, contant avec finesse les choses, les livres et les hommes de sa jeunesse, tandis que, confinée dans un coin et reléguée à ses travaux de couture, une jeune femme s'astreint au silence, à ce silence conjugal qui vous est cher, et se demande pourquoi la société lui fait la maternité muette et le devoir ennuyeux.

Allez, allez! la question de l'instruction des femmes n'est qu'une question d'alcôve. Vous n'accordez à la femme le droit de cultiver son esprit que lorsqu'elle ne peut plus cultiver ses sens. Vous n'avez rendu les armes au génie de George Sand que le jour où elle a été grand'mère. Vous êtes de simples cochons, mes frères.

Du reste, je le répète, il s'agit moins de nos inté-

rêts de mâles que des droits stricts de la femelle, et c'est ainsi, je crois, qu'il sied de poser la question. Si la femme, qui doit être mère et par conséquent grand'mère, a droit à l'instruction, si la Société lui reconnaît ce droit, vos plats sucrés m'importent peu et je ne pleure pas sur vos joies nocturnes distraites. Un droit est un droit, ne sortons pas de là, et bâtissons des lycées pour les bachelières.

Selon moi, le droit est acquis, et doublement. D'abord, parce que le bonheur conjugal n'est, avec tous ses divertissements matrimoniaux, qu'une combinaison aventureuse, individuelle à deux êtres libres, et dont les responsabilités n'incombent pas du tout à la société ; malgré ce qu'en professe l'école dramatique qui fleurit aujourd'hui sur les ruines du bon sens français, n'en déplaise à Alexandre Dumas, si nous sommes cocus, c'est beaucoup plus du fait de la nature humaine que de la société, laquelle nous supplie, par toutes ses voix, de ne pas l'être. Or, c'est par simple bonté d'âme, car, effectivement, elle s'en moque comme d'une guigne ou d'un bigarreau. Le cocuage n'a jamais entravé la marche du progrès social : ce qui l'entrave, c'est qu'un membre de la société, masculin ou féminin, ne jouisse pas de tous les droits qui lui sont dévolus. L'instruction est un de ces droits-là. La peur du cocuage ne constituera jamais pour un sexe, celui de tenir l'autre en esclavage. Si la plus belle moitié du genre humain suggère à la plus laide une venette épouvantable, c'est que la nature sans doute l'a voulu ainsi ; mais que de compensations charmantes elle nous a ménagées ! Ah ! songez-y, je vous en prie !

D'autre part ce droit à la science, qu'elle a de toute éternité, puisque la nature lui a donné, autant qu'à l'homme, l'intelligence et le sentiment, la femme peut le revendiquer à toutes espèces de titres. Avez-vous réfléchi au sort que le veuvage ou l'abandon réservent à la veuve ou à l'abandonnée dans cette société napoléonisée et bonapartisée qui n'a de faveurs et de justice que pour le mâle et qui semble codifiée par quelque roi barbare pour la vie de chasse ou de guerre ? Dès qu'elle est sortie de l'Eden de l'amour, dès qu'elle n'a plus de pomme à présenter à l'homme, la malheureuse fille d'Eve n'a rien à faire ici-bas qu'à constater son impuissance d'être et qu'à mourir. Le législateur n'a pas prévu le cas de la femme seule et sans soutien ; Attila a oublié d'assurer l'avenir aux veuves de ses guerriers. Oh ! la lamentable destinée que celle de la femelle désaccouplée, lorsqu'en lui fermant toute instruction, vous lui avez coupé toutes ressources ! Comme il est généreux, comme il est loyal, et comme il est prudent aussi de la réduire, et sans recours, à la domestication animale et de borner son horizon à votre ciel de lit ! Quand je pense qu'il y a de bonnes gens pour gémir aux pieds des autels du développement incommensurable de la prostitution ! Que voulez-vous donc qu'elles fassent, les pauvres créatures, quand elles ont faim, ce qui leur arrive au moins une fois par jour ? Pour toutes connaissances, elles n'ont que celle du mariage moderne, une science, par laquelle elles apprennent que leur rôle, leur seule mission ici-bas et leur seule fonction consiste à obéir au signe du maître. Eh bien ! elles continuent. Elles ne savent que cela, vous vous opposez à ce

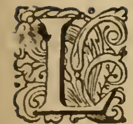
qu'elles poussent plus loin leur curiosité, vous les voulez bêtes, elles restent bêtes. Mire-toi, ô mon siècle, dans la mare boueuse, car c'est bien toi qui l'as comblée de boue.

Ce n'est pas l'instruction de la femme, dites-vous, qui arrêtera la prostitution grandissante? Je suis absolument sûr du contraire. Cela ne les amuse pas autant que vous croyez, les femmes, d'orientaliser nuit et jour; la nature les a réglées, elles aussi, et la chair a ses révoltes. A la honte s'ajoute l'ardeur de savoir, de percer l'ombre opaque, de pénétrer les secrets des choses, de telle sorte qu'il n'y a pas de supplice pareil à celui que nous infligeons lâchement et bêtement, lourdes brutes, à l'être idéal de qui nous vient l'honneur de vivre et la gloire d'être aimés.

Maintenant, quel usage la femme fera-t-elle de l'instruction, et n'est-il pas à craindre que, chez elle, l'esprit ne se développe au détriment du cœur? Nos bas seront-ils bien ravaudés, nos enfants bien mouchés, nos draps bien bassinés ? Feront-elles à table des citations latines et parleront-elles d'Apicius à propos d'un ragoût de mouton ? A cela je n'ai rien à répondre et c'est votre affaire. Le choix vous reste. Entre une femme qui commet un cuir et une autre qui cite Horace, si j'avais à choisir, j'userais de mon autorité de mâle, qui me reste. D'ailleurs, ce n'est pas une vertu rare chez la femme que le tact, et il n'a jamais été démontré que la science nuisît à cette vertu. Il y a des maîtresses de maison qui parlent l'allemand et qui n'usent de ce langage que pour donner des ordres à leurs domestiques. On peut avoir le latin discret.

LES BÉRÉSINEUSES

12 novembre.

A preuve que le mariage moderne en est à son Waterloo, c'est qu'il fait donner la Vieille Garde.

La Vieille Garde sourit à la mitraille anglaise. La Vieille Garde entre dans la fournaise. La Vieille Garde donne aux conscrits l'exemple du conjungo héroïque et sempiternel. Quel carré! Elle va, Cambronne en tête, faire une fin et tirer les derniers coups, les coups de lapins, les dernières cartouches. Rien n'est plus beau à voir que la Vieille Garde impériale en ce moment. Elle n'attend ni Blücher ni Grouchy, elle les confond dans son indifférence fataliste. Elle épouse au cri de : Vive l'empereur ! Elle épouse formidablement.

Il y a là, dans le carré, de vieilles personnes moustachues et rébarbatives, qui ont fait la campagne de Russie, et qui ont des choses gelées. Elles ont été de toutes les campagnes, elles ont mangé du Cosaque,

du Germain et de l'Ibère. Quelques-unes, obèses aujourd'hui, oh ! minces alors! ont été contemplées par quarante siècles, assis sur la pointe des Pyramides. Elles ont tripoté la chair mamelucke. Elles ont asticoté l'Islam. Elles ont rabattu les cornes du croissant. Elles ont tout vu et tout « évu ». Elles sont vénérables, même aux pincettes. Mais il s'agit de donner ; l'Amour débarque de l'île d'Elbe, et le mariage joue sa grande partie, sa partie des Cent-Jours. En avant les grenadières, en avant les bonnets à poils blanchis, en avant les Bérésineuses !

I

Je les ai vues, les deux Bérésineuses ; elles étaient tristes et elles causaient mélancoliquement sur la terrasse des Invalides. La première disait à la seconde : « Vois ces canons, ils ont tous la culasse enclouée. »

II

Et l'autre lui répondait : « Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il revienne de son île d'exil! Qu'il débarque au golfe de Monte-Carlo, et ils se désencloueront d'eux-mêmes! »

III

Il est sorti de son île d'exil. Il a débarqué au golfe de Trente-...et-Quarante. Il marche sur la capitale.

Alors les Bérésineuses pleurent de joie et leurs canons sont désencloués! Vive l'Hymen! de son petit nom : Hyménée!

IV

« Ma plaie se rouvre ! » dit la première Bérésineuse. Et la seconde ajoute : « J'ai là-bas un million qui dort et pourrit comme une nèfle sur la paille. Je vais aller le lui offrir, au beau jeune dieu, et s'il l'accepte, je mourrai contente. »

V

— « Million ou nèfle, peu m'importe. C'est moi-même que je lui donnerai. Je veux qu'il passe sur mon squelette. Maire, ceins ton écharpe. J'ai peigné mon blanc bonnet à poil. Nous avons le mariage à défendre. »

Ici finit, comme dirait Banville, la ballade des Bérésineuses, imitée des Deux Grenadiers de Henri Heine.

Il était temps en effet que le mariage trouvât ses chevalières. Il urgeait que des personnes expertes et expérimentées prissent en main la défense de cette institution fondamentale. La famille expirait. On ne faisait plus d'enfants au XIXe siècle ; ou si on en faisait, c'était uniquement pour le plaisir de les faire et non pas pour l'honneur de les avoir faits. L'Etat désolé avait commandé à Falguière, à Mercié, à Chapu, à Frémiet, des statues de la statistique, statues éplorées, qui figuraient des femmes sans ventre et sans

mamelles, de la bouche desquelles sortait cette inscription : Plus de mômes ! Et Barbedienne était chargé de les populariser, par des réductions de tous les modules, de tous les prix, en bronze, en stuc, en plâtre et même en mie de pain.

C'est alors que la légion sacrée des personnes expertes s'est présentée devant l'Etat, ayant à sa droite la Société et à sa gauche la Morale, qui pleuraient. « Ne pleurez plus », a dit Phryné. Et Aspasie a fait : « Epongez vos lucarnes ! » Et Laïs, et Leæna, et Léontium, se disputant la parole, s'écrièrent pêle-mêle : « Nous sommes vigintiséculaires. Nous avons tenu entre les bras des générations disparues, et nous pourrions reconstruire à nos frais les Tuileries et la Cour des Comptes. Nous rétablirons le mariage. » C'est alors que toutes les musiques militaires et religieuses entonnèrent le : *Gai, gai, marions-nous !* devenu l'air national et comme qui dirait la *Marseillaise* de la vertu.

Je les raille, ces pauvres vieilles, et au fond j'ai tort. Elles sont plus logiques que moi et que vous. Elles nous démontrent, une fois de plus encore, combien les mœurs sont divergentes des lois et sur quel échafaudage d'inconséquences sont posés les marbres et les moellons du fameux édifice social.

Pour la femme moderne, dit la Loi, et dans un état qui n'admet pas la courtisane, le mariage est le seul but. Non mariée, la femme n'a pas de rôle. C'est une force perdue. Tout part du gynécée et tout y aboutit. Soit, je le veux bien. Mais alors celles qui, n'ayant pu parvenir à ce but à l'âge où le mariage est naturel, y parviennent à l'âge où il est stérile et repoussant, est-

ce qu'elles n'obéissent pas aux ordres de la Loi ? Moi, je trouve qu'elles y obéissent exemplairement.

Etrange dilemme que celui où vous enfermez la femme! De dix-huit à trente ans, vous lui criez : Marie-toi. — Elle ne demande pas mieux, et elle s'adresse aux Mœurs et aux Usages qui sont les grandes entreprises matrimoniales de ce temps. Les Mœurs lui disent : Es-tu belle ? Les Usages lui disent : Es-tu riche ? — Si elle n'est pas à la fois belle et riche, elle est renvoyée à Lanlaire, petit pays du royaume de la Prostitution, tout en trottoirs. Une fois installée à Lanlaire, soit que la maison qu'elle habite ait les volets clos, soit qu'elle ait un tourniquet et un ascenseur sur la chambre à coucher, elle est libre et elle devient riche. Mais comme elle très soumise aux lois de son pays, dès que sa fortune est faite, elle revient devant lui et lui tient ce langage, âpre et doux : — J'ai le sac. Je le dépose à vos pieds. Maintenant où est le gynécée ? Le chemin du gynécée, s'il vous plaît ?...

Et vous la chasseriez en l'appelant désossée! Je vous trouve coquets ! Alors est-elle stupide, la Loi ? Alors, les mœurs et les usages sont iniques. Est-ce qu'il n'est pas bientôt temps, ô Code sublime, de t'accorder avec la nature ?

En attendant, mariez-vous, vieilles gueuses, vous avez plus d'esprit que nous. Conjuguez, Bérésineuses !



FIN D'UNE RELIGION D'ÉTAT

La chaire française. — Le père Didon. — Jésuites et Dominicains. — Au doux martyre. — De l'ignorance des Jésuites. — Chine et Japon. — Revanche d'un Japonais. — Les faiseurs de caractères. — « Mon père ! » — Une histoire de médaille. — Vive Henri V ! — La restriction mentale. — M. Paul Bert et le père Gury. — Apprentissage pratique du jésuitisme. — Les quatre Barnabites. — Les statuettes de plâtre. — Raoul Rigault. — Apologie et réparation. — L'Église et l'État. — La Moabite de Paul Deroulède. — Dieu, c'est le mal. — Samson et Dalila. — Saint Labre. — Homélie sur les crucifix de Grenoble. — Impénitence finale.

I

13 décembre 1879.

De tous les supplices que l'Inquisition pourrait m'infliger pour mon péché mignon de scepticisme, celui d'aller entendre le P. Didon me semblerait le plus intolérable. Je vous assure que j'aime le talent et que je le suis fidèlement partout où il se manifeste ; mais quand on me dit que ce do-

minicain en est pourri, je réponds qu'il a cela de commun avec tous les dominicains, et je file, mais je file... J'y ai été pris une fois à Notre-Dame, avec l'excellent Hyacinthe. On ne m'y reprendra plus, vous en avez ma parole d'honneur.

Dans ma jeunesse (j'appartiens à une famille dévote où l'on fait ses Pâques), dans ma jeunesse, dis-je, il m'a été donné d'entendre tout ce qui prêche, même dans le désert. J'ai été élevé dans la sainte querelle de Lacordaire embêté par Ravignan, et je me rappelle que si l'on accordait à celui-ci la préséance de l'onction, vite on reconnaissait à l'autre celle de la componction, de telle sorte qu'à l'heure qu'il est je ne sais pas encore au juste à quoi m'en tenir sur le litige. Ravignan, à mes yeux, vaut Lacordaire, et je les rends à Dieu comme il me les avait offerts, sur le plateau d'or de l'impartialité.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que rien ne déteste plus un dominicain qu'un jésuite et réciproquement. Dans l'exploitation de l'Evangile ces deux ordres se jalousent, et tirent à eux la couverture, j'allais dire le suaire, du Seigneur. Dominique a l'Inquisition ; Ignace a la captation. L'un procède par le cachot, l'autre par le confessionnal. Le monde religieux est divisé entre ces deux systèmes également préconisés par l'Agneau sans tache. Dominique chauffe l'enfer ; Ignace attise le purgatoire. C'est à vous de choisir le mode de cuisine qui vous ragoûte davantage. Nous avons le grand feu de four et le petit feu de mouffle. Serez-vous pâte tendre ou porcelaine dure devant Dieu ? Moi, je devine votre opinion.

Mais eux, ils ne devinent pas, ils persistent à nous offrir, qui, le gril, qui, la chaufferette ; de là des confusions regrettables, d'abord entre eux et nous, et ensuite entre eux seulement. La querelle d'Ignace et de Dominique menace de durer fort longtemps encore, beaucoup plus longtemps que celle du *Gaulois* et du *Figaro*, par exemple, et pour choisir un juste point de comparaison. Il s'agit là du commerce des ouailles, commerce énorme et l'une des richesses de la France, ainsi que vous le savez par les statistiques. Je vous prie de suivre cet antagonisme dans l'histoire de la prédication contemporaine. Dominique trouve Lacordaire : Ignace lui oppose Ravignan. Ces deux flambeaux éteints, Dominique suscite Hyacinthe, et Ignace répond par Félix. C'est alors que Dominique brandit Monsabré et Didon, deux torches à la fois, et il empoigne toute la chaire et ses rebords, furieusement. Mais si Dominique est farouche, Ignace est malin. Je ne sais pas ce qu'il mijote, mais il doit mijoter quelqu'un. Attendez-vous à une surprise.

A l'heure où j'écris, Ignace doit élever à la brochette, dans le jeûne préparatoire aux grandes vocations, quelque jeune Bourdaloue sournois, pour âmes tendres, avec lequel Didon et Monsabré auront du fil à retordre. Peut-être arrivera-t-il ceci (l'exemple d'Hyacinthe autorise à le prédire), que Monsabré sera embêté par Didon, comme Lacordaire l'était par Ravignan et Grassot par Ravel ; un jour de quête ils se lanceront des citations à la tête, à la grande confusion de Dominique. Monsabré sera sabré de métaphores ; Didon, pareil à son homonyme de l'*Enéide*, sera rôti sur le bûcher des épithètes. C'est alors qu'in-

terviendra le petit jésuite. La place restera à celui qui, bravement et protégé par son habit, risquera le plus d'allusions politiques en chaire et tombera le mieux la république.

Ah ça! pourquoi donc est-ce toujours Paris qui a le privilège de déchaîner les facondes ecclésiastiques? Il n'y a donc plus de chaires à Rome et plus de basiliques en Espagne? Pourquoi tous ces tonsurés tiennent-ils à fulminer leurs homélies dans la langue de Voltaire? Je demande instamment que le bon grain ne soit pas toujours semé à la même place; la chrétienté reste de la sorte en jachère, malgré la fertilité de ses terrains. Donnons Monsabré à l'Espagne et Didon à l'Italie, par exemple, ce sera pure charité, et nous pourrons garder le petit jésuite; il suffira à nos plaisirs. La France suggère déjà assez de jalousie aux autres peuples sans que nous allions encore accaparer la parole divine et ses bouches d'or. Décentralisons cette littérature, puisque l'Europe nous l'envie. Qui veut Massillon? Le voilà. Qui désire Fléchier? Prenez-le. A qui Bourdaloue? Adjugé. Un petit jésuite pour la France entière, c'est tout ce qu'il nous faut. Le reste n'est que superfétation de gloire, égoïsme et redondance.

La littérature française est la seule au monde qui ait un chapitre pour le style de la chaire. Bossuet et Fénelon empêchent les séminaristes de dormir. De là vient tout le mal. Pauvres diables! Ils s'imaginent que cela s'apprend, le style de Bossuet, et que c'est l'Eglise qui en tient le secret! L'aigle de Meaux fait rêver ces oies; ils s'essaient à ce vol, bêtement. Hélas! Bossuet, sans l'Evangile, eût toujours été Bossuet,

peut-être même eût-il été plus grand encore. Magnifique avocat d'une cause perdue, son génie s'est développé justement dans la lutte qu'il soutenait contre la vérité. Au point de vue moral, l'histoire ne nomme pas d'homme plus abominable, puisqu'il doubla le mensonge du massacre. Mais quel artiste ! Jamais prêtre ne monta à pareille hauteur la honte orgueilleuse de sa servitude d'esprit volontaire. Jamais soutane ne flamboya d'une lueur plus sinistre et plus grandiose sur la nuit des temps écoulés. Aujourd'hui encore, la liberté respecte ce Titan du mal foudroyé. Ce fut un ennemi digne d'elle, un de ces vaincus qui rendent la victoire mélancolique.

Qui le remplace aujourd'hui, l'évêque des dragonnades ? Une infinité de maigres calotins, de pauvres ratichons, de gros curés pansus, de vicaires faméliques, plus ignorants, plus stupides et plus marmiteux les uns que les autres. Quels adversaires ! Ils ne valent pas la chiquenaude. Mais aussi quel métier, quand on y songe ! Il faut les voir en chaire, ces lamentables guignols avec leurs gestes carrés, leurs essoufflements d'idées et de voix et leurs extases de chic quand ça ne vient pas. Autour d'eux, les bonnes dévotes pelotonnées font ron-ron. Qu'est-ce qu'ils leur apprennent ? De petits riens du tout au milieu d'un tas de choses. C'est d'un voluptueux ! Leurs sujets sont toujours les mêmes, depuis deux mille ans : la foi, l'espérance et la charité, les sept péchés capitaux, les trois vertus théologales, toutes les bêtises banales, tous les pots-pourris, toutes les rengaines d'un culte usé, sans philosophie, sans action, à la portée des femmes et qui consiste à tourner les pouces autour d'un rosaire.

Oui, il faut les avoir entendus, comme je les ai entendus, pendant toute sa jeunesse, ces lugubres avocats sans cause, pour savoir ce que c'est que leur métier et de quels découragements d'être, de vivre et de parler ils paient les gros sous qu'on leur jette par pitié dans la sébille. Ne rien savoir, ne rien lire, ne rien connaître de ce qui se passe autour d'eux, dans une société remuée, labourée de fond en comble par les mille socs et leviers du progrès, rester fermé à toute initiative individuelle, à toute poussée générale, ergoter et escargoter sempiternellement, grimper chaque dimanche dans une boîte pour y prêcher des convertis, y constater sa propre impuissance et son ânerie, et n'avoir pour récompense que de trouver, en descendant, une rangée de bonnes femmes qui vous tirent la langue tant qu'elles peuvent afin qu'on leur mette dessus un pain à chanter. Est-ce un sort, dites ?

Ceux-là sont les touchants, ceux dont la police correctionnelle atteste chaque jour les misères humaines et qui retournent à la nature secrètement, soit de front, soit à rebours. Mais il y a les autres, les évangélisateurs selon la *Vie Parisienne ;* les conférenciers élégants, les aventistes et les carêmistes, ceux qui ont de belles formes, de belles têtes, des mains blanches et l'art de rejeter la bure théâtralement. Ils sont au courant des perversions, du roman à la mode, des liaisons célèbres et de la politique extérieure. Ils en traitent. Je me rappelle le bon Hyacinthe, à Notre-Dame, interpellant l'assassin du président Lincoln, à propos du positivisme. Il savait ce que c'était que le positivisme et il avait lu Comte ! Oh la ! la !

Le P. Didon doit parler des tentations de la chair, c'est évident, et Monsabré a dû proférer l'opinion de l'Eglise sur les chapeaux-Directoire et les gilets à revers. Il serait décent que ces prêtres indiscrets nous octroyassent la paix et retournassent à leurs bréviaires. Une soutane blanche qui sent le patchouli empeste doublement, et je n'aime pas à rencontrer chez Worth les va-nu-pieds du Christ en flirtage sacerdotal. Le prédicateur pour gommeux et cocodettes, qui se bichonne, se pomponne, se pommade et se parfume, me semble un produit exclusivement destiné aux peuplades anthropophages. Il leur est réservé par le Seigneur. Ces cathéchumènes les réclament avidement. Qu'on les leur envoie en mission définitive : le doux martyre les appelle.

II

2 février 1880.

Au jugement de ceux qui compètent dans la matière, l'article 7, le fameux article 7, est une bévue politique. Il est donc fort heureux pour mon pays que je ne sois ni député, ni sénateur, car je l'aurais voté épouvantablement. Nul ne sait, et pas même Jules Ferry, ce que c'est que l'instruction congréganiste, s'il n'y a passé. Personne n'a le droit de parler de l'ignorance s'il n'a pas fait ses études chez les maîtres de toute crasse. Ceci, on ne l'a pas dit, et j'ignore pourquoi, car enfin l'argument est terrible aussi. Des hommes d'une valeur considérable, tel Paul Bert, par exemple, s'acharneront à démontrer que les jésuitières sont des forges de mensonge, de vilenie et de démoralisation ; ils y apporteront des preuves flamboyantes, à éblouir des aveugles. C'est fort bien, mais il y a ceci encore, qui ébranlera peut-être la crédulité des familles, à savoir que ces forges de honte sont creusées sous des Etnas d'ânerie.

Je n'en traite pas à la légère, — j'en sors.

Un jésuite est possiblement un bon prêtre, peut-être un convaincu, mais toujours un imbécile. N'en doutez

pas. S'il n'était pas cet imbécile, il n'aurait pas vendu son droit à la vie, sa part de famille, son nom, sa race et sa patrie à une façon de Conseil des Dix, irresponsable et ténébreux, qui dispose de lui, âme et corps, sans but connu ou du moins avoué. Non, non, un homme conscient de son rôle d'homme, de la puissance de ses facultés, ne s'abandonne ainsi à aucun culte, à aucun dieu, à aucun paradis, s'il n'est pas un lâche. Or la lâcheté n'est encore qu'une des faces de la bêtise. Loyola ne recrute que parmi les faibles d'esprit, les faibles de cœur et les faibles de reins. Dans l'espèce, un prêtre qui se sent quelque masculinité sous la soutane, répugne et résiste à l'affiliation ; il vit, demi-libre, sur le seuil de la société, à portée du moins du bruit de l'enclume et déjà sous le vent de progrès. Mais il ne se suicide pas comme un fakir aux pieds de l'idole à cent bras. Ainsi donc c'est toujours un cerveau débile qu'un cerveau de jésuite, le génie de l'ordre n'en admettant point d'autres et ne pouvant utiliser que des êtres émasculés, sans volonté, sans initiative, des cadavres vivants.

En art, en science, en littérature, le jésuite ne donne pas. Il reste médiocre et verbeux. Sa force d'investigation est nulle, sa dialectique montre les mailles, son goût vole à ras de terre. Aucune découverte humaine n'est due à un fils d'Ignace. Les plus dégourdis d'entre eux vagabondent obscurément de la pédagogie à la théologie, ergotent et chicanent, vivent sur une petite barque sans falot et sans boussole, et se perdent dans la nuit de leur incapacité. Ils ne savent rien, vous dis-je, ne voient rien, ne comprennent rien et se bornent à rêver le martyre.

Car tout est là pour le jésuite : être martyrisé ! ces êtres misérables, dévirilisés, ces fantômes tremblants que vous voyez passer dans les rues, les mains dans les manches de leurs soutanes, ne regardant rien et marchant vite sous des lanières invisibles, ils ont l'âme obsédée d'une vision unique et générale, le martyre ! On les a tous amenés là, ces sombres idiots, à désirer jusqu'à l'extase d'être coupés en morceaux, brûlés vifs, torturés et mangés. C'est ce sort absurde et stérile qu'ils demandent à Dieu dans leurs prières creuses, et jusque dans les poèmes en vers latins qu'ils consacrent à leurs saints particuliers, leurs saints de boutique, les Louis de Gonzague et les Stanislas Kotska, deux atroces jeunes gens abrutis par l'onanisme mystique et la contemplation de leurs nombrils évasés.

Aller en Chine ou au Japon embêter ces spirituels et charmants boudhistes, dont le dieu est cent fois plus intelligent et plus civilisateur que le leur, abuser de leur hospitalité pour leur fourrer des croix dans leur riz, les harceler dans leurs croyances, dans leurs mœurs, dans leurs usages, et leur ressasser l'histoire des amours de Marie avec un pigeon, jusqu'à ce qu'ils perdent patience et chargent la police de les débarrasser de ces gêneurs, telle est la chimère que caresse le loyoliste. Il se répand en effluves ardents au pied des autels pour obtenir cette grâce inouie. J'en ai vu partir dont le visage flambait d'enthousiasme ! Cela me troublait profondément, moi enfant, de constater que Dieu ne leur avait donné la vie qu'afin de leur permettre d'aller la perdre ; des bras, des jambes et une tête, qu'afin de les mettre à même de se les faire couper, et j'en concluais que Dieu, en ce monde, c'est

tout ce qui est illogique, ridicule et adorablement inepte. Aussi, avais-je à me prosterner une peine singulière, que j'ai gardée, par leur faute certainement.

Je me souviens qu'une année, au collège de Vaugirard, nous avions pour professeur de quatrième un révérend qui lisait le *De Viris* à livre ouvert. Nous avions conçu pour lui un respect profond, et je dois dire qu'il nous aimait beaucoup. Au bout de deux mois d'enseignement, il vint nous faire ses adieux : on l'envoyait au Japon chercher le martyre. Il nous quitta, sans une larme. Celui qui lui succéda fut, trois mois après, expédié en Cochinchine, par ordre du Gesu, mystérieusement. Un troisième reprit la classe, qui fut remplacé par un quatrième. Mais nous avions dès lors compris que l'instruction qu'on nous donnait devait consister seulement à jouer aux barres. L'enfant est inflexible ; toute l'année, nous ne fîmes que cela, jouer aux barres. Rien ne tient, voyez-vous, pour un jésuite contre la démangeaison du martyre. Tout ce qu'il fait en dehors de cela est intérimaire et ne compte pas. A quoi lui servirait de s'instruire ou d'instruire les autres ? A l'heure où il entreprendra l'étude de Virgile ou de Cicéron, un ordre partira de Rome qui le décerne à telle ou telle peuplade anthropophage et le lui envoie, avec le gril et la sauce. Le jésuite est le seul prêtre chez lequel la tonsure garde sa signification d'origine : elle est la marque de l'abattoir idéal.

Donc, par vocation, par nécessité et par tempérament, tout jésuite est et doit être une bête ignorante et docile, sans désir d'apprendre et sans besoin de savoir. La crasserie est sa profession de foi héroïque, et l'extinction graduelle de ses facultés mentales est

inscrite en grosses lettres sur les portes des édifices où il invoque assidûment la mort. Et c'est à ces maçons du néant que vous, pères et mères des générations de l'avenir, vous vous obstinez à confier l'éducation de vos enfants ! Ah ça, mais vous déralinguez !

Lorsque ma famille, terrifiée de mon abêtissement progressif, se décida à me retirer du collège où je croupissais en chantant des cantiques démesurés au jeune Stanislas Kotska, le saint hydrocéphale, je venais de remporter tous les prix de ma classe ; je dis *tous*. On me les avait donnés d'un coup, tellement j'étais phénoménal et surprenant pour ces embêteurs de Japonais. Or j'étais en seconde, notez ce point, et j'avais passé l'année à jouer aux barres. On me mit à l'université de Paris, à Charlemagne. Après examen préliminaire, je fus jugé digne au plus d'entrer en quatrième, c'est-à-dire estimé d'une force de *deux classes plus bas*. Je bûchai terriblement, et sur trente élèves que nous étions, je ne pus jamais parvenir à sortir des dix derniers. Or, nous avions précisément pour camarade un de ces fils de Japonais que les jésuites s'en vont civiliser de la manière que vous savez. Il me damait le pion en thème ! Qu'est-ce que vous en dites ?

III

mars 1880.

Je ne sais pas d'où et de qui mon excellent confrère, J.-J. Weiss, tient les renseignements qu'il nous donnait hier dans le *Gaulois* sur les collèges de jésuites, mais il aurait causé une heure avec Jules Simon qu'il n'aurait pas dit plus de (soyons polis) fariboles !

D'après la théorie hyperbolique de J.-J. Weiss, deux systèmes de pédagogie sont en présence : celui de l'Université et celui des Jésuitières. Tendres parents, choisissez. L'Université fait les intelligences ; les Jésuites font les caractères. Ah ! vous sortez de l'Université, monsieur Josse ! Moi, je rêve d'une romance, qui représenterait une jeune mère berçant son nouveau-né entre un jésuite noir et un pion roux. Cette romance serait intitulée : *Intelligence ou caractère !* Le musicien y mêlerait habilement des lambeaux de *Marseillaise* à des réminiscences de *Esprit-Saint descendez en nous*. Sur le frontispice on verrait à gauche un lycéen méditant sur une Mappemonde, et à droite un collégien gagnant la bataille de Patay. Car c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas, J.-J. Weiss, avec vos caractères ?

Il devrait être défendu aux écrivains, et surtout aux écrivains de talent, de traiter des questions qu'ils ignorent, car en vérité leurs erreurs peuvent faire bien du mal. Êtes-vous père, mon cher monsieur Weiss? Si vous l'êtes, écoutez-moi. J'ai passé une partie de mon enfance dans les collèges que vous défendez, chez les faiseurs de caractères. Peut-être ai-je quelque voix au chapitre. Eh bien! ne défendez pas cette pédagogie-là, car elle est infâme. Il n'y a pas dans tout l'univers de monstre (je pèse mes mots) plus exécrable que ce corrupteur d'enfants et que ce salisseur d'âmes, le jésuite.

Sur la question de l'instruction même, il n'y a pas, j'en réponds, le moindre doute à conserver. Si les jésuites pouvaient désapprendre à lire à l'enfant qu'on leur confie, *ad majorem Dei gloriam*, ils lui rentreraient l'alphabet dans la tête. Mais ils désapprennent de penser, d'abord. J'en atteste mes souvenirs amers et cet abandon mortel que j'avais fait à neuf ans de toutes mes curiosités en éveil; ne sachant rien, je ne tenais à rien savoir. Jusqu'à ma première communion, la tête vide, indifférent aux effets comme aux causes, j'ai vécu sans avoir conscience de mon être et croyant que l'homme noir que j'appelais : mon père! avait remplacé le père que j'avais perdu. Tout à coup, au milieu de ce grand silence mental, on m'enferma avec une douzaine d'enfants de mon âge, dans une sombre petite maison isolée, que je vois encore, à laquelle on parvenait par un passage souterrain, et on nous mit aux mains d'un vieux prêtre, à la fois très doux et très fanatique. Il s'appelait Lefèvre.

« Il n'y a qu'un Dieu, nous dit cet homme effrayant,

et ce Dieu est en trois personnes. Ces trois personnes n'en font qu'une, et cette seule en fait trois. L'une d'elles est le Père, l'autre est le Fils et le troisième est un pigeon, qui n'est pas un pigeon. D'où il résulte que vous êtes ici pour vous préparer à recevoir l'un et l'autre sous la forme d'une hostie, qui est du pain à chanter. »

Et c'est ainsi que mon esprit s'ouvrit à la connaissance des choses. La vie m'apparut sous ce jour, ô tristesse ! et par ces mots de derviche en furie.

Pendant quinze jours, le père Lefèvre nous tint ainsi dans la solitude de cette maisonnette, nous exerçant à recevoir sur la langue tendue des hosties blanches, non consacrées, et qui ne renfermaient point, elles, le père, le fils, ni le pigeon. Puis il nous raconta des histoires abominables de voyageurs terrassés par la foudre, parce qu'ils avaient reçu l'hostie, la vraie, sans être en état de grâce ! Un soir, il nous expliqua l'enfer et ses tortures, et je ne dormis pas cette nuit-là, et je commençai à penser que ma mère était bien méchante de me laisser ainsi, loin d'elle, dans cette maison d'épouvante. Avez-vous des enfants, J.-J. Weiss ?

J'avais donc douze ans, et je ne savais pas autre chose que ce que je vous dis. Notre innocence était telle que le vieux fanatique n'avait pas osé nous révéler le mystère de l'Immaculée conception. Je déclinais passablement *rosa* la rose, et je traduisais à livre ouvert cette pensée profonde du révérend Alvarez : « *Substantivus concordat cum adjectivo in genere, numero et casu !* » — Un soir le supérieur me fit venir dans son cabinet. C'était précisément ce

père Olivaint, qui a été fusillé pendant la Commune, un être affreux, livide, borgne et visqueux ! Il nous inspirait une terreur insurmontable. Or, savez-vous ce qu'il voulait de moi, ô J.-J. Weiss ? Dans nos promenades, nous avions le droit de choisir un compagnon à notre goût, mais le troisième nous était imposé par le père surveillant de cour. Celui-là, inconsciemment ou non, jouait le rôle angélique d'espion. Saint Olivaint me pria onctueusement de lui dire sur quoi avait roulé notre conversation pendant une de ces promenades. Ce qui se passa en moi, je ne saurais plus le dire, mais sans doute l'homme venait de s'éveiller dans l'enfant : je saisis un couteau à papier qui se trouvait sur un coin de la table et je le jetai à la tête de l'Inquisiteur.

L'année suivante, j'étais à Poitiers, dans un autre collège des mêmes jésuites, dirigé par un certain père de Germiny, l'oncle, je crois, de celui que le dieu de Moloch a pris, pour ne pas le changer, en ses Champs-Elysées. Ce collège méritait d'être dirigé par le neveu, mais il paraît que ces détails n'arrêtent pas le père de famille moderne. Il n'y a donc pas lieu d'y insister. Tout Paris pour Horace a les yeux de Bathyle. Mais vous dites, cher monsieur Weiss, que si les collèges d'Etat font des intelligences, ceux des jésuites font des caractères, des gentlemen, comme vous les appelez, disons des gentilshommes.

Le jour même de mon entrée à ce collège, je vis venir à moi un groupe de mes nouveaux camarades. Ils appartenaient tous à la noblesse du Poitou. L'un d'eux, le plus fort sans doute de la bande, et qui s'appelait Tristan *de* l'Hermite (ô Louis XI, que dis-tu de

ce *de ?*) me somme de crier publiquement : Vive Henri V ! Naturellement je lui réponds que je préfère jouer aux barres, Henri V m'étant d'ailleurs parfaitement inconnu. Henri V est le roi ! m'explique cet héritier du pourvoyeur de potences. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette explication n'ajoutait rien à mes connaissances.

Quoi qu'il en soit, sur le refus formel opposé par ma fierté naissante à cette injonction arbitraire de morveux, une lutte féroce s'engagea. Ils étaient vingt contre un, ces caractères ! On me terrassa, on me lacéra, on me piétina, et finalement le Tristan des potences réussit à m'attacher au cou une médaille d'Henri V, honteuse. Trois pères jésuites étaient là. qui regardaient faire ces gentilshommes. L'année entière se passa pour moi dans cette lutte sans repos, moi, d'une part flanquant les médailles par-dessus les murailles, eux, les caractères, cotisant leurs coups de poing et leurs économies pour m'en attacher une autre. Les bons jésuites regardaient, souriants. C'est peut-être ce que vous appelez, mon cher monsieur Weiss, développer les forces physiques de l'enfant. Ils y excellent, en effet.

Voilà donc ce que, en fait d'instruction, j'ai acquis chez les révérends pères ; primo, la compréhension du mystère de la Trinité ; secundo, l'existence des délations lâches ; tertio la géographie de Sodome et quarto le royalisme forcé.

Avez-vous des enfants, J.-J. Weiss ? Moi j'en ai.

IV

15 mars 1881.

Un homme exemplairement probe, un patriote énergique, un grand savant, M. Paul Bert, vient de publier un livre que je voudrais avoir signé, un de ces livres pour lesquels on avait l'honneur, il y a trois cents ans, d'être brûlé en place publique. Il est dédié à l'évêque d'Angers, Mgr Freppel, comme le *Mahomet* de Voltaire est dédié au pape. Cela s'appelle : la *Morale des Jésuites*. A toi, Jules Simon ! Je le dis sans fard : celui qui, après avoir lu ce livre, n'éprouverait pas le besoin immédiat d'envoyer sa botte dans les plis révérés de quelque soutane, celui-là serait un pas grand'chose et même un rien du tout, pour parler le style de Siraudin dans *Mme Angot*.

Le livre de M. Paul Bert n'est pas autre chose que la traduction littérale d'un délicieux travail du révérend père Gury, dont Dieu ait l'âme, car ce fut bien la plus ignoble canaille que nous devions à la théologie, au célibat et au sacré cœur de Jésus ! Quel être supercoquentieux que ce Gury ! Imaginez les méditations d'un bouc en rut dans le désert ! Non, si vous

voulez vous amuser, procurez-vous ce document de sadisme mystique ; c'est exquis !

Le casuiste en Gury est éminent ! Je lui rends les armes. Jamais Paganini n'a joué du violon comme cet animal-là joue de la restriction mentale. Etant donnés un mâle et une femelle, tout se passe et rien n'a eu lieu, si la restriction mentale a présidé à leurs ébats ! restriction mentale, je t'adore et je te bénis ! Voilà une femme mariée, n'est-ce pas ? une simple femme mariée. Je suppose que vous obtenez ses faveurs. Y a-t-il cas d'adultère ? Vous, pas jésuite, et, par conséquent, bête comme chou, vous répondez : « Dame !... il y a apparence ! » Gury sourit, et il vous dit ceci : « Si en couchant avec cette femme, vous n'avez pas eu l'intention d'offenser son mari, le mari n'est pas offensé, et par conséquent, il n'y a pas à proprement parler d'adultère. » — Il a raison, cet homme ! Je dirai même plus : il doit être flatté, le mari, de vous avoir vu rendre hommage à la beauté de sa femme ! Ah ! que serait-ce, monsieur, si vous aviez couché avec le mari lui-même ! Le cas est prévu. Mais vous trouverez bon que je m'arrête. Je ne puis suivre Gury dans toutes les voies où il s'engage. Il y a du latin dans la traduction de M. Paul Bert.

J'allais oublier de vous dire que ce bouquin du délectable Gury est le *vade-mecum*, le manuel de conscience autorisé et consacré de tous les adeptes de la société de Jésus, tondus ou à tondre. Pour avoir élucubré, dans la solitude de sa cellule, ce compendium angélique et tintamarresque, Gury sera canonisé, absolument. Il sera saint Gury. Il aura du calendrier, et il donnera son nom à de petits enfants. Dans cent

ans, ce n'est qu'une question de pape, sa binette étincellera au soleil couchant sur les vitraux de nos cathédrales.

Est-il permis, Seigneur, je vous le demande, est-il permis de désirer la mort de son père ? C'est ça un théorême! Vous laïque, et par, conséquent pas fort du tout, vous répondez... par une gifle à celui qui se permet de vous adresser une pareille question.

Vous avez tort, et Gury rit : « Oui, on peut désirer la mort de son père, si c'est dans l'intérêt de son salut d'abord, et ensuite si l'on désire *seulement* en hériter. » Voilà ! Ce n'est pas pour lui faire du mal au moins à ce pauvre père ! Grand Dieu, non, c'est pour en hériter *seulement*. Avec un « seulement » comme celui-là, je me chargerais de fonder trois religions, cinq royautés, des communautés religieuses tant qu'on en voudra, et de les faire prospérer. Le livre continue sur ce ton pendant plus de six cent trente pages. Je vous garantis que l'on en a pour son argent. C'est un écrin de perles... pour pourceaux.

Eh bien ! mais, ils ont très bien fait de ne pas voter l'article sept, les vieux birbes ! Après avoir lu le livre de M. Paul Bert, je ne l'aurais pas voté non plus. Pourquoi ne pas nous contenter d'appliquer aux révérends les saintes théories qu'ils professent, et de quoi se plaindront-ils si nous leur cinglons l'échine des trente-six lanières de ce fouet qu'ils appellent la restriction mentale. Nous en avons le droit, j'imagine. J'en atteste Gury, désormais mon maître en ces matières, Gury en qui j'ai foi, Gury selon qui je veux vivre et mourir, *seulement*.

Exemple. — A-t-on le droit de cueillir un jésuite

(avec des pincettes) par les épaules et de le lancer par delà les frontières, et même dans la mer ?

— Oui, si en agissant ainsi, on suppose qu'il rêve de voir du pays ou de prendre un bain rafraîchissant, dont son état perpétuel de concupiscence lui fait un besoin remarquable.

Voilà le truc ! ne me parlez plus de l'article 7 ! J'ai le truc, vous dis-je, je viens d'être touché par la grâce.

— Est-il permis, dans la rue ou ailleurs, de mortifier un père, en lui enfonçant, dans les parties honteuses, des forets, couteaux, lardoires, tournebroches ou autres instruments réputés tranchants, soit encore la pointe d'une botte élégante ?

— Oui, si en le reconduisant de la sorte, on n'agit que pour son bien, son salut ou même son plaisir. On peut estimer par exemple qu'il n'attendait que cela pour être heureux, ou que ne sachant pas au juste où commencent et finissent les parties honteuses d'un jésuite tout entier, il désirait le savoir et que vous l'avez édifié en le lui apprenant.

Ça y est ! Vive Jules Simon !

— Peut-on écraser un jésuite ?

— Oui, si mentalement, on l'a pris pour un pou.

— A-t-on le droit de mettre le feu aux quatre coins d'une jésuitière et d'y faire ainsi rôtir tout ce qui s'y trouve, si l'on a préalablement eu soin d'en retirer les bêtes innocentes ?

A cette question, deux réponses, car je deviens très fort.

— Oui, on peut toujours mettre le feu à n'importe quelle jésuitière, à la condition d'avoir pensé qu'on.

purifiait l'air et que l'on rendait service aux gens du quartier. Oui encore (deuxième réponse) si, après avoir fait sortir les bêtes innocentes du foyer purificateur, on y laisse soigneusement les autres en holocauste, pour être agréable à Dieu et l'enfumer délicieusement dans son paradis. Ici la restriction se revêt des grâces du calembour, et l'on peut toujours dire qu'un jésuite n'est pas une bête innocente, et même n'est pas une bête du tout. Ça le flattera dans son martyre.

Toutefois, il y a une nuance dans le cas. Si, pendant l'épreuve de la cuisson, un jésuite au cœur faible se met à crier, à blasphémer et même à renier le père Gury, on doit se précipiter dans les flammes pour le sauver. Mais on peut arriver trop tard.

Qu'est-ce que vous me chantez, avec votre article 7? Prenez-moi le compendium de notre cher et précieux Gury et mettez-en purement et simplement les préceptes à exécution. C'est ça, un code! La restriction mentale, tout est là. Personne ne nous empêche d'en jouer, et vous verrez que rien n'est plus amusant. *Utile dulci.* Moi, depuis que je possède le livre de Paul Bert, je m'en donne une bosse. Je l'emporte sur moi dans les rues, je le travaille, je me l'assimile. Aussi quand vous verrez sur une impériale d'omnibus un monsieur éclatant tout d'un coup de rire dans un livre jaune, vous pouvez dire que c'est l'*Homme Masqué*, qui vient d'en trouver une et qui se délecte.

V

21 octobre 1880.

J'ai lu dans les journaux du soir (espoir) que les journaux du matin (chagrin) annonçaient la dispersion de l'ordre des Barnabites. C'est grave, c'est excessivement grave. Il ne peut pas tomber plus grande nouvelle sur le casaquin de la chrétienté. Les Barnabites, atteints par les décrets, ont écrit à Dioclétien... pardon, à Jules Grévy, une lettre qu'entre ses mains un page a dû remettre, dans laquelle ils déclarent que, n'ayant plus rien à faire en France, ils retournent à Milan prier pour elle.

Le président a répondu à ces martyrs (c'en sont) qu'il les remerciait cordialement et qu'il les tenait pour de bien honnêtes personnes. « Saint Barnabé, leur a-t-il dit, vous écoutera. Je le connais. Il vous accordera tout ce que vous lui demanderez pour nous. La preuve en est qu'il nous a déjà exaucés par votre simple départ. » — « Vous pouviez nous livrer aux tigres, » ont fait les Barnabites. — « Je le pouvais, a reprit Dioclétien, mais je préfère vous voir retourner à Milan, où il y a une si belle cathédrale. Tous mes trains pour vous seront express. Je les ferai gratis au

besoin, tant j'ai hâte de jouir de votre intercession auprès de saint Barnabé. » — « Nous intercéderons tout le temps, soyez-en sûr, ont promis les saints Pères ; et déjà nous intercédions à Paris, dans notre immeuble, notre joli petit immeuble où si longtemps nous avons mangé le macaroni de l'hospitalité et les douces ravioles de l'évangélisation. » — « Oui, je le sais, a soupiré le persécuteur ; rien ne vous empêchait de les savourer encore. Tout vous était offert par ce peuple d'idolâtres que je préside, les polpettes de la tolérance, les lazagnes de la tranquilité et la liberté complète, cette exquise mortadelle ! Mais saint Barnabé ne l'a pas voulu. C'est lui qui, du haut de la cathédrale, vous a dicté la lettre de protestation contre la loi française que votre page vient de remettre entre mes mains. Adorons tous sa décision infinie, car c'est un grand saint, ah ! fichtre ! Jamais je ne lui ferai l'injure de supposer qu'il ait pu descendre jusqu'à vous conseiller de vous soumettre aux lois d'un pays qui vous donne l'hospitalité. Si vous m'aviez écrit par exemple : « Tyran, vous seriez bien aimable de nous laisser habiter et barnabiter en paix le sol de l'incrédulité », tout était perdu ! J'étais forcé de vous entourer de soins et de gendarmes, et alors, mes pauvres amis, adieu les fritures milanaises. On ne les fait bien qu'à Milan, où saint Barnabé vous rappelle. »

Par ce discours ou quelque autre de même sorte, le président témoignerait éloquemment des regrets qu'inspire au peuple français la rupture des vénérables Barnabites. Mais suffirait-il à établir ce que nous perdons à cette rupture ? Voilà ce que je me demande. Le trou fait à la civilisation par le départ des

fils de Barnabé est un grand trou, un trou insondable, un de ces trous que la République n'arrivera peut-être jamais à combler, même en y versant tous les tombereaux de gravats, de démolitions et de ruines que lui fournissent ses alignements.

D'abord, l'ordre des Barnabites répondait à un besoin immense, pressant, qui est de fournir des modèles italiens aux peintres d'histoire. Le modèle italien, qui pose le nu dans les ateliers, est une nécessité du temps actuel. Il en faut. Ce n'est pas vous ni moi, n'est-ce pas, qui consentirions à figurer saint Jean-Baptiste sur une estrade et à offrir notre derrière à la contemplation studieuse d'un formiste. Pour exercer ce métier fructueusement, il faut une grâce d'état que les Barnabites entretenaient parmi les trente mille Italiens des trois sexes que leur envoyait la mère patrie. Ce chiffre de trente mille est donné par les Pères eux-mêmes, dans leur lettre au président. Lorsque l'un de ces Italiens se dévêtait devant l'artiste, le corps blanc qu'il sortait de sa gaîne transtéverine n'était pas seulement un corps sauf de tout travail, mais un corps catéchisé, évangélisé, barnabité et bon chrétien, comme les poires même de ce nom.

Absolument dévoués aux intérêts de la colonie italienne, et rien qu'à ces intérêts, les Barnabites se donnaient encore la mission de pousser leurs compatriotes dans les différents métiers qu'ils monopolisent à Paris. C'est à eux que nous devions de ne pas manquer de fumistes, si j'ose m'exprimer ainsi ; à eux encore la France était redevable de l'accroissement de ce commerce qui consiste à promener des

statuettes de plâtre dans un panier, à ne jamais en vendre à personne et à vivre de ce que cela rapporte !

Ah ! dans combien d'industries ne savaient-ils pas utiliser les talents multiples des enfants de Machiavel et de Casanova ! Aussi, lorsque je dis que leur départ va laisser un trou dans la société française, je ne dis pas assez et même je ne dis rien. La vérité est que cette société n'est plus qu'un vaste trou tout entière.

Mais aussi, franchement, mes révérends Pères, il y a beaucoup de votre faute. Vous êtes quatre, oui, quatre ! pas un de plus, pas un de moins. Votre ordre se compose du père Ferrari, du père Moro, du père Pica, du père Ranuzzi... et c'est tout. Cela faisait donc quatre signatures à donner. Remarquez qu'il ne s'agissait que de rendre à César ce qui est à César et que Jésus-Christ lui-même vous y invite dans une de ses fables inimitables qui font de lui le La Fontaine de son temps. Encore aviez-vous la ressource inouie de la délicieuse restriction mentale. Vous pouviez écrire à Jules Ferry : « Jules Ferry, je cède à tes lois ! » et penser avec un sourire strident : « Non, non, il ne faut pas nous la faire ! » Tout était sauvé. Voyez les jésuites, vos rivaux et vos maîtres. C'est leur truc. Ah ! pauvres Barnabites ! vous n'êtes pas dans le mouvement. Qui diable vous a poussés à écrire cette grosse bête de lettre de protestation ? En voilà un four ! N'être que quatre dans un ordre et vouloir embêter un gouvernement, lui crier zut ! de front dans la langue de Pétrarque et le menacer de retourner à Milan ! Dites donc, père Pica, qu'est-ce qui lui a pris au père Moro ? Père Ranuzzi, notre saint Ferrari a son attaque ?

Selon moi, mauvais chrétien, il est vrai, mais profond politique, si le commerce des statuettes ne va plus, ce n'est pas de cette façon qu'il fallait l'avouer à l'Europe. J'aurais été les quatre Barnabites, je m'y serais pris autrement. « Madame, aurais-je dit à la République, Italiens de naissance et catholiques de profession, nous sommes égarés sur vos terres sans pouvoir exercer notre commerce. A l'avènement de Léon XIII, il nous restait un stock de Pie IX en plâtre, absolument considérable, dont personne ne veut plus, même dans les plus nobles faubourgs. Ne pourriez-vous nous acheter au moins nos scapulaires qui feraient d'excellentes bretelles, car nous n'en avons point le débit, nous permettre ainsi de réintégrer la terre natale et daigner accueillir les remerciements des quatre derniers Barnabites ? »

La République est bonne fille, elle aurait pris les scapulaires et elle s'en serait fait des jarretières.

VI

A PAUL DÉROULÈDE

5 novembre 1880.

Mon cher Paul, non seulement par l'âge et par l'éducation, nous sommes de la même fournée littéraire, mais encore une vieille amitié nous unit. Aux jours de la sainte misère, jeune homme malade et amèrement découragé, j'ai connu dans votre famille des âmes grandes et généreuses ; j'ai douté de mes doutes en vous voyant heureux, vous qui méritez de l'être, et qui, dès cette époque, portiez fièrement la gêne d'être de race robuste et de sang illustre. Que de fois, le dimanche, dans le salon maternel, n'ai-je point admiré votre décision d'esprit et l'autorité charmante de vos espérances ! Déjà vous étiez croyant. Déjà vous aviez accepté la vie, telle qu'elle est, écartant tous les « peut-être » qui la hérissent et décidé à n'en suivre que la grande route, la route battue par les caravanes humaines, trempée et façonnée par les larmes des pélerins, la vieille route blanche et monotone, qui s'efface, aux deux bouts, dans les brouillards de l'incertitude. Pour vous, dès le départ, le but était précis, les moyens d'y atteindre étaient simples, réduits à

trois ou quatre devoirs généraux, que trois ou quatre mots lapidaires et éternels définissent : Dieu, Patrie, Famille. Vous avez pris un drapeau, vous y avez inscrit les trois mots de la devise, et vous avez marché. Où en êtes-vous aujourd'hui? Causons, en tisonnant.

L'idée de votre *Moabite*, la vérité que vous y proclamez, est celle-ci : Le prêtre est nécessaire à l'humanité. Qu'il y ait de bons prêtres, qu'il y en ait de mauvais, peu importe. La question n'est pas là. L'institution est utile, et dans les rapports que l'homme entretient avec la divinité, un truchement est indispensable. Ce truchement, c'est le prêtre, quelle que soit d'ailleurs la religion. « Laissez, vous écriez-vous, laissez un prêtre à Dieu, pour qu'un Dieu reste à l'homme. » Vous me faites un peu l'effet de ces médecins, attendris autant qu'inconséquents, qui donnent de l'eau pure à leurs malades, sous prétexte que si cela ne leur fait pas de bien, cela ne peut pas leur faire de mal. Mieux encore, et c'est là que vous reprend, sans que vous vous en doutiez vous-même, cette terrible angoisse moderne à laquelle vous avez cru vous soustraire d'un coup d'épaule ; le remède que vous proposez relève de la doctrine homéopathique et de ses hasards désespérés ; la solution que vous offrez du problème n'est qu'une pétition de principes.

Proudhon a osé écrire que Dieu est le Mal. Sans tenir compte de cette assertion et sans la discuter, vous établissez par prémisses que Dieu est le Bien, et vous en concluez que ce bien doit rester à l'homme. C'est ici que nous discordons. Parmi toutes les fictions que l'humanité s'est forgée, et pour le plaisir affreux de démentir sa propre liberté, celle de l'existence d'un

Dieu est la plus lâche, car elle émane de la terreur. Le premier qui a tremblé dans l'obscurité des bois, celui qui a senti son âme faible s'abîmer dans l'épouvante de la première tempête, l'ignorant qui a désigné sous le nom de malheur un effet imprévu, mais régulier, des lois naturelles, le premier enfin qui, trouvant son fardeau trop lourd, l'a jeté et s'est enfui, celui-là a inventé Dieu.

L'invention de Dieu, c'est l'invention de l'irresponsabilité. C'est en même temps le démenti stupide de la liberté, de la force, de l'intelligence, du droit et de la loi fondamentale d'amour. Si vous croyez en Dieu, soyez logique, faites-vous fakir, car le fakir seul est logique. Seul, il espère tout d'une volonté étrangère, et il attend, pour tuer ses poux, qu'un éclair lui en donne le signal et foudroie la mosquée où il sommeille. Dans la concision formidable de la formule, Proudhon a dit vrai, et Dieu, c'est le Mal. Et si, à la même heure, toutes les races humaines, la jaune, la noire ou la blanche, ont lancé dans le jeu de la vie cet atout inattendu, c'est qu'elles ont fait sauter la coupe ; c'est qu'elles ont triché, volé et filouté, plutôt que d'apprendre le jeu loyalement.

Pourquoi donc voudriez-vous, mon cher ami, que ce vieux mensonge continuât à dévoyer l'humanité, et quelle nécessité y a-t-il à ce que l'avenir s'en embarrasse? Toute calamité nous est venue de la seule croyance en ce maître odieux que les peuples se sont donné par terreur de leur propre conscience. Libre et désenchaîné devant la nature, l'homme était bon et juste, et il serait resté tel par simple nécessité de vivre, jugeant et jugé selon sa propre mesure. L'in-

tervention d'un tout-puissant a déséquilibré les balances ; elle a fait subvenir le hasard et peser les fortuités dans les plateaux. Elle a désintéressé l'homme de son honneur. Elle l'a arrêté sur la route des progrès, des découvertes et des initiations. Elle lui a obstrué le soleil. Elle l'a désenchanté de la terre qu'il habite pour l'altérer de la soif inétanchable, mortelle, des paradis monstrueux et des édens imbéciles.

Oui, certes ! Dieu, c'est le Mal, car c'est l'hypothèse tournoyant et ronflant comme une toupie folle, aveugle, brutale, au milieu des certitudes, ces quilles. D'après ceux qui s'abandonnent, faibles, malades ou malheureux, à la vile illusion, selon les lâches espoirs de ceux qui s'accrochent par l'âme aux trente-six bras des bouddhas et des manitous, le genre humain ne serait que la boîte à joujoux d'un être plus fort que l'homme qui s'amuserait à jouer avec nous à la bataille, à la marelle, à la bloquette, et nous n'aurions d'autre sort que celui de répondre aux questions : « Où est le chat ? où est le Bulgare ? » posées à notre ignorance par son omnipotente absurdité ! Tra déri déra ! Je n'en crois pas un mot, permettez-moi de le dire à votre Moabite,

Je vais plus loin. Non seulement je ne pense pas que l'homme qui croit véritablement en Dieu soit un honnête homme, mais il me coûte d'admettre qu'il le puisse être. La sujétion voulue de son esprit m'inquiète sur sa fierté ; elle ne me garantit pas son innocuité ; devant lui, je ne suis pas devant un pair et un égal ; il peut me tomber dessus si son Dieu le lui commande. Il peut me voler s'il appartient à un culte où le vol est ratifié, sanctifié, déifié, et il y en a de ces

cultes-là : il y en a dix sur onze. Comme les rapports que ce croyant peut avoir avec moi sont légiférés par des tables énigmatiques et dont je n'ai pas la clef, je ne me sens pas en sûreté avec lui, ni comme frère, ni comme ami, ni comme concitoyen. Mais si encore, et en sus de son Dieu, le prêtre de son Dieu s'en mêle, je n'ai plus qu'à me tenir sur la défensive, car cet esclave en veut à ma liberté.

Non, trois fois non, il n'est pas plus utile « qu'un Dieu reste à l'homme » qu'il n'est intéressant « qu'un prêtre reste à Dieu », et que chacun soit laissé aux uns ou aux autres. L'esprit de religiosité n'est qu'une période maladive de l'âme, et vous ne verrez pas que dans l'état parfait de santé intellectuelle, à l'âge où l'homme est robuste et pleinement mûr, vous ne verrez jamais qu'il éprouve le besoin de référer à une puissance d'ombre des actes accomplis fièrement à la lumière du soleil en tout honneur et toute responsabilité. Prier c'est s'humilier. Prier c'est demander grâce. Prier c'est pleurer. L'homme, digne du nom d'homme, ne s'humilie pas, ne demande pas grâce, ne pleure pas. Il vit.

Or, voilà quatre mille ans que, grâce à vos dieux et aux prêtres qui en renouvellent les fictions absurdes, l'homme, responsable de sa destinée, n'en a pas encore eu la libre disposition, quatre mille ans qu'il meurt sans avoir vécu, quatre mille ans qu'il tremble devant les idoles de ses mains, et quatre mille ans qu'il est un lâche; et c'est bien, hélas! pour le simple plaisir de l'être! car, que Dieu m'emporte si le diable nous y force!

VII

10 juin 1881.

Ne craignez rien, je ne manquerai de respect à personne, mais qu'on me laisse exhaler ma tristesse.

Voilà un des maîtres de la pensée libre et de la science, l'un de ceux dont l'avenir désenchaîné ne dira le nom qu'en le bénissant, Littré enfin, qui arrive à l'heure solennelle où l'on se sent mourir, heure décisive où l'on juge les forts, heure des Œdipes devant la Sphynge. Les êtres qu'il a le plus aimés sur la terre sont autour de lui, accrochés à son souffle, à son regard, les mains désespérément nouées à ses mains qui se glacent, comptant les petits pas des secondes trottantes et ceux aussi du pouls qui glisse et s'éloigne dans le silence éternel. Un prêtre entre. Que nous veut ce voleur?

C'en est un, si les dernières minutes d'un homme aimé et vénéré sont précieuses, et s'il vient pour vous en prendre. Or, il ne vient que pour cela. Parler de ce grand problème, Dieu, à un moribond qui en sait déjà plus long que nous sur la question et dont l'esprit baigne à moitié dans la lumière, c'est duperie d'abord! Et puis vouloir le priver des suprêmes moments

de certitude au bénéfice d'une hypothèse sur l'inconnu, même s'il admet cette hypothèse, et surtout s'il la nie, ah ! c'est cruauté par exemple, cruauté féroce. Hélas ! hélas, quand on s'est aimé, rien n'est plus sûr que le dernier baiser.

On conte que le vendeur de Paradis n'a pas opéré directement sa transaction avec Littré et que des mains plus douces se sont entremises, qu'une voix à laquelle il ne savait point résister a conclu le marché illusoire et fictif. Pauvre femme! Triste amour! Je te regarde, flamme vacillante, qui ne sais vers quel ciel monter, et je pense à ces bûchers des peuples sans espérance où les épouses fidèles se brûlent volontairement pour suivre l'époux dans le voyage obscur! Et quel culte aussi que celui-là qui cherche subsistance de foi et pâture d'assurance dans les pitiés attendries d'un homme souverainement bon, mari tendre et père extasié ! Ce prêtre, qui était là, est-ce qu'il a pris véritablement la clémence du savant pour un doute philosophique, pour une de ces hésitations, pour un de ces troubles sur lesquels on plante la croix en criant victoire? A-t-il cru que Littré rendait les armes au Dieu de Paul, et qu'il venait de tomber foudroyé sur le chemin de Damas de la révélation? Ah! s'il l'a cru, quel imbécile, et quel prêtre ! S'il ne l'a pas cru, j'imagine qu'il se mord les doigts du rôle qu'on lui a fait jouer, le pauvre bougre, et que ses nuits doivent être ravagées par la perplexité, mère de l'angoisse et fille de la gaffe supérieure !

Il doit se représenter Littré arrivant au Paradis, devant saint Pierre suffoqué, et entendre d'étranges dialogues.

— Comment se fait-il que vous soyez baptisé ? Quel est le stupide animal qui nous fourre dans ce pétrin, le Père éternel et moi, d'être obligés de vous recevoir, vous, suppôt de Satan, dans notre décaméron séraphique ? Où est votre billet de contrition ? A-t-on jamais vu une âme de votre espèce, lavée à grande eau, blanche dessus et noire dessous, et dans quel quartier veut-il que je vous loge. le vicaire de votre paroisse ?

— Monsieur, je désirerais parler à Auguste Comte. Tel est mon but en me présentant à votre huis. S'il n'est pas ici, j'irai volontiers là où il se trouve.

— Mais, malheureux, vous ne le pouvez pas ! vous êtes bel et bien baptisé, vous dis-je. Satan ne vous fera pas l'honneur de vous recevoir chez lui, dans l'état où vous êtes, dit l'état de grâce.

— Monsieur, je ne sais pas si je suis ce que vous dites ; je sais qu'on m'a fait subir une opération que j'ai vu pratiquer en cuisine et qui s'appelle court-bouillon, lorsque les turbots en sont l'objet. Etant d'un caractère très conciliant, je n'ai pas cru devoir me soustraire à cette préparation inoffensive que des animaux meilleurs que moi subissent, eux aussi, sans y croire, et pourvu que vous veuilliez bien m'indiquer où se trouve Auguste Comte, mon maître et mon ami, je me tiendrai satisfait de vous quitter la place.

Tel est sans doute le rêve du vicaire ; il est clair que cet homme doit souffrir s'il se figure avoir réduit l'âme de Littré au flottement éternel. Mais laissons ce badinage. Ce qu'il y a de constant dans l'aventure, c'est que la Société moderne est en proie à une crise bien

douloureuse et que les honnêtes gens, au cœur simple et à l'esprit droit, ont autant de peine à mourir qu'ils en ont à vivre. Si, d'après les renseignements que l'on possède sur le scepticisme inébranlable de ce sage et de ce penseur, on ne restituait pas aisément la scène du baptême *in extremis* de Littré, telle qu'elle a dû se passer, si l'on n'était pas certain de comprendre à quel sentiment de miséricorde il a obéi en se prêtant au désir épouvanté d'une famille croyante, si l'on n'entendait pas d'ici son : « Tout ce que tu voudras ! » clément et complaisant, il y aurait lieu de croire que la libre-pensée vient d'avoir son premier martyre, et il y aurait lieu de dire qu'un Corneille est nécessaire pour ce nouveau Polyeucte.

Mais pour moi, je l'avoue, et au rebours de mes confrères en chronique, ce n'est pas le mort qui me point, ce sont les survivantes. Le protagoniste de cette tragédie intime, c'est la femme. L'amour peut donc être fait de dissidences aussi ! Que cette constatation est déroutante ! Il faut donc désormais retourner et biffer le grand cri biblique : « Ta patrie est ma patrie et ton Dieu sera mon Dieu ! » Et c'est donc un besoin vital et physiologique de la femme de croire à un dieu, quel qu'il soit, — d'adorer hors de la nature, d'aimer hors de soi et de rêver même dans le devoir l'honneur et l'amour, à des bonheurs impossibles, à des êtres chimériques, à des forces hasardeuses et à des destinées fatales ! Sur quoi reposent nos amours, si le premier bouddha venu peut nous les prendre, de l'un des sept bras monstrueux dont il happe les pauvres âmes terrorisées de nos femelles ?

Sur quel raisonnement nous appuyer aussi pour

plaider l'égalité philosophique et les droits à la lumière du sexe triplement et quadruplement faible, qu'une messe convainc mieux qu'une évidence? Enfin, que voulez-vous que je vous dise? Etudiez-la, cette mort de Littré, dans l'ironie amère de son théorème social. D'une part, un esprit vaste, profond, ayant sondé les mers mystérieuses de la science, revenu, comme le Dante, des enfers du doute, et revenu, avec la lampe, assuré, confiant, tranquille et fort; de l'autre, un vague radoteur de fadaises, ignorant, béat et confit dans le convenu d'une doctrine stationnaire et mal attestée; entre les deux, une femme éprise, familière avec la vérité, initiée depuis quarante ans aux découvertes, et ayant vécu sous tous les rayons de la lampe merveilleuse. A qui ira-t-elle? Au savant qu'elle aime? non pas: elle ira au crétin, sans hésiter, et, qui pis est, elle ne sera contente que lorsqu'elle aura incliné le front puissant du génie sous les mains stériles de l'imbécile, que lorsqu'elle aura livré aux Philistins son Samson découronné!

VIII

18 juin 1881.

Le pasteur du troupeau d'Arras fait assavoir à la chrétienté que l'un de nos plus jolis pouilleux va enfin être canonisé. Ce pouilleux s'appelait Labre. Il y a dans nos mers un poisson que l'on appelle aussi le labre, et qui, lui, est très propre, attendu qu'il se lave continuellement, par goût et par métier. Je ne pense pas qu'il soit moins agréable aux yeux du Seigneur que son homonyme picard. Mais il paraît que toute la vertu de Labre ne fut pas dans sa saleté. On connaît de lui des miracles imposants auprès desquels la foudre n'a plus de curieux effets. C'est lui qui, par exemple, ressuscitait Rocambole, après qu'il était mort, tous les ans, dans le *Petit Journal*. Il mérite d'être canonisé épouvantablement.

Quel saint, mon Dieu! quel saint! vous l'auriez pris entre deux papiers, et vous l'auriez plongé dans les eaux de Lourdes, je suppose, eh bien! les eaux de Lourdes seraient devenues roses, sans qu'il cessât de rester noir! Ah! si vous croyez que l'Église canonise comme cela, à la légère!

Dans les commencements, à l'époque héroïque des

catacombes (voir Fabiola), on ne canonisait que les martyrs, ceux qui avaient versé leur sang pour la Foi. Plus tard, la congrégation des Rites se relâcha ; elle en vint même à béatifier à droite et à gauche, distraitement, comme le cardinal de Retz envoyait ses bénédictions, si bien que, pour sauver Jeanne Darc de ses politesses, Voltaire fut obligé d'écrire la *Pucelle*. Car Voltaire n'a écrit la *Pucelle* que pour soustraire la guerrière nationale aux avidités canonisantes des papes et la conserver à l'humanité, dont elle est un des plus beaux types.

Mais la fureur de canoniser vient de renaître à Rome, surtout depuis que les miracles donnent. Et vous savez s'ils donnent, ces gredins de miracles ! Eaux gazeuses, sulfureuses, ferrugineuses et anti-scorbutiques, il sort des sources sous toutes les bottes de postillons. La vierge apparaît ici et elle se montre là, dans les buées et les vapeurs chaudes, que c'est une bénédiction. Les parpaillots n'osent plus entrer dans une grotte et un de ces dimanches nous verrons un libre-penseur, hérissé, raconter qu'il vient d'en tailler une, dans les Buttes-Chaumont, de bavette, avec la propre maman du petit fabuliste désobéissant, et qu'elle lui a vanté le scrutin d'arrondissement.

Aussi l'Église canonise ferme, la canonisation étant une sorte de Légion d'honneur de l'abrutissement. Elle en est aux pouilleux, comme vous voyez. Elle nous fourre Labre au Paradis, à côté de Murillo sans doute, le peintre ordinaire de ce genre de modèles. Au moins a-t-il versé son sang, ce Labre, pour sa croyance ? Sans hésiter, je réponds : oui, si les poux en sucent.

Vous blaguerez si vous voulez, je ne me lasse pas

d'admirer notre sainte religion et combien juste elle s'adapte aux besoins de l'homme moderne. C'est quelque chose d'inimaginable et de consolant à la fois. La première leçon qu'une mère donne à son enfant, c'est celle de la propreté et du soin de sa personne, n'est-ce pas? La propreté, elle est déjà de la fierté, que dis-je? du respect d'être homme. C'est alors que notre sainte religion (ah! qu'elle est belle!) se présente et dit à l'enfant : — Tu vois cet ignoble individu honteux, réduit en pourriture par la vermine, cet être abject, qui suffirait, en respirant, à donner le choléra, en bougeant, la peste, en regardant, la lèpre, à la Picardie, sa patrie. Lorsqu'il entre dans une église, il n'a pas plutôt trempé le bout du doigt dans le bénitier que ce doigt se décompose et que la vasque se met à grouiller et à se peupler de petits labres spontanés pareils à lui et comme lui morbides; une odeur nauséabonde emplit la nef et les ailes, gagne la crypte et ternit le dôme : c'est l'odeur de sainteté, mon fils, si tu veux la connaître, elle est chère à Dieu. Tellement chère que les séraphins en ont perpétuellement de petits flacons sous les narines, et les dominations, de petits sachets sur la poitrine; la Madone en met le matin sur son mouchoir et notre saint-père le pape en fait frotter, en guise d'ail, les chapons qu'on lui sert dans ses édifiantes chicorées.

— S'agit-il donc de puer et d'empoisonner de la sorte, demandera l'enfant timide, pour marcher dans les voies providentielles?

— Puer n'est rien, jeune ouaille : sois fléau d'ordure et gouffre de pestilence, et nous te canoniserons. Notre excellent Labre adorait le musc et la verveine;

il était né pour mâcher la vanille et la vue d'une rivière lui donnait des vertiges de désirs fous. Mais aussi, quel martyr et quel saint ! Y songes-tu?

— J'y songe, reprendra l'enfant moderne, et il me semble que, sur ce point, le conseil municipal de la ville de Paris ne le cède en rien à votre lugubre Picard. Je viens de passer un ruisseau qui mérite la canonisation. L'été nous ramène sensiblement cette odeur de sainteté que vous préconisez, et vous n'avez qu'à fleurer une bouche d'égout pour constater que Paris est un vaste amphithéâtre de martyrs tel que votre Dieu les aime et les respire.

Et cependant Rome ne béatifiera pas Paris, ô inconséquence! Il est vrai qu'elle rachète en poésie ce qu'elle perd en logique, et qu'il n'y a, dans aucune langue, conception sublime ou idée grandiose qui vaille la canonisation du monstre sordide, opprobre du genre humain, dont le Vatican menace l'imbécile chrétienté. Jusqu'à présent, mes maîtres, l'Église de Paul et de Pierre ne s'était montrée que sanguinaire, concussionnaire, débauchée et persécutrice : elle apparaissait sinistre sur le fond de l'histoire, et elle prenait grande tournure de bourreau. Mais si elle devient bête, tout est fini pour elle, et bien fini. On met, quand on est Jules II ou Léon X, des brigands, des maltôtiers, des chenapans infâmes au calendrier, mais on n'y met pas des charognes. D'ailleurs ça vous regarde, et pour le nombre des cierges que je brûlerai à votre idole de fétidité, je ne vois pas vraiment pourquoi j'en parle.

IX

28 octobre 1881.

Dans son numéro du 22 octobre courant, la *Gazette de France*, par la plume de M. Simon Boubée, m'a traité publiquement de Bossuet et de Joseph de Maistre!... — Ça, c'est atroce! Il est vrai que, d'autre part, elle me dépeint : « un des plus enragés républicains libres-penseurs du Paris démocratique et athée. » Voilà qui fait du bien par où ça passe. D'ailleurs mon bienveillant confrère, tout en m'accusant de haïr le christianisme, me prédit que j'y retournerai; il m'appelle « catholique inconscient »; je crois, le diable m'emporte! qu'il espère me voir un jour ou l'autre prosterné devant le Sacré-Cœur, au pied de la butte et dans les bras de Paul Féval... Il n'y a pas apparence.

Si j'avais autant de pièces de cent sous, comme dit le cocher de fiacre, que je mourrai dans l'impénitence finale, je donnerais au pauvre Gill tous les millions qu'il rêve. Le culte de Jésus ne m'inspire que dégoût et mépris. L'apparition de ce philosophe des

portières a été le signal de l'entrée du Mal dans le monde, et depuis dix-huit cents ans que ses petits apologues niais ont remplacé, dans la Poétique religieuse, les fables magnifiques de la mythologie polythéiste, il ne souffle plus sur la terre que le vent de l'iniquité. Ah! s'il était permis d'espérer d'un croyant la bonne foi et l'impartial examen, je ne demanderais pas huit jours pour convertir M. Simon Boubée à Apollon, pour l'amener à proclamer la supériorité morale de Vénus sur la Vierge Marie, et pour le conduire, repentant et ravi, dans cet Olympe d'où nous est venue la plus belle civilisation qui ait jamais pacifié les hommes.

Qu'ils furent heureux, mon cher confrère, et vos pères et les miens, avant que l'abominable Paul eût secoué sur leurs têtes cette torche de terreur, allumée aux bouches d'Enfer, et qui a embrasé le monde moderne! La vie était claire et gaie, enveloppée par le mystère attrayant de la nature et bornée par l'honnêteté du visible et du tangible. Dans l'azur du ciel antique, les rêves volaient légers, évitant les récifs des nuées. Pourquoi le visionnaire juif a-t-il ouvert dans cette profondeur bleue les ailes noires de l'infâme Satan? Que je la hais, cette religion de croquemitaines, faite pour troubler les courts sommeils des vieillards et des petits enfants! Oh! votre doctrine ténébreuse, effrayante, toujours couverte des orages du doute, mer d'ignorance, où les deux bouts de la vie humaine trempent dans l'épouvante, comparez la, moderne, à la sérénité du ciel antique et convertissez-vous!

Vision pour vision, s'il est entendu que l'imagina-

tion a besoin de transgresser le réel, je préfère celle du char de Vénus traîné par des colombes aux Assomptions de Marie portée par des têtes de petits guillotinés. La croix du calvaire est peut-être un chef-d'œuvre de menuiserie idéale, et la tunique de lin sans couture un prodige de textrine mystique, mais leurs symboles ne m'entretiennent que de douleurs, de hontes : ils ne réchauffent en moi que le découragement. Ils me reprochent mes faiblesses, dont je suis irresponsable, mon impuissance, mes désirs et jusqu'à mon être, qu'ils contestent dans sa fin, son origine et sa liberté. Ils nient la vie au bénéfice de la mort, ils soumettent l'initiative aux volontés oscillantes d'un dieu triangulaire, occupé à déchiffrer les rébus de sa propre création dans le journal illustré de l'univers.

Quand ça ne sait que faire, ça ressuscite ! Je vous demande un peu ! Il s'ennuie tellement d'être éternel qu'il s'amuse à mourir pour racheter les hommes d'un esclavage où il les a, seul, précipités. Il se pose à lui-même des questions et des problèmes de Bulgare. « Etant donné que je suis le père de mon fils, le fils de mon père et l'oiseau familier de la maison, dire quel âge j'avais à la naissance de ma mère. » Et si on ne trouve pas, il vous enfourche et vous roule dans le bitume brûlant de ses colères ! O blanche Diane, ô superbe Minerve, ô Vénus au corps d'albâtre, divinités des gens logiques et des braves gens, dessillez les yeux de mon excellent confrère, M. Simon Boubée, et traînez-le par les cheveux à la lumière !

— J'aime les gens heureux, me disait un jour cet

admirable Théophile Gautier, frère de Phidias et son contemporain. Quel mot profond et beau ! Ah ! les gens heureux, où sont-ils par ces jours enténébrés de catholicisme, par ces temps d'effarement, d'angoisses et de peur de vivre ? Qu'est-ce qu'il en fait, des gens heureux, l'ébéniste-poète des lacs juifs? L'Evangile a attristé le genre humain. Il a décoloré le jardin terrestre, il a déparfumé les fleurs odorantes, et il a posé des suaires au bout d'un bâton à tous les coins de notre Eden. Ne vous promenez plus en chantant à travers les allées verdoyantes, mais rampez-y sur les genoux, pleurant, criant et ensanglantés. Ces fruits dorés et succulents qui pendent à la portée de votre main, ne les cueillez que pour les jeter au fumier, agréable aux narines du terrible triangulaire. Si le rossignol remplit les bois de ses hymnes enthousiastes, bouchez-vous les oreilles. Ne jouissez de rien, souffrez. Ne soyez pas heureux, vivez dans la douleur, le silence, l'obscurité et la saleté chrétiennes.

Frères, il s'agit de crever le plus tôt possible, et plus vite que ça. Ce monde est le pays de la venette. Le plus agréable à l'oiseau père et fils, c'est celui qui va le plus dans les culottes. Au jour du jugement, le vallon de Josaphat sera comme une corbeille, agréable au Seigneur, de borgnes, de manchots, de culs de jatte, d'idiots et de cholériques. — Qu'avez-vous fait de la vie ? demandera le fabuliste fulgurant ? — Rien, répondra le juste. J'ai eu peur. J'ai eu peur de vous, de monsieur votre père, et de votre bengali. J'ai eu peur de l'eau, du feu et de la terre. J'ai tremblé tout le temps, sans manger ni boire, sans aimer, sans me reproduire, écrasé d'horreur et tournant sur le nombril. — Entrez.

dira Jésus, et continuez. C'est en cela que la vertu consiste.

Eh bien, moi, monsieur Simon Boubée, je serai damné. voilà tout. J'aime mieux cela que de retrouver là-haut Paul Féval.



LE CRIME

Le roman à assassinats. — Question aux socialistes. — La fin de Paul Féval. — Tas de vaches ! — Abadie. — L'éducation du peuple. — La cour des Miracles. — Menesclou le mandrille. — Complicité du reportage. — Respect aux âmes. — Être et paraître.

I

30 novembre 1879.

Elle est rongée par deux ulcères, la société parisienne : en haut, par le cabotinage ; en bas, par le roman-feuilleton. J'entends par roman-feuilleton cette espèce de rocambolisation implacable à laquelle on soumet le peuple dans les bouquins et dans les journaux à un sou. On crée des sociétés contre l'abus du tabac et des manuels de dévotion, choses abêtissantes et stupéfiantes ; on n'en crée pas contre cela, le roman à assassinats, à vols, à viols, à guillotine et à mouchards. L'apologie de l'escarpe est la base même de la littérature populaire.

Ce qu'on invente dans le genre depuis vingt ans passe la mesure des plus fabuleuses inepties. Il paraît que ces saletés sont commises en général par des gens de beaucoup d'esprit, quand ils ont besoin de quelques louis pour payer leurs dettes. C'est un gagne-petit infaillible, bien connu dans les rédactions. Souvent on se met à plusieurs : l'un fournit l'idée du crime, l'autre le portrait du meurtrier, et les soucoupes des bocks s'empilent !... Que de vase il y a au fond de la conscience humaine !

J'aime passionnément à dire des vérités que l'on n'aime pas à entendre. Je n'irai donc pas par quatre chemins avec ces gens d'esprit endettés, qui jettent, pour rire, le vitriol dans le vin bleu. Je trouve leurs farces lugubres et nettement abominables, s'ils ne sont pas républicains ; et s'ils le sont, je les tiens pour de franches canailles ou pour des idiots, — au choix.

Qu'est-ce que vous feriez à un homme qui, pendant votre absence, viendrait raconter à votre petit garçon des histoires obscènes et terrifiantes ; — pardon, répondez-moi ! — qui, par des tableaux sinistres, ferait sombrer dans l'épouvante l'âme de votre petite fille, et vous la laisserait, entre les bras, écérébrée d'horreur ? Je vous pose cette question, paisiblement. Messieurs les rocambolistes, le peuple est ce petit garçon et cette petite fille ; il aime les histoires et il en demande. Or, voici plus de vingt ans que vous lui emplissez l'esprit de ténèbres sanglantes. Il ne voit plus que meurtre, il n'entend plus en rêve que des cris d'égorgement, il croit que la société, dans toutes ses classes, vit en état de défense permanent contre elle-même et que l'homme qui passe n'est qu'un hy-

drophobe démuselé. Vous lui répétez tous les matins, à l'heure du café au lait, qu'ici-bas on ne peut aimer sans tuer, qu'on ne peut économiser sans être volé, qu'on ne peut avoir un enfant sans qu'on vous le prenne, que tout gendarme est un forçat en rupture de ban, et vous trouverez mauvais qu'il assassine !

Qui vous dit qu'en consultant dans la prison leur sens moral bouleversé par les lectures à un sou ; qui vous assure que les petits monstres de dix-sept ans ne s'estiment pas très sincèrement en légitime défense contre les vieilles fruitières à bas de laine qu'ils chourinent ? Etes-vous bien tranquilles, rocambolistes facétieux, devant de tels phènomènes de perversité, et jureriez-vous que pas un de vous n'a jamais inventé, entre les piles de bocks, une vieille fruitière rapace et voleuse à laquelle on aurait eu plaisir à tordre le cou ? La place de la Roquette est tapissée, comme les autres, d'affiches de romans-feuilletons. Je suppose qu'un condamné, du haut de l'échafaud, vous montre l'une de ces affiches et s'écrie : « Société française, explique-toi clairement, car je ne comprends plus ! » Qu'est-ce que vous répondriez à ce Jean Hiroux ?

D'ailleurs, il y a encore ceci à dire que la permission que l'on a d'être bête en France ne doit pas aller jusqu'à l'influence. L'inepte a pour bornes la Société des gens de lettres ; tout au moins il devrait s'arrêter là, *ubi defuit orbis*. Mais va-t-en voir s'ils viennent ! La Société des gens de lettres admet sans examen et sans certificat de vaccine tous les rocambolistes qui s'offrent aux étreintes de ses confraternités mensuelles. Ils sont là un bon millier de porte-plumes, dont on ne ferait pas un écrivain, en les pilant, eux et leurs

rentes. Ces calligraphes rayent de leurs listes Rochefort et Vallès, deux maîtres en l'art du style, sous couleur qu'ils sont des vaincus de la pensée. En échange, dès qu'il éclôt au soleil un de ces enfileurs d'absurdités qu'Emile de Girardin se dispute à lui-même, dans les divers rez-de-chaussée où son génie s'incarne, vite on le bombarde gendelettre, comme s'il existait le moindre rapport entre le travail de ces coquesigrues et la très sainte littérature, à qui Dieu soit en aide.

Le peuple est une bonne bête, confiante et naïve, qui croit sur parole un bachelier. On n'est pas longtemps chez lui à se faire une gloire, car il demande les noms, sachez-le bien, et plus que personne il sait dire : De qui est-ce ? Si on le laissait aller à ses enthousiasmes, il vous nommerait député pour une chansonnette. Ce peuple qui ne sait pas lire est fou de lecture. A l'apparition de l'*Assommoir*, les ouvriers des fabriques se cotisaient pour acheter un exemplaire qui fût bien à eux. En matière d'imprimés le peuple avale, dévore et digère tout. Sur les questions des frelatements il s'en fie aveuglément à la surveillance de qui de droit. Ce n'est pas à lui à découvrir la trichine ou la pepsine. Tant pis pour vous si le pain que vous lui donnez est du montépin et si le bois dont il se chauffe est du boisgobey. Le jour où il est empoisonné, il sort dans la rue et il mord.

Tout ceci, je le déclare, n'est point du tout pour entraver la liberté que chacun a de produire au jour les cauchemars faméliques dont il est hanté. Mon objurgation ne s'adresse pas non plus à la censure ou à la commission du colportage. Quoique masqué je n'ai

coutume, moi aussi, de parler qu'à des visages. Je demande bonnement à des socialistes tels qu'Emile de Girardin, propriétaire de presque tous les journaux que l'on publie en France (et même du *Journal officiel*, ce qui est un comble, que dis-je, un pinacle !) je lui demande, à cet ardent démophile, s'il a porté ses méditations sur les progrès remarquables de l'assassinat, s'il en a cherché les causes et s'il prétend les trouver ailleurs que dans l'exquise littérature au kilomètre dont il est l'inventeur. S'il me répond que je proscris le roman d'imagination, je répliquerai, avec tous les manuels de philosophie, que l'imagination est un don de l'âme, fabuleusement rare, une perle noire dont l'huître a presque disparu ; que l'ostréiculture à laquelle il se livre, lui, Girardin, n'a rendu jusqu'à présent que des portugaises et des armoricaines à douze sous, huîtres de marchands de vin pour cochers de fiacres, et qui ne valent pas les moules.

En fait de romans, comme en toutes choses, il n'y a que la vérité qui soit belle et qui soit utile. La vérité instruit, elle moralise et elle repose. Dickens, Balzac, Flaubert n'ont à se reprocher, devant la société, aucun assassinat et aucune exécution capitale. Ils ont peint la vie cependant, qui n'est pas toujours douce, et les hommes, qui ne sont pas souvent bons. Ce qui rend les romans-feuilletons dangereux, c'est qu'ils sont bêtes, inconcevablement bêtes, ô Girardin, et menteurs. Ils infestent le peuple d'idées fausses, c'est terrible. Il y a déjà plus de nobles en France qu'il n'y a de villages pour leur prêter des noms ; mais il y a moins d'habitants aussi qu'il n'en faudrait pour suf-

fire à tous les crimes que l'on raconte, en un an, dans les seuls journaux populaires, et vous guillotinez !

Un homme, je le voyais souvent passer devant ma porte, courbé par le chagrin, abîmé d'angoisse, un homme qui a été la gloire et la fortune des journaux à feuilletons, dont la popularité fut immense et qui ne manquait pas de talent littéraire, s'est tout d'un coup arrêté dans sa production kilométrique ; il a regardé les cinq cents volumes qu'il avait écrits, et il s'est mis à pleurer. Comme il était parfaitement bon et honnête, il venait de se demander quel bien il avait fait à tous les esprits simples et candides qui le lisaient depuis trente ans, et il n'avait rien trouvé. Quant au mal !... La terreur l'a pris, et il a brisé sa plume. Il rachète à présent tous ses livres et il les brûle un à un. Tâche de martyr auquel il succombera, vaincu, car son œuvre est plus nombreuse que le sable des mers et que les feuilles des bois. Pauvre Féval, quel bel exemple il nous eût donné là si, pour échapper à Charybde, il n'était pas tombé dans Scylla. Il publie aujourd'hui des apologies des jésuites. Qui les brûlera, ceux-là, quand il sera mort ?

II

6 septembre 1880.

« Tas de vaches! » — C'est ainsi qu'à la suite de la condamnation de ses complices, l'aimable et facétieux Abadie salue le jury et la cour. Tas de vaches! Mais alors ce jeune homme ne respecte donc pas les institutions de son pays? Non, monsieur, il ne les respecte pas; il s'en bat l'œil. Et quand je dis qu'il s'en bat l'œil, je formule une faible métaphore, car il n'est pas de peau d'anguille assez dure pour lui dessiller cet œil là, l'œil dont il regarde ses contemporains en général et ses juges particulièrement. Tas de vaches! tel est le cri de ce philosophe du couteau. Je le retiens et je le commente.

En principe, je n'aime pas à parler des assassins; ils ne m'intéressent pas. La thèse de l'abolition de la peine de mort n'est guère soutenue que par les républicains teintés de religiosité; elle dérive de la théorie du pardon des injures et elle met la société en pose d'humilité. Je suis de ces matérialistes qui pensent qu'en fait de liberté un homme ne compte que par ce qu'il vaut et que, s'il ne vaut rien, il n'est rien. J'écrase les scorpions s'ils font mine de me piquer. D'où il ré-

sulte que non seulement vous voyez en moi un partisan de la peine de mort, mais un de ses adorateurs frénétiques. Rien ne remplace dans une société en travail de progrès et en fermentation d'avenir, l'exquise suppression d'une canaille. Ça fait du bien par où ça passe. Et c'est pourquoi vous m'entendrez peu ratiociner sur les cabotins de la guillotine. Mais enfin il y a le : Tas de vaches ! d'Abadie, et ce beau cri, ce cri hors ligne me sollicite.

Tas de vaches, qui, noble jeune homme ? Les magistrats ? Tiens, parbleu ! Les policiers ? D'accord. Le jury? A qui le dis-tu ! Et l'auditoire ? Ah ! grand Dieu, oui ! Qui encore ? Les journaux qui s'occupent de ta personne, et le président qui te gracie. Il a absolument raison ce jeune vertébré, et notre vacherie est immense.

De temps en temps, à la surface tranquille de la société dormante et croupissante, sur laquelle les gouvernements lancent des petits bateaux en papier, de jolis petits bateaux qui vont sur l'eau, un flot de vase sanglante monte. Je parle de cet Abadie et de sa bande, par exemple. Qu'est-ce qui se passe là-dessous, tout au fond, dans les boues obscures, tandis que les petits bateaux de la politique flottent joyeusement sur la nappe limpide et que les bons bourgeois les regardent ? Vous ne vous le demandez jamais. Jamais vous ne prêtez l'oreille à ce grouillement sinistre. Un jour tout l'étang est devenu rouge et la vase a débordé. Vous en souvenez-vous ? C'était il y a dix ans. Quelle peur vous avez eue lorsque vous avez vu les petits bateaux disparaître et sombrer ! Alors vous avez fait nettoyer l'étang et vous vous êtes mis en quête d'un autre fa-

bricant de petits bateaux politiques. Il vous en a fait d'insubmersibles, des merveilles de construction en papier, et toute une flotille. Qu'ils sont jolis et qu'ils filent délicieusement! Mais pendant ce temps-là l'étang s'est rempli de nouveau, les flots de sang commencent à reparaître et le grouillement à se faire entendre. Ah ! tas de vaches, vous avez oublié que tous les égouts y filtrent dans cet étang-là !

Si c'est là ce qu'il a voulu nous dire, l'Abadie, nous n'avons qu'à courber la tête sous l'invective cynique, car elle porte. Qu'importe que la police demeure impuissante à réduire l'effronterie de ces assassins de dix-huit ans, et qu'ils bravent publiquement une magistrature qui n'a plus pour elle que les gendarmes et l'inamovibilité ? Moi, je songe à la cause générale de tous ces accidents particuliers. Je constate que le vice se fait légion, et qu'une moitié de la société est en révolte contre l'autre. Je vois venir les jours où, dans le dégoût d'une civilisation émoussée, par haine d'une législation stagnante, les déshérités n'accorderont plus qu'à la force ce qu'ils accordaient au droit. Je perçois distinctement dans la nuit je ne sais quel bruit de craquement épouvantable et pareil à celui du rocher qui se détache ; et sur ce rocher il y a des vaches, un tas de vaches, qui ruminent et sommeillent, de bonnes grosses vaches égoïstes, sourdes au craquement, les yeux noyés dans l'extase du bien-être. Ce sont les vaches d'Abadie.

Il faudrait pourtant s'entendre un peu, car le temps passe et l'avenir arrive. Y a-t-il réellement des réformes sociales à appliquer chez la nation française

après douze cents ans de tyrannie, de malheur, de pauvreté et d'injustices de toute espèce, et l'avènement de la République est-il le signal de ces réformes ? Si non, n'en parlons plus : couchons-nous, et mourons. Si oui, hâtons-nous. Oh ! mais hâtons-nous, nous n'avons que le temps, je vous en réponds. Et surtout commençons par le commencement, c'est-à-dire par l'éducation du peuple et de ses enfants. Dans huit ans, il y aura un siècle qu'on lui promet, au peuple, de s'occuper de lui et de le rendre heureux, un siècle qu'on le berne. Il en a assez, c'est visible, et il ne croit plus. Les symptômes sont manifestes, et sans en désigner d'autres que son mépris pour les classes dirigeantes, le peu de respect qu'il a pour les lois, le bon marché qu'il fait de sa vie et de celle des autres, il est aisé de voir qu'il se désenchante de tout le système social, qu'il en nie l'équilibre, et qu'une bonne cour des Miracles où l'on se fait justice soi-même selon des principes naturels, communs aux sauvages et aux civilisés, lui paraît être ce que l'on a trouvé de mieux comme solution des questions pendantes.

Prenez garde à la cour des Miracles, car elle se reforme peu à peu en plein Paris haussmannisé ! Abadie est un petit Trouillefou, qui mène une bande et qui a un coup à lui, un coup qu'il enseigne aux initiés. Il sait comment il faut répondre à la justice, il en connaît le personnel, ses capacités, ses défaillances ; il en joue comme un chat d'une bobine. Son jury, il le possède sur le bout du doigt, il lui tape sur le ventre, il l'appelle : Papa jury ! Quant aux magistrats, juges, avocats, gendarmes et gens de cour, ce galopin de dix-huit ans les tombe d'une chiquenaude, il leur jette au

nez son : Tas de vaches ! prodigieux, et il se met à rire d'une oreille à l'autre. C'est effrayant.

Encore une fois ne perdez pas une minute, courez au peuple, et sauvez-le. Reprenez-le par ses enfants, à la source des générations nouvelles, et retrempez-le dans l'instruction, dans l'honneur, dans la fraternité, dans toutes les sources vives de la liberté. Ce siècle n'a pas autre chose à faire ; c'est son rôle unique. Tout pour le peuple, c'est le mot d'ordre, et la prudence vous le donne. Hommes d'en haut, il faut en arriver à l'exécution du programme, c'est l'heure. Quant à la bourgeoisie, à l'armée, au clergé, aux fonctionnaires, à la noblesse, ils ont eu leur temps ; il est passé. Ils en sont à la vacherie, laissez-les-y, et courons au peuple.

III

4 juin 1881.

L'avez-vous savourée, dans les journaux de la semaine dernière, l'histoire de ce colonisateur, facétieux mais rossard, qui, ayant découvert au sein des mers une jolie petite Taïti, une île fortunée, un paradis où les arbres vous apportent d'eux-mêmes votre café au lait tout sucré dans votre lit, arrive en Europe, met son île en actions, trouve des souscripteurs, les isole en un bateau de sa composition et les débarque enfin sur un dos de baleine épouvantable, où ils ne trouvent pas une queue de radis pour se nourrir? Il leur avait promis des cocotiers, aux pauvres gogos, et il ne leur donne que des gogotiers. Ils sont restés là six mois, ces malheureux, à six cents lieues, mètre en main, du moindre bifteck aux pommes, croquant des lézards à déjeuner et des perroquets à dîner, n'ayant pas vu passer une seule voile à l'horizon, désespérés, crevant la faim, la soif, le froid la nuit, la chaleur le jour et ne sachant plus où souscrire de la tête. Quand on est venu les chercher, ils n'étaient plus que dix, de deux cents qu'ils avaient été. Cette île désormais sera re-

levée sur les cartes ; on l'appellera : l'Ile des Actionnaires.

Eh bien ! — Si l'on m'apprenait que l'un de ces dix rapatriés, en mettant le pied sur un port d'Europe et curieux de connaître l'état de la société dans laquelle il rentre, après avoir jeté les yeux sur les journaux de la dernière quinzaine, s'était déclaré prêt à retourner dans l'île, et tout de suite encore, — je n'en serais pas étonné. Je n'en serais pas étonné le moins du monde.

Ce qu'il est monté de boue à la surface de ce marais croupi qu'on appelle (révérence parler) la société moderne ; ce qu'il s'est exhalé, depuis un demi-mois, de miasmes empoisonnés autour des filets que la police y a jetés, non, il faut renoncer à le dire. — Nous en sommes purement et simplement à la Peste. Je considère que l'homme qui sort aujourd'hui dans les rues sans tenir sous ses narines une fiole d'acide phénique, sans avoir à la bouche une cigarette de camphre, est un homme qui se suicide. Voilà.

Quand je pense que j'ai été assez obtus pour reprocher à M. Alexandre Dumas une simple brutalisation d'enfant de sa *Princesse de Bagdad !* Je lui fais amende honorable, un gros cierge à la main. Son Nourvady est un ange adorable. Qu'est-ce que c'est, mon Dieu, que d'abattre un moutard d'un revers de patte pour lui prendre sa mère ? Nous en sommes à d'autres manières avec les gosses. Lorsque l'enfant paraît, comme dit le poète, ce n'est plus le cercle de famille qui s'élargit. Oh ! mais non, c'est le couteau qui s'ouvre. Lorsque l'enfant paraît, la proxénète sourit et s'avance. Lorsque l'enfant paraît, c'est sous l'aile d'une bonne,

amante de l'armée française. Lorsque l'enfant paraît, on ne l'embrasse plus, on le viole. Nourvady, mon ami, c'est toi qui avais raison, et je ne suis qu'une bête. Mais, moi aussi, je voudrais bien m'en aller dans l'île !

Ce sont des exceptions, allez-vous dire. Et moi je vous réponds : Vous en êtes une autre !

Il n'est pas douteux que de vivre six mois, à s'entre-dévorer, sur un dos de baleine infertile, ce n'est pas un idéal. Je reconnais que lorsque l'on souffre mort et misère à mâcher des lézards et à broyer des perroquets bi-centenaires, il est cruel de songer que vos amis d'Europe vous croient heureux et qu'ils disent en parlant de vous : Ce gredin-là ! a-t-il une veine ! pour quelques actions qu'il a prises, le voilà en paradis ! Mais enfin dans cette île bizarre un père peut encore se promener avec son enfant, sur des morts et sur des mourants, sans avoir à craindre qu'on le lui souille. Il n'a pas d'amis militaires ou d'amis pharmaciens. L'île ne produit pas de jeunes emballeurs armés de couteaux de treize sous, qui étudient l'anatomie sur les marmots et jouent ingénument à la poupée, jusqu'à quinze ans, en leur crevant le ventre. Cette île, où il faut s'enfuir éperdûment, est vide de guenons nymphomanes. On n'y voit point d'écoles professionnelles de prostitution pour les enfants adultes des deux sexes. On ne les contamine pas. On se contente au moins de les manger. Je préfère Ugolin à Tibère. Et vous ?

Je pense sérieusement à cette île. Elle me rit, sur l'océan Pacifique. Elle m'appelle et me fascine. Qu'est-ce que tu fais, semble-t-elle me dire avec la

voix des brises marines, qu'est-ce que tu fais dans une société de sauvages, où des mandrilles se jugeraient déshonorés de vivre ? Espères-tu sauver tes enfants de tant de porcs en rut ? Si par hasard ils échappent à la bonne, amie des vieillards infâmes, échapperont-ils aux promiscuités des collèges, où le vice s'enseigne dans la langue de Socrate ? Si tu les sauves de là, les sauveras-tu des prêtres ? Si tu les garantis des prêtres, les garantiras-tu des militaires ? Si tu les défends des militaires, défends-les donc des pharmaciens, puis des jeunes emballeurs, puis de tous les Papavoine, puis des abonnés des maisons publiques, que sais-je encore ? Quoi que tu fasses, tes enfants sont perdus. Le mieux est de venir les manger avec moi. Viens les manger dans l'île. A moins que tu ne préfères t'en tirer comme Moyaux, et les jeter au fond d'un puits, car c'est là encore de la prudence, par le temps qui court, et le jour approche où les pères généreux et tendres adopteront ce système, par pitié pour les chers petits êtres.

Elle parlent d'or, les brises du Pacifique. Du moment qu'une société ne trouve pas le moyen de protéger l'enfant, le contrat est rompu entre tous ses membres. La famille a le droit de retourner dans les bois. Elle se chargera elle-même de se défendre des satyres, des priapes et des œgipans obscènes qui rôdent sur leurs pieds de boucs, autour des cabanes et des berceaux. Il est temps de prendre les mesures nécessaires, quelles qu'elles soient, et je vous avertis que les pères en ont assez. L'enfant est l'objet même du pacte social ; le respect de l'enfance est la clef de voûte de la charpente ; si on la laisse pourrir, tout

s'effondre. Châtrez les priapes, émasculez les vieillards, dévirilisez les sadiques, faites ce que vous voudrez et comme vous voudrez, mais terminons. En quinze jours nous en avons trop vu, miséricorde! Assez de monstruosités, assez de viols, d'assassinats, d'éventrements, de papavoinisme et de caligulisme, assez, assez ! Tout est préférable à la vie en commun dans ces conditions ; tout est préférable au commerce humain ; tout vaut mieux que la société décomposée, pestilentielle, noire de bêtes immondes, même l'île et son dos de baleine. Qu'on émette de nouvelles actions pour l'île, j'en prends. Qu'on frète un second bateau, j'y monte, dût-on s'embarquer à Bordeaux et trouver à l'arrivée tous les lézards morts et tous les perroquets empaillés sur les arbres, dans les poses des avocats de ces atroces procès.

IV

23 septembre.

Ça va bien, ça va même très bien ! Qu'est-ce que vous en dites, du jeune Morisset, de Tours ? Enfoncé, Abadie ! En fait d'assassinat, le dix-neuvième siècle est chez Nicolet, positivement. La dernière est à Morisset, de Tours. Pruneaux et rillettes, vous l'emportez.

Il y avait une fois, à Tours, un joli jeune homme, du nom de Morisset ; il était d'une intelligence raisonnable, un peu au-dessus de la moyenne, telle qu'il convient enfin pour être clerc de notaire, en province. Ce joli jeune homme était forcené pour les lettres ; il rêvait de dégoter Victor Hugo et de donner à la France un pendant de la *Légende des Siècles*. De là bien des sueurs obscures. La nuit, les bourgeois, attardés par les rues de la ville, apercevaient une petite lumière tremblante, dans le carré d'une lucarne, et ils disaient avec émotion : « C'est le jeune Morisset qui est en train de tomber V. H. » Et ils passaient sur la pointe du pied.

Les jours s'écoulaient toutefois, et V. H. n'était pas dégoté par Morisset, au contraire. Mais Morisset écrivait toujours, et chaque nuit, à la clarté de la lampe, il

se colletait avec une des neuf Muses, n'importe laquelle. Il advint que Morisset se fatigua d'être terrassé de la sorte et que ne pouvant être V. H., il prit le parti d'être Lacenaire. O Morisset, c'est bien plus facile.

Il est évident que dans l'idée de ce jeune nourrisson des rillettes, nous n'avons eu en France que deux grands hommes depuis cent ans, l'un qui représente le rêve, l'autre qui idéalise l'action. Le reste est de la canaille. Aussitôt constatée, cette vérité fut, par Morisset, mise en œuvre ; il prit un revolver, descendit dans la rue, et, tirant au hasard sur les bourgeois en marche ou assis, il fut Lacenaire en un tour de main.

Et voilà !

Société moderne, à demi démocratisée, à demi libérée, à demi instruite, voilà où tu en es, à l'hydrophobie des fruits-secs ! Les pruneaux se révoltent. Ils ne veulent plus être pruneaux, et tandis que tu crois les manger toujours, ils grouillent dans le sac et se lancent sur tes épiciers. Ou Victor Hugo, ou Lacenaire ! dilemme idiot ! Ils se le posent. Le besoin d'être quelqu'un dévore, enrage et démente les esprits moyens ; les phénomènes d'ombre et de lumière se croisent dans les cervelles à demi désobstruées et y déterminent la folie. Et ma conviction est celle-ci, que, si la politique continue à mesurer parcimonieusement les rayons de la science et ceux de la philosophie à ce peuple en effervescence, qui sait et ne sait pas, qui voit et qui comprend à peine, auquel on donne peu à peu sa liberté sans lui en apprendre l'usage, le maniement et le but, ma conviction, dis-je, et très arrê-

tée, est que nous aurons avant peu des Morisset par centaines, Lacenaire devenant chef d'école et expression d'angoisse sociale.

En bonne conscience, n'est-il pas effrayant que l'on puisse devenir assassin parce qu'on ne peut acquérir le talent poétique ? Ainsi donc, ils savent ce que c'est qu'un Victor Hugo, ils en connaissent la valeur : on le leur a appris et expliqué. Mais on ne leur a pas dit que de tels hommes restent et resteront toujours des raretés extraordinaires, hasardeuses et bénies. Ils croient qu'en travaillant ils arriveront à égaler ce prodige intellectuel. Aussi, quand ils se brisent contre leurs désillusions, quand ils se grillent, pitoyables phalènes, à la torche embrasée, ils accusent la Démocratie d'avoir menti, ils se ruent avec furie sur la Société, et ils se vengent. Car ils se vengent, et rien de plus. Ce Morisset, qui s'en va tuer un bourgeois de Tours sur le banc où il était assis à prendre le soleil, sans autre motif que celui de ne pouvoir égaler un Maître proposé à son admiration, ce clerc de notaire exaspéré, qu'a-t-il fait en somme, si l'on met à part ses forfanteries niaises et sans portée, que de justifier ces vers terribles d'un autre poète contemporain :

> Pour moi, je sortirai tranquille et satisfait
> D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve,
> Dussé-je user le glaive et périr par le glaive.
> Saint Pierre a renié Jésus ; il a bien fait !

Ah ! vous croyez qu'on ne les entend pas, les cris des poètes, tas de Platons, qui nous faites une république de banquet ? Mais rien ne se perd de ce qui est écrit, dit ou chanté. Le peuple a l'oreille tendue au

verbe nouveau, et il prend tout au pied de la lettre : Morisset sortira tranquille et satisfait d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve. Il a voulu être ou paraître, selon la formule du grand déclassement moderne et du nivellement universel. Ne pouvant « être », il s'est contenté de « paraître ». Qui dira si ce triste imbécile n'est pas content du rôle qu'il a joué, s'il ne se trouve pas logique et s'il ne croit pas s'être fait, lui aussi (miséricorde !), un nom !

Il y a de quoi trembler, me disait un jour un avocat, à voir l'épanouissement de certains criminels lorsqu'ils lisent leurs noms imprimés dans un journal ! L'histoire d'Erostrate est donc éternelle ? Mais alors tous les temples de Delphes y passeront. Quelque exceptionnel dans la bêtise que soit le cas du jeune Tourangeau, il est toujours permis de tirer un enseignement général d'un fait particulier, et celui-ci porte sa leçon.

Lorsqu'un peuple sort des limbes de l'ignorance, de la tyrannie et des souffrances séculaires et lorsqu'il s'éveille à la liberté, doit-on lui mesurer la lumière, doit-on lui découvrir graduellement la vérité et le maintenir quelque temps dans les pénombres de la chambre noire ? Ou bien est-il préférable de l'exposer d'un coup et tout de suite à la clarté et de lui verser sans réserve toute l'ivresse de la délivrance? Répondez, socialistes. Le problème est là. Je ne me charge pas de le résoudre, mais je constate que si, d'une part, on risque de développer l'orgueil chez ce peuple libéré, on s'expose, de l'autre, à étendre sa vanité et dangereusement, ainsi que vous voyez. Qui ne peut

être veut paraître. Empédocle, avant de se précipiter dans le cratère, que la science lui montre sans le lui expliquer, laisse ses pantouffes sur le bord du gouffre, afin qu'on sache qu'il y est entré et qu'il y disparaît inutilement. Morisset n'est qu'un Empédocle, qui rime à socle, ô poète !



LES JUIFS

25 novembre 1880.

Depuis le sac de Jérusalem par l'ineffable Titus, dit : « Les délices du genre humain » (jeunes élèves, apprenez votre histoire), depuis la destruction du Temple (car ce Titus fut essentiellement raseur, tellement raseur, jeunes élèves, qu'il en a laissé son nom à une coiffure), depuis le carnage sans exemple que le fils de Vespasien, an 70 après Jésus-Christ, ordonna et présida de ce petit peuple sublime, et depuis la dispersion de ceux qui échappèrent au massacre (Titus, jeunes élèves, est cet empereur à dix doigts qui n'aimait pas à perdre une journée), depuis cette époque, dis-je, c'est un martyrologe lugubre, ô justice! et lamentable, ô liberté! que l'histoire des juifs!

Et ce martyrologe est tellement honteux pour l'humanité que, pour se soulager la conscience, on éprouve le besoin de dire et de croire que l'hydrophobie catholique en reste seule responsable. Auprès de ce que ces malheureux ont enduré depuis dix-huit

cents ans, à côté de la persécution enragée qu'ils ont subie, on en arrive à penser que les fameuses persécutions chrétiennes ne sont que de joyeux vaudevilles dont Néron fut le Lambert-Thiboust et Tibère le spirituel Labiche. A la table de la douleur humaine, le juif tient le haut bout : et c'est lui qui a le plus grand calice.

Il y a eu un siècle, le quinzième, celui en l'honneur duquel M. Baudry d'Asson envoie des coups de pied dans l'œil aux militaires, pendant lequel les chauffoirs publics n'étaient alimentés que de margottins de juifs. De là vient sans doute cette odeur de fagot que nous trouvons si gentiment à leurs descendants, nous autres chrétiens à nez fins. Oui, jeunes nourrissons des Muses, pendant cet âge, dit le Moyen, sans doute parce qu'il n'est regretté que des médiocres, on a tant brûlé d'israélites sur les places publiques que l'invention du gaz en devenait inutile et que les cannibales, reniflant les parfums qui leur venaient du côté de l'Europe, pouvaient dire aux missionnaires du doux Évangile : Eh! eh! mon petit père! nous connaissons cette odeur-là!

Si l'on ne savait que l'homme est une bête brute, on pourrait s'étonner de cet acharnement de dix-huit cents ans contre des expatriés en fuite. On le comprendrait à la rigueur si l'on était admis à croire qu'un pauvre vicaire de hameau, sans appointements, avait détaché une côtelette de l'ensemble de la grillade pour la manger, car le juif étant comme nous de la race blanche, et comme nous mammifère, sa chair doit être savoureuse et, dans certaines parties, nourrissante. Mais point. On les

brûlait pour les brûler, simplement ! Le peuple catholique avait remis le soin de ses plaisirs aux Ruggieri de l'Inquisition. Et tout cela, pourquoi? je vous le demande : pour venger la mort d'un fabuliste !

Car, enfin, lorsque l'histoire nous apprend quel est le crime qu'expient ces infortunés israélites et par quoi ils ont soi-disant mérité la haine et l'opprobre universels, on doute si l'on rêve! Songez que, seul, entre tous les peuples antiques, l'Hébreu fut monothéiste, et qu'il crut, bien avant le vrai croyant, à la révélation. Songez qu'il est l'ancêtre et l'initiateur de son bourreau, le chrétien, celui que le mahométan appelle chien, pour conserver les belles traditions de la politesse religieuse, et songez encore que la Bible, cette Iliade sémitique, son ouvrage, est précisément le livre selon lequel on lui fait passer le goût du pain sans levain, une friandise absolument judaïque. Quand le Romain panthéiste travaille le poil au chrétien monothéiste et quand il l'offre à la voracité impartiale des tigres de l'arène, c'est au moins logique. Mais si le chrétien, qui croit en un seul Dieu, se met à griller, à rôtir et à flamber le juif, qui croit non seulement en un seul Dieu, mais au même, et s'il l'accuse d'être un hérétique, on n'a plus qu'à se fourrer la tête sous une douche pour ne pas devenir fou, et tout de suite encore!

Le juif, dit Torquemada, un bien saint homme, n'a pas voulu reconnaître la divinité du fabuliste. Sacrebleu, je voudrais bien vous y voir, vous qui n'avez même pas voulu reconnaître la simple science de Galilée! D'abord non seulement la divinité de l'agréa-

ble physicien nommé Jésus n'était pas évidente, mais elle n'est pas encore prouvée. Puis, son talent de fabuliste était de troisième ordre et ne dépassait guère le niveau atteint par notre Lachambaudie. Il faut se mettre à la place de ces pauvres diables d'Hébreux, habitués à vivre tranquilles et à potasser leur Bible à l'ombre du tabernacle et se représenter l'effet qu'a dû leur produire l'apparition d'un espèce de toqué, suivi de douze pisciculteurs abrutis, qui s'en venait débiter des calembours, faire tourner des chapeaux et des tables, introduire des catins dans le temple, et raconter que sa mère a eu commerce avec des pigeons domestiques.

On n'a pas idée d'une surprise pareille. Certes, c'était un dieu! A qui le dites-vous? Mais enfin au premier abord on pouvait en douter, et les pharisiens n'ont pas été aussi malins que vous l'êtes. Du premier coup, vous, vous vous seriez écrié : « Ah! mille bombes! ce n'est pas un homme. C'est positivement le fils de Jéhovah, qui n'en a jamais eu! » Et vous auriez piqué une tête dans le Jourdain. Eux, ils ne l'ont pas fait. C'est leur tort. Mais ils ne s'y attendaient pas. Voilà leur excuse. Observez d'ailleurs qu'ils ne sont pour rien dans son supplice, et que, s'il faut s'en référer à l'inscription placée sur le poteau du Calvaire, c'est comme prétendu roi des Juifs que le fabuliste fut crucifié, sur l'ordre d'un gouverneur romain, et non pas comme fils d'oiseau, prédit par les prophètes.

Ainsi donc les juifs sont même innocents du meurtre de leur jeune compatriote. Eh bien! alors, pourquoi les a-t-on massacrés par millions? Voilà pourtant comment on traduit l'Évangile, recueil de fables en

prose, revu et augmenté par les douze pisciculteurs, et parvenu cependant à sa milliardième édition. Oserai-je risquer cette proposition, à savoir que les juifs sont en effet de grands coupables, et que s'ils méritent en quelque façon le sort abominable qui leur est infligé depuis dix-huit siècles, c'est bien pour s'être montrés avec Jésus d'une patience et d'une mollesse de caractère impardonnables.

Le mal qu'a fait à l'humanité ce philosophe de village, avec ses tours du lac et ses apologues obscurs, les crimes qu'ont commis sous son couvert tous les monstres à face humaine qu'il a endoctrinés, toutes les passions infâmes qu'il a déchaînées du haut de sa potence, et les lâches espoirs de fakirs qu'il a ouverts sur l'abîme sans fond du néant, tout cela aurait pu nous être évité. La chemise de force, elle aussi, est un lin sans couture. Le voilà le crime des juifs. Ils n'en ont jamais commis d'autre. Mais ils en sont assez punis, les malheureux !

Et c'est pourquoi, lorsque j'entends dire que l'on parle, de l'autre côté du Rhin, de recommencer contre eux l'ignoble et lâche persécution qui les décime depuis Titus le raseur, je me sens pris d'un immense dégoût pour l'humanité et je désespère de l'avènement de la liberté. Peut-être est-ce le christianisme qui l'entrave. Dam ! Songez-y ! à vos heures perdues !

II

Si « Kieff » veut dire repos, ce n'est fichtre pas en russe! Dans une ville ornée de ce nom, tranquille et chère aux fumeurs de narghileh, on vient d'inaugurer une persécution contre les juifs qui promet de beaux jours aux amateurs de boucherie humaine. Mes amis, nous entrons purement et simplement dans l'ère de liberté de conscience promise par les humanitaires. Cette fois, ça y est, et ça y est bien. Vous pouvez vous diriger vers le ciel, notre commune patrie, par tous les chemins qu'il vous plaira choisir ; derrière la queue du cheval de Mohamed, à travers le nombril de Bouddha, dans la barque de Jésus le pisciculteur, ou encore parmi les nuées tonitruantes du père Sabaoth. Vous pouvez adorer qui il vous plaira, et jusqu'à Elias Howe, l'inventeur de la machine à coudre, si tel est votre sentiment. L'important est de former la ronde et de danser en l'honneur du bonheur universel, autour de l'arbre de la vertu en entrelaçant les métacarpes. Réjouis-toi, douce philosophie, ton règne est venu ! Accours dans ma nacelle, ô liberté, viens, viens!

Sans doute quelques malentendus fâcheux se produiront encore quelquefois, mais si rares ! C'est à peine si tous les huit jours, par exemple, une population frénétique, ivre d'eau-de-vie et d'envie, sortira de ce Kieff, qui donne son nom à la ville, tant elle est dormante d'habitude, pour se ruer sur de pauvres diables de circoncis et les charcuter à coups d'eustaches. Les exceptions, pareilles à de saints prélats en tournée apostolique, confirmeront la règle. Notre glorieux XIXe siècle est doux. Il se distingue par la bénignité des méchants siècles un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize et dix-sept. Il est tout autre. Il est exquis. Les relations humaines aujourd'hui sont ouatées de fraternité et capitonnées de tolérance. Il faut lui pardonner, à ce bon siècle, les cas imprévus, où les adorateurs du veau d'or sont écrabouillés par les adorateurs des cochons d'argent. Cela n'arrive que les jours de fête !

Oh ! la honte d'être homme, quand on lit des récits pareils à celui du *Golos* sur les massacres de Kieff ! Et la tristesse de savoir lire !

Après dix-neuf siècles, en être encore à s'égorger sur une question de prépuce qui n'est au fond qu'une question d'hygiène ! S'entrelarder les uns les autres, parce que ceux-ci se marient, le chapeau sur la tête, et ceux-là le chef découvert. Se défoncer le ventre et s'arracher les tripes parce que les uns ont sept tiges à leurs chandeliers et les autres une. Se prendre aux poils parce que les uns frisent et les autres ondulent ! Qu'est-ce que c'est, grands dieux ! que cette bête épouvantable, à la fois tigre et serpent, qui s'est em-

parée de la terre, que le chien lèche, que Phidias sculpte, qui produit de la musique et qui signe : Homme ! ses actes d'hyène en rut !

Elle doit être bien inexplicable en effet et rudement mystérieuse, la loi fatale que nous subissons sur cette boule de gomme terrestre, car personne ne la comprend, si tout le monde l'interprète, et le vieux Sabaoth lui-même, qui l'a faite, s'y englue jusqu'à la barbe. Ah ça ! qui faut-il tuer et qui faut-il ne pas tuer ? On s'y perd. A quel court-bouillon veut-il ses victimes, l'éternel goulu des croyances orientales ? Etait-ce de ce caviar qu'il désirait manger dans sa bonne ville de Kieff ? Etait-ce du thé de ce samovar qu'il voulait boire ? En l'honneur de quel saint cette chasse aux pauvres youths, et qu'est-ce qu'on célèbre dans leur sang ? A qui monte la fumée de leur grillade, et quel olfact céleste chatouille-t-elle dans quel paradis ?

L'idée que les sociétés modernes se font du juif et de son rôle dans l'humanité est bonnement épouvantable. Je suis de sang chrétien, j'en parle en toute impartialité. Le juif est un individu que l'on tolère quand il a de l'argent et que l'on massacre quand il ne veut pas vous en donner. Cet argent qu'il doit avoir, on ne se demande pas comment il l'a acquis, gagné ou hérité, si la source en est belle, honorable ou glorieuse ; non, il est de sens public qu'il l'a volé. Pourquoi ? Je vous le demande. Remarquez que les moyens par lesquels un chrétien a fait fortune sont exactement les mêmes que ceux auxquels le juif a recours pour arriver au même but ; que ces moyens sont l'intelligence, l'économie, l'audace, l'invention et

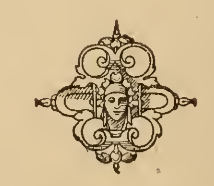
le crédit, père des spéculations. Songez que leurs opérations, comme les nôtres, sont bornées par les mêmes codes, sans privilèges, réglées par les mêmes édits, soumises aux mêmes juridictions, et que leurs collets d'habits sont exposés aux mêmes mains de gendarmes. S'ils deviennent millionnaires à notre barbe et à nos pieds, c'est peut-être que nous ne savons pas nous baisser à temps pour ramasser le lingot, qu'ils ont l'œil plus sûr et la pince plus preste.

Je vous prie de m'expliquer en quoi l'individu qui se fait cent mille livres de rentes à recueillir des bouts de cigares sous les tables est plus méprisable et plus bas dans l'échelle sociale que celui qui, pour fumer les cigares entiers, ruine évangéliquement sa famille, filoute chrétiennement ses fournisseurs, ment à sa parole, falsifie des signatures et vit aux crochets des gaupes à l'œil noir que Jésus et Alexandre Dumas fils protègent. Et c'est parce que vous êtes de la religion des paresseux, des gouapeurs et des poivrots, que vous tombez sur le casaquin des sobres, des travailleurs et des courageux ! C'est vous, clergé grec, couvert d'exactions, de vilenies et de monstruosités séculaires, qui donnez le signal du massacre des juifs russes ! C'est vous, frelons, qui incendiez les ruches des abeilles ! Combien leur devez-vous donc ?

Allez, allez, vous ne jetterez pas la poudre aux yeux des libres-penseurs, et nous connaissons le truc du débiteur qui rencontre son créancier au coin d'un bois. Judas n'est pour vous l'Iscariote que lorsqu'il réclame ses deniers et veut recouvrer sur la mort du Christ, et vous êtes de ces saint Pierre et de ces saint Jean,

qui, après la cène, allez toucher vos commissions, bons apôtres, sous les oliviers.

Eh bien, il faut avoir le courage tranquille de le dire, et de le dire en France, puisque la France est le seul pays de la terre où il reste des avocats pour les opprimés et les persécutés : depuis que le christianisme a faussé chez tous les peuples de l'Europe le sentiment du juste, du bien et du beau, depuis que les prêcheurs de mystères ont remis en question les destinées humaines par leurs dogmes de récompenses et de punitions éternelles, qui laissent la vie en friche et l'avenir en jachère, les juifs sont les seuls qui aient maintenu, à travers la grande débandade des consciences, les droits et les devoirs du travail, de l'intelligence et de l'amour. Ils sont la seule race franchement démocratique et progressiste de l'univers ; ils vont de l'avant toujours, profitent de toutes découvertes, explorent et tentent, et tiennent le flambeau. C'est pour cela qu'on les assassine, et non pour autre chose.



LE BOURGEOISISME

18 mai 1880.

Depuis que le pauvre grand Flaubert dort là-bas, debout dans la fosse trop étroite et mal mesurée à sa taille de géant, — il y a des journalistes parisiens pour demander ce que c'est que le bourgeoisisme. Est-ce que vraiment ils ne le sauraient pas ? Je préfère croire qu'ils cherchent à câliner l'abonné de province et qu'ils font l'âne, comme on dit, pour avoir du son... Quelques-uns s'imaginent, et ce sont les journalistes sans lecture, que le mot de bourgeois est l'opposé de bohême et de bousingot, et qu'il a été créé par les romantiques pour excuser les chevelures mérovingiennes, les barbes transcendantes et les gilets Robespierre. — «Alors, s'écrient-ils doucement consternés, l'honnête homme qui, le jour venu, paie son terme avec simplicité, est un bourgeois ! Celui qui aime le bœuf bouilli et qui en mange, qui, lorsque le temps est incertain, se prémunit d'un parapluie, monte en omnibus et utilise sa correspondance,

celui-là est ridicule et mérite qu'on le bafoue? Mais s'il en est ainsi, Victor Hugo lui-même!... »

Soyons calmes. Au XVIe siècle, bien avant que Théophile Gautier eût été rejeté de l'Académie parce qu'il portait les cheveux longs et que M. Rousse ait été reçu en icelle parce qu'il porte les cheveux courts, au seizième siècle, dis-je, si vous aviez appliqué à un bourgeois de Paris l'épithète de bourgeois, il vous aurait poursuivi dans la rue avec sa lardoire. Les textes en font foi. Direz-vous cependant qu'il était moins honorable au seizième siècle de payer son terme qu'au dix-neuvième? Avancerez-vous que la passion du bœuf bouilli date en France de la première d'*Hernani*? Même aux époques les plus triomphantes de l'histoire du Tiers, cette injure; Bourgeois! a toujours été insupportable à un Français. Pourquoi?

Parce que le bourgeoisisme est la maladie particulière de l'esprit français, l'oïdium propre de ses mœurs, le cas de son caractère. C'est le vice du sang latin. Bourgeois est le synonyme de tardigrade, de rétrograde, de routinier, de poncif, de philistin, de tous les qualificatifs que nous méritons par notre haine du nouveau, notre terreur du progrès, notre amour du tout fait, du déjà vu et du déjà éprouvé. Il nous crache à la face nos poltronneries, nos irrésolutions et cet endormement général qui nous fait céder le pas, peu à peu, à tous les peuples jeunes, intrépides et curieux de l'avenir, de telle sorte que demain nous allons marcher à la queue des coureurs de lumières.

Est-ce vrai, ce que je dis là? En Amérique aussi, l'on monte en omnibus et l'on utilise sa correspondance; mais le mot bourgeois n'a pas d'équivalent en

anglais. Il reste honteusement intraduisible. C'est le gallicisme par excellence, le fond de la langue, comme dirait Beaumarchais, celui qui ne s'entend que de Marseille à Dunkerque.

Pour qu'une idée pratique et féconde, en France, soit comprise et s'impose, il faut toujours vingt-cinq ans et quelquefois un demi-siècle. Du prime abord, et avant tout raisonnement. on n'en veut pas ! On ne veut de rien. Si Fulton n'avait pas essayé son bateau sur l'Hudson, nous en serions encore à parler de certain fou, qui, en 1807, sous le règne de ce génie qu'on appelle Napoléon, rêvait de faire aller sur l'eau les petits bateaux sans l'aide du vent ! Nous pétillerions d'esprit en racontant cette aventure, car c'est là notre spécialité, nous pétillons d'esprit dans l'ineptie ! Nous avons le bourgeoisisme entraînant ! Et nous l'avons aussi tenace et rétroactif, et vous trouverez encore nombre de gens, d'un esprit d'enfer, qui en tiennent contre le Fulton pour ce cul-de-plomb de Bonaparte.

C'est la République de tous les bourgeoisismes unis que notre chère patrie.

En politique, une réforme se présente-t-elle, nécessaire, mûre et bonne à cueillir? On commence par en discuter la maturité. Si elle menace de tomber de l'arbre toute seule, on la rattache avec toutes les ficelles de la routine, bien solidement, jusqu'à ce qu'elle pourrisse sur tige. Nous vivons sur certains édits contemporains de Louis III et Carloman. Le fisc est perçu de la même manière qu'il l'était sous Philippe-Auguste, avec la même brutalité ignoble et vorace. Le contribuable, devenu électeur pour ses péchés, continue de plus en plus à battre la mare aux

grenouilles autour du burg où sommeille et roupille un Parlement en travail de digestion. Les préfectures se donnent comme se donnaient les gouvernements de province, par système de compensations, de conciliations et de népotisme. Les ministères demeurent ces châteaux de la Belle au Bois dormant où l'on se réveille au bout de cent ans pour soupirer, toucher ses émoluments et repartir d'un grand somme séculaire. Rien ne vit, rien ne se meut ni ne progresse, et, si l'on trouvait demain la quadrature du cercle, la direction des aérostats ou la solution de la question du paupérisme, le bourgeoisisme épouvanté vendrait ses rentes sur l'Etat et s'enfuirait aux frontières.

Il est d'une profondeur extraordinaire, le mot de Joseph Prudhomme sur les épinards. Le bourgeois ne les aime pas les épinards ; son orgueil lui vient de là. Il a, du reste, une peur atroce de les aimer, car il en raffolerait, et il se ferait hacher pour eux. Or, le propre du bourgeois, c'est de ne se faire hacher pour rien. Hélas ! vous demandez ce que c'est que le bourgeoisisme ! C'est la lâcheté !

La France en meurt. La République en mourra, si elle n'y prend pas garde. Quand l'un de nous demande que l'on s'active, que l'on essaie quelque chose, que l'on sorte enfin le bateau du port et qu'on le lance au moins dans la rade, on nous répond que le temps n'est pas sûr, que tous les spectateurs ne sont pas bienveillants ou que le pilote est à déjeûner. On nous traite d'artistes. On nous accuse de ne pas compter avec le sentiment public, avec la patience nécessaire aux entreprises de longue haleine, que sais-je encore !

Ah! bourgeois, bourgeois, vous avez peur d'agir. Vous redoutez le mal de mer. Vous êtes des capons.

Que c'est bête tout cela, et que c'est maladroit ! Le siècle s'use, la machine se rouille. Et moi, spectateur, je m'attriste de voir que Joseph Prudhomme a fait tant de petits, qui deviendront grands, et qui feront encore des Prudhomme innombrables, détestant tous les épinards. Je songe que le temps passe, que le découragement arrive. Je compare la foi de ma jeunesse avec la patience de mon âge mûr, et je commence à trouver inquiétant qu'il soit si longtemps à déjeuner, le pilote.



DE LA PORNOGRAPHIE

16 septembre 1880.

PARLONS peu et parlons bien. La société française dégage en ce moment une asssez forte odeur de décomposition. Si Paris pue, le Parisien empeste. A dire d'experts, cette puanteur est exactement la même que celle qui émanait de la fameuse pourriture de dix-huit ans. Elle vient du même foyer d'infection, c'est-à-dire des hauts parages, et le vent la rabat. Je la reconnais fort bien, mais cette fois elle est plus âcre, moins mélangée de musc, et elle sent son fruit. C'est l'engrais pur. Sans doute il faut compter sur les fleurs qu'il nous promet, mais pour le quart d'heure il ne nous donne que des feuilles, feuilles de chou, feuilles de carotte, beaucoup de feuilles et pas bien fraîches. Il est vrai que, sous cette végétation, le chiffonnier heurte du croc de temps à autre quelque cadavre de nouveau né. On trouve beaucoup d'enfants sous les choux cette année, mais on les y trouve morts. Enfin, il faut bien

s'amuser. C'est cela aussi qui fait que la nouvelle pourriture sent si mauvais, et que la société infecte.

Lorsque je dis société, veuillez bien croire que je ne parle que de la bonne, la haute. Le fumier vient d'elle ; c'est lui qu'elle aime. Elle ne respire que lorsqu'on le remue. On lui en compose des élixirs dont elle parfume son mouchoir. Elle en mange, elle en boit, elle s'en pommade et s'en frotte. La délicieuse duchesse qui s'est ingéniée la première à se pendre des petits cochons aux oreilles a trouvé le signe du temps. Tout à la truffe ! Et l'on s'est vautré dans les auges. On sait d'ailleurs que la bourgeoisie ne consent pas à le céder à la noblesse. Ah ! ça, jamais de la vie ! Pour un flacon d'essence, elle s'est fait fabriquer dix terrines. Et elle avale, et elle rend, et elle se roule dedans avec délices, tandis que les petits cochons breloquent joyeusement à sa chaîne de montre.

En avons-nous lu, en avons-nous vu, en avons-nous entendu, de ces gravelures depuis deux ou trois ans ! Nous en est-il passé sous les yeux, sous le nez, à travers l'âme, de ces déjections de l'esprit, auxquelles correspond aussitôt un crime immonde, réponse d'en bas à la question d'en haut, réalisation sanglante d'un rêve sadique et d'un problème d'ignominie ! D'où cela vient-il ? Où cela nous mène-t-il ? En sommes-nous là du travail de décomposition sociale? Qu'est-ce que c'est cette terrible fermentation où nagent déjà les bêtes noires de la peste et les nécrophores ?

Le ciel m'est témoin que je ne suis pas plus prude que Prudhomme, et qu'une bonne histoire, même un peu grasse, si elle est dosée de sel gaulois, et présentée sur un joli plat, me semble d'un agréable régal. Mais

que toute une société, en péril de désagrégation, secouée du haut en bas par des forces destructives dont on ne connaît ni le nombre, ni la puissance, minée, rongée, dévorée par tous les insectes de ruine, déjà percée à jour et montrant le squelette lamentable de ses mœurs et de ses institutions, qu'une telle société use ses derniers jours à des pollutions de moines et qu'il faille lui servir tous les matins des cantharides pour son déjeuner, cela me suffoque et me désespère. Si toutes les femmes de Paris sont les « honnestes dames » que vous dites, si tous les hommes que je rencontre et à qui je serre la main ne sont préoccupés que de descendre un degré de plus dans l'avilissement ; si vraiment personne ne travaille, ne pense, ne cherche et ne lutte pour le beau, l'utile et le noble, que tout soit dit, n'en parlons plus. Que Sodome brûle et que Lesbos s'abîme dans les mers.

Il n'en est rien, heureusement, laissez-le moi croire. Notre pauvre Paris, espèce de grand fou qui passe le temps à se calomnier lui-même, fait encore une fois, et à ses dépens, une de ses farces de pince-sans-rire dans lesquelles coupe tout l'univers. Paris n'est ni Sodome ni Lesbos. Paris est la ville la moins débauchée de l'Europe, et de beaucoup, car elle est celle qui travaille le plus. Autour de l'enclume sur laquelle elle forge l'idée, soufflent de robustes poitrines, emmanchées de bras herculéens et magnifiquement vaillants. Tout ce qui vient d'elle est grand, même ses charges, et celles-ci durent trop, voilà tout. Il est temps de l'arrêter, si l'on veut m'en croire, et pour plusieurs raisons, deux au moins.

La première est en ceci que les étrangers commen-

cent à la prendre beaucoup trop au sérieux. Depuis qu'on leur raconte que Babylone est ressuscitée, ils n'ont plus qu'un désir, celui de venir s'y perdre corps et biens. Avoir une aventure comme celles que les livres et les journaux parisiens imaginent et expirer de volupté sur l'un des bûchers de Sardanapale, telle est leur soif. Ce bûcher, il faut bien le leur allumer ; et on le leur allume en effet, d'où il résulte que la prostitution augmente, et se propage et déborde. Or, le peuple français, en fait de République, consent bien à aller jusqu'à Athènes, mais non pas jusqu'à Corinthe. Je ne sais pas si la noblesse tient à la vertu de ses filles, j'admets au besoin que le tiers n'en fait qu'une question d'argent, mais le peuple aime les enfants et il veut en avoir. Il s'est même chargé de cette besogne presque exclusivement, dans l'intérêt de la patrie et par prévision d'avenir. Il veut bien faire son affaire de la régénération de la race, mais à une condition, c'est qu'on ne lui gâtera pas le moule et qu'on ne lui souillera pas le nid. Si les classes dirigeantes professent par plaisir les théories de Malthus, il est à redouter que les classes dirigées se mettent à les pratiquer par dégoût. Car alors tout serait terminé.

Après cette raison philosophique, il en est une littéraire pour laquelle on fera bien aussi de tempérer cette expansion de cauchemars libidineux. La cochonnerie n'a qu'un thème, et ce thème a été tellement exploité par les frais génies qu'édite Bruxelles qu'il nous reste peu d'espoir de nous enrichir d'un maître nouveau dans l'espèce. D'ailleurs, rien n'est plus fatigant, exténuant même que l'insistance en pareille

matière. Dans les casernes, on s'en lasse ; dans les fumoirs, on s'en harasse. Certaine odeur ne doit pas aller plus loin que l'andouillette. Mais habiter chez Jouanne, près de la cuve aux tripes, et vivre dans la buée éternelle des intestins de porcs en lessive, vous ne le voudriez pas. Soyez bien convaincus que l'on a atteint aujourd'hui au summum de ce que Paris peut supporter en fait de pornographie breneuse. Mais saprelotte, il a bien pué, depuis quelque temps, au nez des honnêtes gens, et il y avait de drôles de mouches au-dessus des hottes de chiffonniers !



LA PROVINCE

11 mars 1881.

Je m'attaque ici, non sans quelque crânerie peut-être, au vice mortel de l'esprit français.

Parmi toutes les nations en possession de leur unité politique, il n'en est qu'une où le mot «Province» ait encore conservé le sens dédaigneux de « pays conquis » et de « contrée vaincue » que lui attribuaient les Romains : c'est la France. Or, cette acceptation fatale divise purement et simplement le peuple français en deux peuples : les Parisiens et les Ruraux. Je voudrais vous démontrer que toute routine vient, avec toute calamité, de cette trois fois absurde et trois fois lamentable distinction, l'un des germes de ruine que la royauté a laissés dans nos mœurs. Elle est la mort de la patrie, elle est l'invisible fêlure de notre urne d'unité, la fente sous couverte par laquelle tout filtre et s'en va. Renoncez à tous progrès, désespérez de tout avenir, tant qu'un habitant de la capitale pourra se croire supérieur par la race, par l'intelli-

gence et l'activité à ses compatriotes des départements et tant que le mot « Provincial » restera synonyme d'imbécile pour les blagueurs et les vaudevillistes du boulevard.

Avec quelle imprudence inepte la centralisation nous rétrécit la vie ! Donnez-vous la peine d'y réfléchir. Si la Province est bête, routinière, endormie, rétrograde et ignare, et si Paris ne comprend que deux millions d'âmes, il y a donc en France, sur une population de quarante millions, trente-huit millions d'imbéciles et d'abrutis ? Mais alors savez-vous bien que le peuple français est un fichu peuple et qu'il n'y a pas de quoi être si fiers que nous le sommes d'en faire partie ! Encore devons-nous considérer que les deux millions de Parisiens, dignes de regarder la colonne, forment un groupe d'une composition passablement hétérogène,et qu'il entre moins de légumes divers dans une salade russe que d'étrangers dans l'olla podrida de la capitale. Paris n'est plus guère aujourd'hui qu'une colonie banale et à frais communs de tous les peuples de la terre ; la Province n'est pas la France. Où est la France, s'il vous plaît ?

Dire et penser que la vie n'est possible qu'à Paris, écrire en prose et en vers que Paris est la ville unique, ne pas admettre qu'il y ait hors de l'enceinte construite par M. Thiers d'autres centres où les conditions de travail et de plaisir soient acceptables pour l'homme intelligent, c'est condamner le peuple français à s'user et à s'éteindre sur une place étroite de son domaine, et cela dans le plus bref délai, c'est-à-dire avant cinquante ans. On en arrive à ceci, qu'un Français, obligé de quitter la ville pour quelques jours et

d'aller passer un mois à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, dans des centres de cinq cent mille âmes, en pleine terre française, enfin, vous écrit très sérieusement : « Plaignez-moi, cher ami, je suis exilé en province ! » Exilé ! Sur le territoire même de la patrie, parmi des concitoyens qui parlent la même langue, professent les mêmes idées et obéissent au même drapeau ! N'est-ce pas atrocement ridicule, et que penseriez-vous d'un homme qui se croirait perdu parce qu'il aurait été forcé de descendre à la cave ou de monter au grenier de son hôtel? Ainsi donc, sur cinquante et quatre misérables millions d'hectares superficiels, dont il faut encore défalquer l'Alsace et une partie de la Lorraine, qui forment la maigre propriété de notre race, nous n'habitons avec plaisir que trois mille cinq cents hectares de macadam, et tout le reste pour nous n'est que le désert, — la Province !

Et le danger est moins encore dans cet attachement aveugle, obtus, exclusif du Parisien pour Paris, que dans la résignation complice de la Province. Le Provincial a fait abandon de sa personnalité ; il se résigne à n'être que le nombre. Il ne croit plus en lui-même, il doute de sa force propre, de ses qualités, de ses droits mêmes. Il écoute bouche béante le bruit que fait Paris dans le lointain ; il ne respire qu'au vent de Paris. Il attend de Paris l'ordre de rire et de pleurer, le signal d'éternuer, de se moucher et de dire : Dieu vous bénisse. C'est de Paris qu'il attend ses préfets, ses sous-préfets, ses percepteurs, ses conseillers municipaux, tout son pain politique et le vin de sa liberté. Il vote, les yeux sur Paris.

Si Paris dit : tue, il dit : assomme. Il est « à l'instar », toujours comme le perruquier de l'anecdote, et aussi bien en art qu'en politique et en science qu'en art. Jamais il ne s'avisera de penser que son droit est d'avoir des idées propres, son devoir de les exprimer librement, et que c'est cela que l'avenir lui demande. Il n'osera jamais supposer que les intérêts de sa ville sont aussi chers à la Patrie que ceux de la capitale, que ces intérêts doivent être représentés dans le concert général au même titre que ceux de toutes les cités françaises, et que l'avènement du suffrage universel fait précisément de lui un citoyen égal à tous ces mirifiques Parisiens qui l'écarquillent. Il baisse humblement la tête sous ce nom de provincial qu'on lui jette des hauteurs sacrées de Batignolles ; il a peur d'émettre une sottise, de commettre un impair, de lâcher un pataquès. Mais tu es Français, animal, va donc de l'avant, et dis ce que tu penses ! C'est ça, la République, et ce n'est que ça. La France ne s'arrête pas à Bougival. Fais tes affaires, fais celles de ta ville, ou de ton bourg, ou de ton hameau, et tu feras celles de la Patrie.

Comment ! entre tant de villes splendides, productives et pleines de génie de toute espèce, il n'y aurait qu'une ville ! Comment ! un homme supérieur et doué par la nature pour les arts, les lettres, les sciences et la direction des hommes, sera condamné à avorter s'il ne se résout point à quitter sa ville natale pour venir se ruiner l'esprit et le corps, préalablement, dans la cité furieuse ! Quoi ! la Province restera éternellement la procureuse de chair à canon de Paris ! Elle n'aura jamais que la vie du nombre ! Elle ne

servira qu'à peupler Paris et à envoyer son tribut de belles filles et d'hommes forts au Minotaure! Dans tout ce jardin de France, il n'y aura que trois mille hectares de cultivés, et le reste demeurera en friche! Voilà pourtant ce qui arrive avec cette désolante division des Français en Parisiens et en Ruraux.

Paris, songez-y bien, dévore tout et ne rend rien. Le feu du gouffre est si terrible qu'il brûle et dessèche à deux cents lieues à la ronde tout le sol et toute la sève. Au lieu de lui jeter pâture, au lieu de l'alimenter sans arrêt, ô Province, garde tes fils et tes filles; il a bien assez à se nourrir de tout ce que lui envoie l'Europe. Vis chez toi, Province, et vis pour toi. Fais un Paris de ta ville, provincial, et décentralise. Le salut est là. Au fond, les Marseillais, que l'on blague, sont plus fins qu'on ne le suppose : ils ont créé la Cannebière. Crée des Cannebières, Province. C'est plus sage que de venir t'user sur le boulevard des Italiens.



LES DOMESTIQUES

6 mai 1881.

Que de questions pendantes encore dans notre société christianisée, qui se croit, de bonne foi, supérieure aux sociétés antiques! Voici les domestiques, par exemple : qu'est-ce qui règle et codifie nos rapports avec eux ? — Rien. L'usage peut-être et quelques traditions qui datent d'Homère et de Mathusalem. Les jours démocratiques arrivent, et nous ne savons pas encore, nous n'osons fixer par aucuns règlements ce que nous devons à nos serviteurs et ce que nos serviteurs nous doivent. Dans quelle situation légale le maître se trouve-t-il vis-à-vis de l'esclave libre qui le sert et vit dans sa maison ? Quelle est la somme des corvées qu'il peut en exiger ? Où s'arrête sa domination ? D'autre part, dites-moi, si vous le savez, sur quelles données prescrites se fonde le service ; à quelle limite de servitude et de complaisance salariée l'homme libre, le citoyen, qui est, quoique domestique, électeur comme son maître,

égal à lui devant la loi et sujet aux mêmes obligations civiles et militaires que les siennes, a le droit de se déclarer lésé, attaqué dans sa liberté et son égalité ? Quels sont les ordres auxquels il peut dire : Oui ? Quels sont ceux auxquels il doit répondre : Non ? Sur quelle sanction s'appuieront les plus justes révoltes de l'un ou de l'autre intéressé ?

Il y a, direz-vous, une convention générale, dont les règles flottantes, mais consacrées par l'usage, sont assenties de part et d'autre, et selon lesquelles on se dirige de commun accord. Soit ; mais, Société, ma mie, je t'y pince en flagrant délit de sentiment ! Voici donc un cas où tes avoués, tes avocats et tes notaires ne détiennent pas la justice, et où il faut s'en référer à la conscience, cette déesse en exil. D'ailleurs, il n'en va même pas ainsi, et le pacte domestique, je tends à le démontrer, ne repose que sur une entente immorale d'abus de confiance et d'abus de pouvoir ; il est l'occasion d'une lutte sourde et impitoyable entre le possesseur et le dépossédé, entre le servi et le servant, lutte dont le meuble et l'immeuble sont les terrains clos. Souvenez vous de la révolte des gens de maison sous la Révolution française ; ils ne voulaient déjà plus être appelés : domestiques, mais bien : familiers. Le mot valet aujourd'hui est une injure. Demain, je vous en avertis, ils voudront dîner à la table des maîtres, coucher dans des lits à baldaquins et danser la première avec madame. Nous y allons : c'est la conséquence d'une situation indécise et remise aux mœurs.

Ah ! si vous croyez que je paradoxe ! Au point où nous en sommes arrivés, il n'y a de possibilité à avoir

un domestique, mâle ou femelle, qu'à la condition absolue de consentir à se laisser voler par lui ou par elle, et de s'engager tacitement à fermer les yeux. L'état domestique au dix-neuvième siècle, c'est l'état de vol. On prend un serviteur comme on apprivoise une pie, sachant qu'il faut sacrifier un couvert d'argent sur douze, et deux pièces de vin sur cinq, pour être simplement tranquille. On admet cette redevance; on souscrit à cet impôt. Essayer de suppléer à l'inconvénient par l'augmentation des gages et des salaires, c'est peine perdue. Le vol est un vieux privilège de la condition, presque une franchise reconnue. Pourquoi un panier aurait-il des anses, sinon pour danser? J'ai vu des filles de la campagne, surprises par leurs maîtresses la main dans le sac, ne rien comprendre aux reproches qu'on leur adressait, fondre en larmes, de bonne foi, et se désoler de l'injustice inexplicable des patronnes parisiennes. Elles se croyaient de la famille.

Et le sens moral de la gent est tellement faussé là-dessus par l'esprit de la corporation et l'étrange philosophie que les campagnards professent sur les villes, qu'on en vient à prendre scrupule soi-même de juger leurs actes selon le *criterium* de l'honnêteté ordinaire. De là cette convention résignée qui règle les rapports communs. Au risque de passer pour un peu prudhomme, je m'aventure à demander si le socialisme n'a pas de remède à proposer à ce démoralisant état de choses. A quelque solution qu'on en arrive de la question des castes, des rangs et du partage équitable des biens de la terre, il y aura toujours des domestiques et des maîtres : par conséquent, il est important de connaître

sur quelles bases la société garantit les engagements réciproques des parties contractantes... Mais voilà que je parle comme un procureur. Pouah !

Certains établissements, d'ailleurs sans garantie, font négoce du placement des domestiques. On recrute chez eux, sur inspection préalable et références sommaires, les Calebs dont on enrichit son intérieur. C'est proprement « l'hasard de la fourchette». De là, viennent les nymphomanes qui mènent vos enfants la nuit aux Henriquez et autres, ou qui les tuent en leur faisant avaler des épingles, comme aussi celles auxquelles l'Académie décerne le prix Montyon parce qu'elles ont nourri leurs maîtres sur leurs économies. A la vérité, ces bureaux font tout le possible, la concurrence aidant, pour satisfaire aux justes exigences du public ; ils ont inventé le certificat, entre autres choses. Le certificat serait excellent, s'il était pratique. Mais la lâcheté des maîtres et l'entente générale des domestiques ont rendu le certificat illusoire.

Vous flanquez votre serviteur à la porte pour inconduite, vol ou insolence, n'est-ce pas ? Au bout de ses huit jours, il vous demande un certificat pour pouvoir se replacer. Aurez-vous l'honnêteté et le courage d'écrire que ce serviteur n'est pas la fleur des pois et que vous vous en séparez par mécontentement de son service? Jamais de la vie. Que diraient le fruitier, l'épicier, le boucher et les fournisseurs qui lui octroyaient le sou pour livre ? Le déchaînement serait général, et vous seriez discrédité. Pauvre fille ! l'empêcher de gagner sa vie ! Vous connaissez, n'est-ce pas, ce raisonnement des commerçants complices? Vous saisissez, ivre de fureur, votre plume et vous écrivez : « Je cer-

tifie que Mlle Marie Oscillard est une bonne exquise, qu'elle sait tout faire, qu'elle parle toutes les langues, fait toutes les cuisines, est sourde à tous les pompiers, qu'elle n'a pas de cousins, qu'elle ne va jamais à confesse, qu'elle rend les portefeuilles perdus, et que je la quitte en pleurant. »

Vous signez, vous datez, et vous lui jetez le papier au nez en lui disant: Va te faire pendre ailleurs!—Elle y va, soyez-en sûr, et son certificat lui ouvre toutes les portes, toutes les caves et toutes les serrures. De telle sorte que l'empoisonnement vient de vous, et que vous voilà en partie responsable de ses... nymphomanies. Il en est de même pour les renseignements ; encore une autre formalité vaine et ridicule. Et voilà pourquoi je dis qu'un code de la domesticité est nécessaire, et qu'il est temps que la société se mêle un peu de cette question sérieuse et nous prémunisse contre l'immense carbonarisme et le nihilisme larbin.



LA FIN DU MONDE

24 juin 1881.


a fin du monde est annoncée pour le 15 de novembre ; elle coïncidera avec la rentrée des Chambres.

Vous l'avouerai-je ? cette idée de la solution des choses et la dissolution des êtres, loin de m'induire en mélancolie, me met en joie. Ainsi donc cet absurde monde va disparaître et la logique du chaos régulier reprend la terre. Emile Zola n'écrira plus dans le *Figaro !* O doux penser, riant horizon, perspective agréable ! Le monde est sur sa fin, et le 15 novembre, au soir, personne ne sera plus volé, assassiné, calomnié ou persécuté. Heureux et reposés, tous les hommes seront citoyens de la grande république du néant.

La question d'*Hamlet* sera résolue et il restera à jamais démontré, que « ne pas être » est le vrai but de la création et la destinée miséricordieuse de l'homme. Oh ! je t'écoute, prophète italien du qua-

torzième siècle, je t'écoute et je te bois! dis encore, et jure-le, que le 15 novembre tous nos maux seront finis, que le Sénat aura rendu à Dieu la plus belle âme de Sénat qui fût jamais, qu'on ne se massacrera plus entre juifs et chrétiens, que nul ne sera plus canonné ou canonisé, et qu'on n'entendra plus parler du naturalisme. Affirme-nous toutes ces belles choses, ô Léonardo Aretino, nous tendons vers toi nos mains lassées!

Vraiment notre génération est tout à fait favorisée, car elle verra la fin du monde; elle assistera au grand déboulinement et à l'exquise capilotade. Après avoir souffert et avoir vu souffrir, elle connaîtra, elle, la première, la joie qu'il y a à ne plus lutter pour vivre, à ne plus être malade, à ne plus penser, à ne plus pleurer ou rire, à ne plus espérer. Elle se sentira échapper aux griffes du malheur, comme l'alouette échappe aux serres de l'autour, par le délicieux dernier soupir. Plus de justice humaine, plus de codes, plus de magistrats, de juges, d'huissiers, d'avocats, et partant plus d'iniquités. Plus d'impôts, plus de fisc, plus de boulanger, de boucher, plus d'octroi, plus de douanes, plus rien d'utile ou de nécessaire: un énorme étirement des membres dans le bon lit éternel. Ce 15 novembre, comme il tarde à venir!

Ce matin, j'ai rencontré dans la rue une pauvre femme chargée de famille et dont le mari, un lâche, se grise du matin au soir. Cette femme n'en pouvait plus; en me contant sa misère, elle s'est mise à pleurer. Je l'ai tirée à l'écart et je lui ai annoncé la grande nouvelle: C'est pour le 15 novembre, lui ai-je glissé dans l'oreille, la fin du monde! Ah! si vous

aviez vu sa joie ! Sous son fardeau de linge, j'ai cru qu'elle allait danser ! — Je cours, m'a-t-elle dit, avertir mes chers enfants ! Ils n'en ont donc plus que pour cinq mois à crever la faim ! Qu'ils vont être contents, tous les cinq, depuis l'aîné qui a douze ans et que son patron martyrise, jusqu'au dernier, qui a sept mois, et qui s'étiole sur mon sein à demi tari ! Et elle s'en est allée, rayonnante.

En la quittant j'ai heurté mon ami le millionnaire, gros, gras, bedonnant et mâchonnant son cure-dents de gourmet repu. — C'est pour le 15 novembre, lui ai-je dit. — Ouf ! a-t-il fait, quel bonheur ! Je m'ennuie à périr, et ne sais à quoi tuer le temps. C'est lui qui me tue, j'aime autant cela. Merci de l'excellente nouvelle. — Et, m'ayant serré la main, il se mit à courir après des gens de sa connaissance, afin de les rejoindre.

Au bout de quelques minutes de colloque, ces gens eux-mêmes se mirent à se féliciter les uns les autres, et je les vis qui s'embrassaient à l'annonce de cette fin du monde réconfortante.

J'allai à un groupe qui stationnait en causant ; ce groupe se composait d'un athée, notoirement connu pour tel, d'un croyant renommé pour sa ferveur, d'un indifférent et d'un fataliste, et, comme aux autres, je leur fis part de la prédiction d'Aretino. Leur enthousiasme déborda, et il me parut démontré que, pour chacun d'eux, la fin du monde comblait quelque espoir secret et réalisait un idéal de félicité.

Deux jeunes gens qui s'aimaient et ne pouvaient point s'épouser, faillirent tomber à mes genoux pour me remercier, tant la certitude de cette fin du monde

les exalta. Deux autres jeunes gens qui s'étaient épousés et qui ne s'aimaient plus, semblaient, pour la même cause, remués des mêmes effets. Une courtisane, chercheuse d'amour, jeta un grand cri de joie, et une femme honnête, dont la vertu est inattaquable, eut un tel éclair dans les yeux et une telle rougeur sur les joues, que je compris à quel martyre le 15 novembre allait enfin l'arracher.

Je m'adressai à un socialiste, qui, après quelques secondes d'étonnement. se recueillit et déclara que rien ne valait, au fond, cette solution du problème social. J'arrêtai un savant, qui, sur les premiers mots, me quitta pour prendre les dispositions nécessaires et se préparer à jouir du magnifique spectacle de ce 15 novembre. Un artiste s'enfuit annoncer l'événement dans les ateliers et s'approvisionner de couleurs. La Société protectrice des animaux parla d'organiser une fête en l'honneur de la libération du cheval, du chien, des oiseaux et de toutes les bêtes suppliciées par les charretiers et les ornithologues. Un prêtre qui passait eut un tressaillement à l'idée que quelques mois seulement le séparaient de son paradis. Moi-même je songeais, avec un chatouillement d'allégresse, que le *Voltaire* ne pouvant paraître dans les ruines du monde et sur les décombres de l'univers, j'esquivais probablement un article le 15 novembre et les jours suivants, et que la poussière de notre directeur ne viendrait pas les réclamer à ma poussière. Et ce m'était une satisfaction immense, que comprendront seuls les chroniqueurs.

Enfin, cette fin du monde ne trouve que des crédules et ne produit que des allègres. Le Quinze

novembre est attendu avec une fièvre universelle ; je ne parle pas seulement des abonnés du *Figaro*, lesquels espèrent bien, ainsi que je l'ai dit, que ce 15 novembre tombera un lundi, et leur épargnera de la sorte l'une des tartines que vous savez ; mais je parle encore de tous ceux qui estiment, à l'encontre de Pangloss, que tout est préférable à la vie, supérieur au monde et meilleur que cet orang-dégoûtant qu'on appelle l'homme civilisé.

II

1er juillet 1881.

Vous n'ignorez pas que si, dans sa course éperdue, la comète de Gambard se rapproche assez de la terre pour mêler son atmosphère à la nôtre et nous fouetter de son vent, il peut arriver qu'un nouveau déluge se détermine. Arago l'a dit. Eh bien ! sur cette donnée hypothétique, permettez-moi de vous adresser une question hardie.

Je suppose que, craignant l'aventure et désireux de laisser à l'avenir un spécimen complet de notre admirable société contemporaine, vous construisiez une arche, à l'instar du philosophe Noé. Vous en avez le temps encore. Votre belle-mère éliminée de droit, qui placeriez-vous et qu'emporteriez-vous dans ce vaisseau de haut bord ? Remarquez bien qu'il ne s'agit pas de se monter le coup et que l'emplacement est restreint.

D'abord les vivres, bien entendu. Quel triomphe ici pour Félix Potin, ce Napoléon des conserves ! Après les jambons, votre famille, naturellement. Pardon, c'est vous qui le dites. Le mot famille est élas-

tique ; il représente une institution de nature fort compromise. Un Schopenhauer dirait aujourd'hui qu'il en est de la famille moderne comme des grenouilles comestibles : elle ne vaut que par ses membres et tout n'en est pas bon également. Tel laisserait volontiers son père sur le rivage qui y serait abandonné par ses enfants avec un certain enthousiasme. Le nombre n'est pas grand des maris... enfin, vous m'entendez de reste. D'ailleurs, quarante jours de tête-à-tête, si le déluge doit durer ce temps encore, il y a de quoi y regarder à deux fois. Enfin l'occasion serait bonne peut-être pour rafraîchir un peu l'institution ; rafraîchir est le terme exact. Débarquer sur la pointe des Ararats avec des êtres qui vous aiment et que l'on aime, c'est y débarquer sans amis et tenant un chien par la corde, le chien étant, de tous les êtres sujets à la rage, le seul qui ne morde pas la main qui l'a nourri et caressé, du moins pour le plaisir.

Une pelle, une pioche, une brouette, un fusil, une locomotive, un appareil Morsse, un soc de charrue, un couple de chevaux, des poules et leur coq, une vache et le taureau ; tels sont, avec quelques autres, les choses éternellement utiles que, vous où moi, nous songerions à sauver. Car l'humanité, si orgueilleuse de ses progrès, n'en est encore qu'à la maison de Noë, et pour une misérable application de la vapeur et une autre de l'électricité, elle ne vaut même pas un coup de queue de comète. Le nouveau déluge ne daterait qu'une ère nouvelle de son ignorance et qu'une évolution de ses tâtonnements.

Hélas ! l'arche serait bientôt pleine. Au premier

tremblement du sol, au premier grondement des eaux débordantes, vous verriez, c'est moi qui vous l'annonce, de terribles éliminations. Vous imaginez-vous que le Sénat et l'Assemblée se présentent à la fois sur la rive et vous crient : Sauve-moi !... Ah ! dieux ! plutôt se noyer que de choisir ! Vous représentez-vous que M. Grévy, d'une part, vous tende son urne arrondie, et Gambetta son urne de liste ? Vous figurez-vous même, — oh ! la plus bouffonne des suppositions ! — que la magistrature vous réclame une place pour le Code Napoléon ? Sauver le Code et le transmettre à l'humanité rafraîchie, à l'homme régénéré, laisser aux consciences vierges de l'avenir ce monument dérisoire de nos législations antédiluviennes, jamais de la vie, par exemple ! Emporter Shakespeare, oui. Pour Shakespeare, j'ai de la place ; pour le Code, je n'en ai plus.

Si vous voulez vous rendre compte de la stagnation effrayante du monde moderne et de la ridicule trépidation à laquelle nous a réduits le défaut de liberté, l'amour de la dépendance et de la sujétion, et la paresse d'agir et de penser, si vous voulez savoir où en sont les peuples d'Europe, les plus avancés de tous les peuples, où vous en êtes vous-même, homme de bonne volonté, poursuivez cette fiction d'une arche pour un déluge, et continuez cet examen à votre gré.

Quelle philosophie abriteriez-vous, entre toutes les philosophies, dans le navire de quarante coudées ? Dernier courrier et survivant d'un monde submergé, quelle torche porteriez-vous au-dessus des eaux et à quelle flamme de certitude rallumeriez-vous le feu des générations à venir ? Oseriez-vous perpétuer le

mensonge de la croix rédemptrice et infliger aux âmes neuves le supplice des doutes dont l'incohérent Evangile, la Bible impitoyable, ont torturé nos âmes fatiguées et héréditairement tristes ? Emporteriez-vous l'hostie dans votre arche ? Allons, allons, le plus dévot, mes frères, s'il lui restait place pour une bouteille, laisserait l'eau de Lourdes pour l'eau de Vichy, et le bois de la vraie croix pour une bonne ligne de pêche.

J'ai laissé échapper que, de tous les livres, si je n'avais place que pour un, je choisirais Shakespeare. Mais vous, dans votre arche, quel livre abriteriez-vous ? Le Littré ou le Larousse ? La langue ou l'histoire ? Serait-ce le Vapereau, mordieu ? Et du Musée du Louvre, pour ne parler que de celui-là, quelle pièce d'art voudriez-vous soustraire à l'anéantissement ? A qui courriez-vous, dès les premières rumeurs de débordement final : à Raphaël, à Titien, à Rubens ? Vous n'en savez rien, et moi non plus. Quelle partition de Bach, de Beethoven, de Mozart, vous semblerait propre à témoigner fidèlement du génie musical des races passées ? Sauveriez-vous un piano par hasard ? Mais ce serait infâme !

Et je parle des races. Garderiez-vous un type de la race nègre et un couple de la race mongole ? Et vous-même, de quel droit vous réserveriez-vous comme prototype de la race blanche et étalon humain, si vous n'êtes pas le plus beau, le plus fort et le plus intelligent des hommes? Mais rassurons-nous : la comète de Gambart ne nous fouettera pas de sa queue lumineuse et elle ne fera pas déborder la cuvette des eaux terrestres. Dans cent ans encore et dans cent siècles

peut-être, on rendra la justice, comme on la rend, selon les dogmes du plus grand tyran qui ait jamais meurtri le monde, et de toutes parts on entendra ruisseler la *Valse des Roses* et la *Dame Blanche* sur les claviers, pleins de dents, des pianos, pleins de queues, et pareils, eux aussi, à des comètes menaçantes.



LE FISC

17 août 1881.

UEL est le député qui veut être populaire en vingt-quatre heures? Ne parlez pas tous à la fois, comme chante Banville en ses ballades.

Je n'ai pas dit, veuillez le remarquer : quel est le député qui veut être élu, réélu, à l'unanimité, toujours, par tous les partis et à tous les modes de scrutin, validé autant que sultanes de ce nom? Je n'ai pas dit : quel est le député désormais imballottable qui désire échapper au roulis électoral, distribuer des bureaux de tabac jusque sur son lit de mort, dans sa dernière prise, et faire passer des routes, sans but, au travers des propriétés sans valeur de ses amis sans le sou? Tout cela va de soi, et c'est trop simple. J'ai dit : populaire. Je garantis la popularité, le cœur du peuple, la statue sur le tombeau, les pèlerinages enthousiastes et tout, voire l'immortalité, s'il en reste à Vapereau.

Oh! mon Dieu, c'est bien simple, vous allez voir :

vous prenez une feuille de papier et vous écrivez dessus, simplement, la proclamation ci-dessous :

« Electeurs, Contribuables.

« Mon rôle à la Chambre, si vous m'y envoyez, se bornera à ceci : à chaque séance, quelle que soit la question discourue et traitée par mes collègues, je me lèverai et je dirai :

« Au nom du Peuple Français, je demande que les impôts, dîmes, contributions et billets de crédit soient perçus POLIMENT.

« Et jusqu'à satisfaction complète, toujours je me lèverai et toujours je prononcerai cette seule et même phrase : Au nom du Peuple Français, je demande... comme il précède.

« Electeurs, si ce rôle de raseur vous semble devoir être rempli fructueusement par un homme de bonne volonté, nommez-moi. Je ne suis pas la vache à Gambon, mais je suis de sa famille. »

Ce petit poème en prose ainsi tourné, vous le portez à votre imprimeur, qui le transmet à votre afficheur, lequel le colle au hasard sur n'importe quel mur, — et vous m'en direz des nouvelles !

Oh ! les impôts perçus poliment, sans brutalité, sans goujaterie, par des individus simplement convenables, et qui n'aient pas l'air de vous dire : « Vous êtes bien heureux que je consente à prendre votre sale argent avec mes doigts au lieu de pincettes ! » Les avez-vous vus dans leurs cages de perception, ces singes maussades, renfrognés, bougons, déshonnêtes, à qui les pauvres gens apportent héroïquement la fleur de leurs

épargnes et souvent celle de leur pain? Ils ont expédié des papiers jaunes, des papiers bleus, des papiers verts à de malheureux travailleurs, et ils ont déposé chez nos concierges des menaces de saisie et de garnison collective.

Pipelet sait déjà que vous êtes en retard et il le raconte à Vautour. On jase fortement dans les corridors. Si l'oubli ou le retard se renouvelle à l'autre trimestre, voilà votre crédit perdu. Ah ça! de quel droit ces animaux-là se permettent-ils de propager sur des torche... multicolores des bruits nuisibles à la considération des citoyens? Qui est-ce qui les autorise à publier que je dois encore à l'Etat deux francs soixante-dix-sept sur ma part d'impôt locatif? En voilà des mœurs! Ils ont le droit de me saisir, de me vendre, bien; mais de me délivrer des mauvais points rouges et citron, non pas. Si ce sont des avertissements, qu'ils les remettent en mains propres, et non pas dans les mains sales des cerbères. Et si on n'est pas là, qu'ils reviennent!

C'est une chose inouïe, renversante et infâme que des percepteurs français ne se donnent même pas la peine de placer sous enveloppe les menaces coercitives qu'ils adressent aux contribuables en défaut. L'Etat tient donc beaucoup à leur salive? Les pains à cacheter sont donc si chers!

Mais ce n'est pas tout. Quelquefois de pauvres femmes éperdues par une menace orange ou vert pomme, se précipitent, le dernier jour, leur ménage fini et les marmots repus, dans les cages perceptorales de leur quartier; elles apportent contributions, amendes et intérêts, dans leur mouchoir. Elles arrivent

à quatre heures moins dix, et la grille ferme à quatre heures. Si elles ont à attendre que trois autres aient passé, les voilà prises, car la grille descendra à quatre heures sonnant, comme le triangle de la guillotine. Le lendemain matin elles auront l'huissier chez elles. Aimables manières du Fisc !

Pardon, quel est l'article de loi qui décrète que les impositions seront perçues dans les bureaux de perception, et non ailleurs ? Où est-il le texte qui force des gens, dont la journée est précieuse, à perdre cinq heures devant les guichets, sur des banquettes, et à revenir si les fiscaillons déjeûnent ? Est-ce que, par hasard, on ne pourrait pas toucher au domicile du contribuable ? La Banque de France a bien des garçons de recettes, pourquoi donc le ministère des finances n'en aurait-il pas ? Est-ce que vous me remboursez mon temps perdu, est-ce que vous m'indemnisez des cinq heures que j'ai gâchées à regarder grignoter vos ouistitis rageurs ? Quelle drôle de situation on fait au citoyen français ! Y avez-vous réfléchi ? Comme électeur, on lui baise les pieds, comme contribuable, on les lui écrase.

On peut être un grand peuple cependant sans imposer des mœurs d'huissier à ses fonctionnaires. Je parle des huissiers. En voilà encore de jolis cocos, ces magistrats ! Tout se fait en famille avec eux, c'est charmant. Il vous tombe un protêt : (notez que ce protêt est le point de départ d'un procès que peut-être vous gagnerez !) N'importe, l'huissier arrive à l'huis, et si vous êtes absent, ce qui arrive, il dépose onctueusement son pli imagé dans le sein de votre cuisinière. Dix minutes après, vous rentrez : la cuisinière

vous réclame ses gages. Le propriétaire ne tarde pas à vous faire savoir qu'il n'aime pas les huissiers. Et vous donc ! Le boucher et le boulanger apportent leurs factures « acquittées »; bref, le mieux que vous ayez à faire, c'est de changer de quartier. Un peu de salive sur la colle sèche d'une enveloppe et tout était sauf, même l'honneur. Mais la salive des huissiers est aussi un jus inestimable.

L'an dernier, étant à la campagne, je laissai à la concierge de la maison que j'habite l'argent d'un billet à ordre dont l'échéance tombait pendant mon absence. Le garçon de recettes se présente au jour dit, et tandis que la concierge faisait une chambre au cinquième. L'appeler eût été simple et ingénieux, n'est-ce pas? un écriteau bien en vue disant : « La concierge est dans l'escalier. » Point du tout, l'aimable bicorne se contenta de glisser sous la porte de mon pavillon vide le bulletin que vous savez, de telle sorte qu'il fallut un serrurier pour le ravoir, quand on sut qu'il y était !

Quel est le député qui veut être populaire?



LE MILLION

21 octobre 1881.

Vous voyez bien que nous vivons trop vite et que cela ne peut pas durer. Cette effroyable agitation des Parisiens atteint au paroxysme; les mieux organisés y succombent. Ah ! ce pauvre Gill, taillé en hercule, qui nous criait d'une voix de stentor : Je suis poitrinaire ! et qui ne savait pas qu'il était déjà fou. Personne ne s'en doutait d'ailleurs. Peut-être l'étions et le sommes-nous autant que lui, et partant mauvais juges !

Je vous le dis en vérité : ou Paris se calmera, ou Paris sombrera. Il n'est pas possible qu'une telle névrose dure plus longtemps que le siècle. Nous tombons du haut mal, et c'est une société de convulsionnaires que la nôtre. On ne voit que gens qui se percent la langue et qui mâchent des tisons ardents. On ne rencontre que des possédés dans la crise, des épileptiques dans l'accès, des délirants dans la fureur. C'est saint Guy qui mène le cotillon. Voici le groupe

des hilares, voilà le groupe des atrabilaires. Les uns dansent sur l'orteil, et les autres sur le talon. Les paumes brûlent la fièvre, les lèvres, sèches et pendantes, ardent d'une soif éternelle.

A la vapeur et dans la vapeur, des êtres fantômatiques se croisent à travers la buée et s'effacent. Ils ont vécu. D'autres leur succèdent, et l'on voit un instant trembloter leurs ombres, c'est fini. La clameur est énorme, elle mêle en elle le sifflet, le hurlement atroce, l'éclat de rire diabolique, la plainte sans fin et la vocifération des hosannahs ! C'est là-dedans que nous vivons! C'est là-dedans qu'on nous demande d'être calmes, sages, mcdérés, réfléchis, de nous recueillir pour penser et juger, de nous isoler pour produire. Fais ton nid, petit oiseau, dans cette forêt secouée jusqu'aux racines par la tempête. Construis ta maison, mon frère, pendant ce tremblement de terre. Croyez-le bien : cet état de choses ne durera pas, car il contrarie les lois naturelles. Le sort des Ninives et des Babylones est implacablement écrit dans l'histoire des révolutions terrestres : Londres et Paris ne se soutiendront pas plus à ce degré de vertige que les antiques cités démentes.

Aussi terriblement que vous concentriez la vie, et arrivassiez-vous à la réduire à une heure, vous ne parviendrez point à la faire boire à l'homme d'une haleine, à la lui faire avaler en une bouchée. La nature ne le veut pas. La loi de gradation s'y oppose. A quoi aboutissent-elles, ces tentatives désespérées des cités démentes? à l'avortement de Babel, à une constatation d'impuissance. Parvenus à une certaine hauteur, les ouvriers de la tour chimérique sont saisis de

vertige et ils tombent : les voilà, les fous ! Pourquoi ? C'est que cette hauteur est celle où le rôle des ailes commence. Nous n'avons pas d'ailes, ne le savez-vous plus ?

J'ai rencontré André Gill il y a quinze jours à peine sur les boulevards : Eh bien, me dit-il avec ce bon sourire cordial qui était le charme de sa face puissante, eh bien, l'as-tu ?

Connaissant ses préoccupations du moment et ses déboires, je compris tout de suite ce qu'il voulait dire et qu'il s'agissait du *Million !*

— Oui, lui répondis-je, je l'ai. Et toi ?— Pas encore, fit-il d'un ton comiquement théâtral. — Viens, repris-je, et nous nous mîmes à causer en arpentant la chaussée. — J'ai une très belle affaire. Il s'agit de tuer la P. L. M. Veux-tu en être? — J'en suis, nous fondons une société pour le rétablissement des diligences. Tu seras Laffite et je serai Caillard. Encore deux accidents de Charenton, et le succès est assuré. — L'excellent Gill se divertit beaucoup de cette fantaisie, et nous nous séparâmes sur la promesse facétieuse du partage du Million. Qui m'aurait dit, hélas ! que je le quittais sur le seuil d'une maison de santé ?

Eh bien si, tout devait me le dire. Le lieu où nous conversions, notre conversation même, l'idée de cette recherche du Million, qui est l'obsession, avouée ou non, du Parisien. Paris, c'est Millionville. Plus nous allons, et plus ce besoin s'exalte chez tous les Parisiens d'avoir le Million, de l'acquérir et de le conquérir. Pourquoi voulez-vous que les gens d'esprit échappent à ce désir impérieux qui, demain, sera une nécessité,

presque une condition d'existence? Ils sentent leur force, eux aussi, et ils se disent à la longue que dans cette chasse furieuse, cette course de ballade allemande à la poursuite du Million, ils n'arriveraient pas les derniers s'ils voulaient s'en donner la peine. Le bruit de l'or, ce bruit qui remplit la cité, qui sonne aux quatre coins, jour et nuit, cet agaçant, tentant, persécutant tintinnabulage des écus, ils l'entendent comme les autres, les malheureux artistes, dont la vie est parfois si amère; *aures habent*, et ils se demandent si ce n'est pas eux qu'elle appelle, la voix du Million, la voix de Paris.

Alors les voilà partis, dans la bousculade, les voilà pris dans l'épouvantable chasse, courant de ci de là, selon que Million parle à gauche ou qu'il parle à droite, haletants, trompés par les échos, et jetés à jamais en proie à l'aventure. Ils deviennent fous les premiers, car ils ont rêvé plus ardemment que les autres ; leurs tempes battent plus vite, leurs fièvres sont plus fortes, leurs désillusions sont plus cruelles. O infâme Million, sale Million, ignoble Million, qu'est-ce que tu voulais à ces travailleurs heureux, à ces beaux jeunes gens aimés et favorisés, joie de l'univers et consolation de l'humanité ? Pourquoi les as-tu arrachés à la féconde misère, à la liberté, à l'admiration, pourquoi leur as-tu volé le talent, la fierté et quelquefois même jusqu'à la conscience ? car cela arrive aussi. Que viens-tu faire chez nous, monstre de bêtise, d'injustice et d'inutilité ? Tu es donc jaloux de l'esprit, de la beauté et des dons de la nature? Pourquoi ne restes-tu pas avec tes prêtres, tes adorateurs, tes clients et tes plats valets, grosse potiche pléthorique, honteux Bouddha

tout en ventre et en derrière, conquérant de Paris, roi de nos boues et père de nos crimes, Million exécré et exécrable, qui nous a volé le clair esprit, le généreux cœur et le talent précieux du pauvre André Gill?

Certes! j'espère et je crois, si les renseignements fournis par les journaux sont exacts, que l'attaque subie par le cher artiste ne sera point définitive et qu'il nous reviendra guéri, et le cerveau désobstrué de ses visions noires. Ce jour-là, nous ferons bien tous de nous réunir autour de lui, nous « qui nous tenons la main dans cette obscurité », comme dit le poète, et de nous prêter les uns aux autres le serment de pauvreté et de travail. Le Million, c'est l'absurdité. Le Million, c'est la mort des arts, des lumières et des nobles tentatives; le Million, c'est le vice, le crime et l'ignominie. Quand tous les Parisiens seront millionnaires et qu'un oignon vaudra cent francs sur les marchés, Paris mourra et c'est Charenton qui deviendra la capitale de la France.



NOS POSSESSIONS DE L'INDO-CHINE

19 novembre 1881.

Voici l'heure de sacrifier à Vénus autant de colombes qu'il y a de pigeons à Paris. Je ne me tiens pas d'allégresse. A vous celle-là, mes maîtres, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Armand Silvestre, les poètes hellènes qui tant et si bien avez chanté la courtisane antique! Car jamais, dans leurs rêves hyperboliques, jamais, dans la débauche grandiose et sacrée de leurs imaginations de prêtresses, ni Phryné, ni Laïs, ni leurs rivales n'ont atteint à une telle hauteur de dérèglement!

Elle avait tout épuisé, cette Valtesse aux cheveux d'or! Elle avait vidé la coupe des voluptés amères, les absinthes vertes et les blanches, avec gomme, anisette ou orgeat. Elle avait posé *Nana* à Emile Zola, ce Praxitèle du guano! Elle avait rempli des idéals de peintres, qui sont des trous sans fond et sans orifice. Elle en était au bout de tous les rouleaux hu-

mains. Le monde ne la contenait plus. On la voyait languissante, et le front aux vitres collé, dévorer des yeux le vide de l'univers.

— Qu'est-ce que je pourrais faire d'inouï? se disait-elle, j'ai passé les bornes du pharamineux. Le réel est étroit, a dit Lamartine, le possible est immense. Or, le possible, je l'ai dans mon chaton de bague.

C'est alors qu'elle entendit une voix qui lui disait :

— Tu n'as pas encore écrit dans le *Journal officiel!!!*

Ecrire dans le *Journal officiel*, ah ! quel rêve ! Ce rêve, je l'ai réalisé, moi aussi. On ne sait pas ce que c'est. Il n'y a que Valtesse et moi, qui le savons !... Mais chut, ma chère consœur, et posons le doigt sur la bouche. Ne révélons point le mystère. Gardons pour nous le prodige de ces jouissances suraiguës et divines. Ecrire dans le *Journal officiel !*... Ah ! Justine!

Nos possessions de l'Indo-Chine, tel fut le titre du mémoire que Valtesse envoya à la direction, avec quel tremblement, mon Dieu! La jeune mariée, qui, pour la première fois... Enfin toute comparaison est faible pour rendre l'émotion de Valtesse, lorsque traversant le pont des Saints-Pères et relevant sa jupe timide sur la candeur de ses bas bleus, elle porta son manuscrit chez Wittersheim. Les passants qui la frôlaient se disaient entre eux : Cette jeune fille va tomber! Elle a faim peut-être !... Elle avait faim en effet, mais faim de l'*Officiel*, jusqu'à la boulimie, faim du pauvre Wittersheim, de ce Wittersheim énorme, colossal, dont on avait dit : Wittersheim, c'est deux notaires.

Dès que le directeur (lequel eut cette chance ?) se fut assimilé le travail de Valtesse sur nos possessions dans

l'Indo-Chine, il l'attribua tout de suite au duc de Broglie. Il y a quelqu'un, fit-il dans le bureau de rédaction, qui possède l'Indo-Chine comme je voudrais posséder Valtesse. A ce degré-là, c'est du satyriasisme littéraire, car l'anonyme possède tout le temps. Nous insérons. Et on inséra.

Et le lendemain matin, quand l'*Officiel* parut, en retard d'une semaine comme toujours, Valtesse avait connu tout ce qu'il y a et tout ce qu'il n'y pas de bonheur sur la terre, d'extase et de pamoison.

N'en riez pas, c'est superbe. Mais à la place d'Emile Zola j'ajouterais un chapitre à *Nana*, car il y manquera désormais. Les critiques de l'avenir diront : Du moment que Nana n'a pas écrit à l'*Officiel*, Nana n'est pas vrai, le naturalisme est une blague et Zola n'est qu'un Millevoye. Poètes, mes amis, égorgeons des palombes, la grande courtisane n'est pas morte. Aspasie dîne chez les Archontes, elle est du *Bulletin des Lois* : elle possède l'Indo-Chine et elle fiche dedans Périclès. Aspasie collabore.

On voit bien que l'avocat Napias n'a pied nulle part, car au lieu de révéler le mémoire de l'Indo-Chine, il devait le nier jusqu'au billot. Par ce mémoire, Valtesse grandit démesurément et prend la la tête de la courtisanerie moderne. Ce trait de génie l'illustre immensément : il explique la présence chez elle de Socrate et d'Alcibiade. Il justifie de sa haute situation. Valtesse est un bien national.

Que dis-je !

C'est à cette possession de l'Indo-Chine qu'elle doit, n'en doutez pas, la possession de sa fille Pâquerette, qui lui est enfin rendue. Il ferait beau voir,

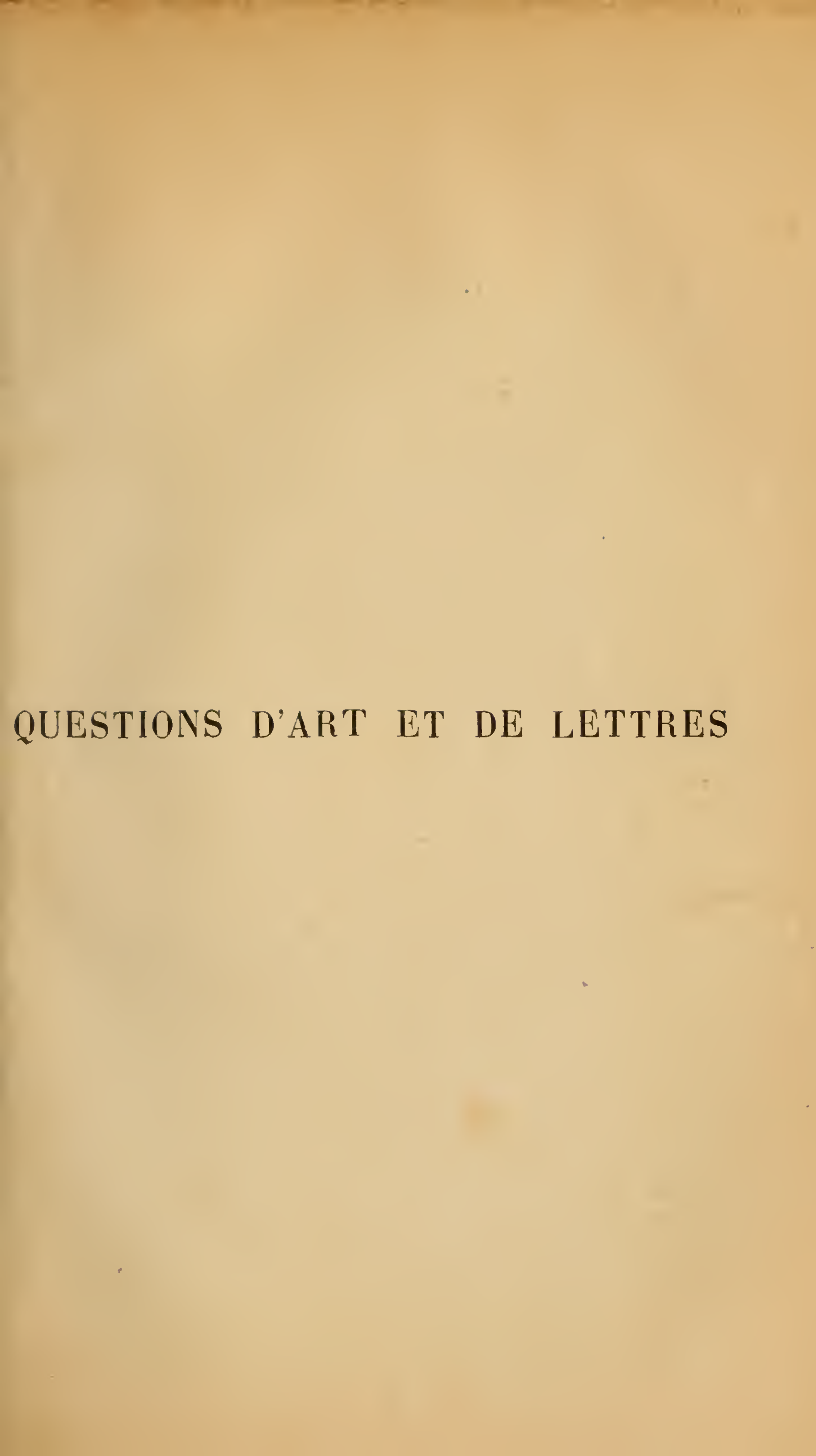
dans un pays ivre de gravité, d'officialité, de fonctionnarisme et de cravate blanche, que l'on disputât son enfant à un rédacteur de l'*Officiel* ! Savez-vous bien que la position de rédacteur à l'*Officiel* équivaut à celle de préfet, et qu'elle y mène, ainsi qu'à la Légion d'honneur ? Ne pas rendre sa fille à un préfet décoré, j'en défie la magistrature. Valtesse est tout cela, grâce au mémoire sur la possession ; c'est pourquoi on lui a restitué sa fille. Qu'avez-vous à objecter, maître Napias ?

Lui demanderez-vous ce qu'elle va faire de Pâquerette et comment elle compte la préserver de l'effeuillement ? Sa réponse est prête : — « Je lui apprendrai à posséder à fond l'Indo-Chine, je lui en inspirerai l'amour exclusif, et sa chambre virginale sera tapissée de numéros de l'*Officiel*. Elle connaîtra Pondichéry et elle saura que ce n'est pas un pont, comme le Pont-Euxin, le Pontmartin, le pont des Saints-Pères, mais bien une ville française, comparable à Pontorson, et située dans une autre hémisphère. Peut-être n'atteindra-t-elle pas à la science splendide d'un Elisée Reclus, par exemple ; mais elle sera, du moins, recluse dans un élysée, et elle n'y aura sous les yeux que des atlas et des mappemondes. Je ne fréquenterai plus que des chevaliers de Malte, et s'il le faut, de Malte-Brun ! »

Et vous serez collé, maître Napias, par tant de maternité géographique ou de géographie maternelle. Et quand Valtesse se décidera à redemander son autre fille, celle qui n'est pas jolie, qui est infirme, et qui attend sa mère dans un établissement de charité, vous plaiderez pour elle cette fois. Vous vous indignerez,

je l'espère, de ce que l'on sépare la malheureuse enfant d'une mère aussi tendrement indo-chinoise, et qui, à cette époque, sera de l'Institut, membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe et professeur de possessions *in partibus infidelium*, dans les parties des infidèles.





QUESTIONS D'ART ET DE LETTRES

LA RÉPUBLIQUE ARTISTE

Athènes. — Guernesey et les Tuileries. — L'art républicain. — La renaissance actuelle. — Pas d'écrivains! — Ce que c'est que l'écrivain. — Le gouvernement illettré.

I

26 octobre 1879.

La République étant un état d'activité permanent, appelle et nécessite le fécond désordre du progrès, d'où il résulte que l'opposition est la voix même de la liberté. La large politique est celle qui tient par l'opposition irreposée le progrès haletant ; l'étroite est celle qui l'endort à la peine, dans la vanité des mesquines conquêtes. Conservons pour nous l'opposition et ne l'abandonnons pas paresseusement à nos adversaires. Ils en vivent. Rien ne ressemble plus à un progressiste qu'un mécontent et des popularités ont été faites de la méprise. Quand nous aurons acquis la vertu de nous dire nos vérités nous-mêmes et de les écouter

entre nous, toute réaction sera frappée de mutisme et l'esprit du passé s'éteindra de lui-même, sur les tisons fumeux des calomnies, dans les ténèbres.

⁂

Si j'énumère, dans ma conscience, les raisons qui peuvent encore nous aliéner les gens de bonne volonté, je m'arrête à celle-ci, qui est grave : Les républicains ne sont pas artistes.

Il n'y a pas peut-être en ce moment dix fonctionnaires de la République qui s'intéressent aux questions d'art. Il n'y en a deux qui soient capables d'en traiter même à tort et à travers. Le tort des doctrinaires, voyez-vous, est de croire que tout s'enrégimente et que le sentiment est la maladie du genre humain. Pour eux, l'imagination n'est encore que la servante de la raison ; elle aide à la parer, à la rendre attrayante ; là se borne son rôle. C'est la soubrette, à qui l'on prend le menton, aux heures de gaudriole, sans que cela tire à conséquence. Erreur immense, qui a nui même à la grande Révolution. Ne vous y trompez pas, les hommes de 89 n'avaient pas assez courtisé la soubrette !

⁂

Tenez ! on ne saura jamais de quel poids le manque de sens artistique a pesé sur la destinée des Bonaparte. Le premier traitait la soubrette à coups de bottes. Elle les a rendus à sa légende, éventrée désormais, et qui répand le son. Quant au troisième, oh ! le mal-

heureux, jamais être ne fut plus déshérité des fées et des Muses ! Peinture, poésie, musique, tout lui était fermé comme par la fatalité. L'historiographe de la cour des Tuileries (à toi, ô Adrien Marx !) n'aura pas à enregistrer un fait, un mot, une velléité, un soupir artistique émanant de ces trois infortunés : le père, la mère et l'enfant. Ils aboyaient à la musique ; ils faisaient bê ! bê ! aux beaux vers ; ils commandaient des choses à Cabanel ! Pendant le second empire, l'art a dardé de Guernesey, même pour les fidèles du prince ténébreux. Certes, la France fournissait sa moisson régulière d'artistes ; mais aucun ne vivait et ne produisait sous l'aile de l'aigle aux yeux crevés.



Triste époque ! Ne la recommençons pas ; voulez-vous ? La République n'est pas la propriété exclusive des professeurs de droit qui l'ont mise dans ses meubles. Je vous avertis qu'elle a horreur de l'esprit pion et que les purs la suffoquent. La République est une bonne fille, à l'esprit vaste et au cœur sensible, qui saura parfaitement visiter les ateliers, si vous la laissez agir, qui s'y fera aimer, et même y posera pour les maîtres. Elle n'est ni prude, ni farouche, et elle est autrement belle que la royauté ou l'empire, ces vieux modèles décatis. Soyez tranquilles ! elle saura ramasser comme il sied les pinceaux des Titiens tombés à terre comme le premier d'Orléans venu, elle montera à un Decamps la culotte qu'a laissée un tailleur chez le concierge, et elle jouera délicieusement son rôle de noble amie et de protectrice délicate.

Vous pouvez vous en fier à elle, mais, pour l'amour de Dieu, laissez-la sortir seule et seule se charger de sa popularité, cortège de pions que vous êtes.

Le Français ne vit pas seulement du pain sec de la politique, mais aussi de tout miel qui tombe des lèvres de ses poètes, de ses musiciens, de ceux enfin qui boivent aux sources sacrées de l'Art. Aussi féru que l'on soit de prosélytisme, quand on jouit d'une peinture, on ne demande pas dans quelle mesure elle peut servir à la fixation des droits de l'homme, ou si le peintre bien pensant a employé les trois couleurs nationales. Ce serait une bêtise amère. Cette bêtise, dois-je vous dire, nos pédagogues la commettent tous les jours. Ils jugent l'œuvre d'art à son degré de civisme. Je mets en fait que le lauréat bien avisé qui, dans un concours, représenterait aujourd'hui les neuf muses dansant sur le Pinde avec neuf écharpes tricolores, aurait pour lui sinon la faveur du jury, du moins l'attendrissement patriotique de M. Turquet.

Certes ! loin de moi l'idée de désobliger cet excellent homme, tout farci de bonnes intentions. Mais comme il personnifie éloquemment le goût artistique du gouvernement actuel ! Un zèle énorme, un désir de bien faire qui va jusqu'à trépigner sur place, une épouvantable bonne volonté. Si on écoutait M. Turquet, tous les pianos de l'univers joueraient la *Marseillaise* à quatre pattes, et, dans toutes les chaumières de France et de ses colonies pénitentiaires, il

y aurait au mur, la gravure de *la Mort de Marceau*, par Jean-Paul Laurens.

J'ai un peu connu M. Turquet à l'époque où l'on hésitait entre lui et M. Antonin Proust pour la direction des Beaux-Arts ; il était déjà passionné, fougueux, intrépide. Il mijotait ses circulaires. En vain lui disais-je : « Prenez garde ! Il ne s'agit pas de créer l'art républicain, mais bien de rendre la République artiste, ce qui n'est pas la même chose. On n'applique pas à l'art les procédés scientifiques de la politique. L'art est impatient de toute méthode, il est impossible à discipliner. Si vous voulez le conquérir, aimez-le, cultivez-le, mais ne cherchez pas à le diriger. Qu'allez-vous faire? » Mais il chantonnait la *Marseillaise* et il s'accompagnait des doigts sur la vitre.

Moi, timide, je reprenais : « Avouez que la République n'a pas de chance. Dès qu'elle se présente, on l'habille en matrone romaine, on lui embarrasse la tête et les bras d'attributs, on la promène en char et on lui adresse des discours latins. Les artistes sont dans la foule, beaux amoureux ardents, qui lui chanteraient tous les hymnes de foi et de dévouement, s'ils espéraient être entendus. Mais ils ne savent pas le latin, ou du moins ils ne le savent plus. D'ailleurs les licteurs sont là, avec leurs faisceaux de férules, qui les écartent. Songez-vous à supprimer l'escorte des licteurs? »

Il paraît que M. Turquet n'y songeait pas. Son Mécénat officiel, tant annoncé par les prophètes, s'est borné jusqu'à présent à la popularisation de *la Mort de Marceau*. Il est de ceux qui, en question d'art, vont droit à la signature, puis au sujet, puis au

cadre. Son ministère n'est ni pire ni meilleur que tous les autres, c'est le même. Il n'a pas conquis un artiste à la République, qu'il adore. Ce bloc des routines administratives, contre lequel il devait s'arc-bouter puissamment, il n'a pas bougé d'un millimètre. C'est un Nieuwerkerke libéral, voilà tout : encore n'a-t-il point fait la statue de Guillaume d'Orange, que l'on voit à la Haye, quand on la regarde.

Sur l'honneur, je ne demande pas son changement ; ceux que l'on désigne pour le remplacer valent encore moins que lui, et ils n'ont pas son zèle frénétique. Et puis je suis de ceux qui estiment qu'un homme ou un autre, quand le principe est mauvais, cela équivaut dans les balances du progrès. Toute la question est celle-ci : la France regorge en ce moment d'artistes de toute espèce ; une véritable Renaissance se forme, de sculpteurs de génie, d'écrivains hors ligne, de peintres originaux et charmants, de musiciens comme nous n'en avons jamais eu. C'est un fourmillement intellectuel, une éruption du sang latin qui sera peut-être la dernière, songez-y ! Il faudra que ce mouvement profite à la République, à sa consécration, à sa gloire aussi. Or, je connais les artistes, je les ai étudiés et pratiqués assidûment, et je ne crois pas me tromper en disant que si la République ne va pas à eux, ils n'iront pas à elle. Que l'immortelle fasse les premiers pas !

LA PETITE ET LA GRANDE MORALE LITTÉRAIRES

Les sujets de romans. — Discours de la Société. — Des ailes! — Victor Hugo. — *Tolle et lege*. — L'*Ane*. — L'annonciation.

I

20 janvier 1881.

La préoccupation de savoir ce que deviennent les enfants des courtisanes est une de ces inquiétudes badaudes qui attestent de l'affaiblissement mental d'une race et de l'oisiveté byzantine d'une société trop riche pour s'intéresser aux rudes et grands problèmes de la vie. Jamais chez les peuples forts la question n'est posée ; jamais chez les peuples pauvres on n'en trouve le souci. On naît de qui l'on peut, et la nature, qui n'est elle-même qu'une formidable courtisane, ayant des enfants de tous les éléments, ne nous invite pas à des pitiés malsaines et à des angoisses ridicules pour les hasards de sa production. Thémistocle, dit-on, était fils de fille ; l'his-

toire lui reproche-t-elle sa mère? L'honneur de vivre lui fut-il interdit? La Grèce songea-t-elle, après Salamine, à chercher de qui il tenait son nom?

Ce n'est pas de bien naître qu'il importe en ce monde, c'est de bien mourir peut-être. L'honneur ne veille pas à la porte par laquelle nous entrons ; c'est à celle par où nous sortons qu'il se tient, avec ses tablettes. Le jour luira, lorsque le roman et le théâtre auront cessé de dépraver la conscience et de fausser le jugement des paresseux, où il sera aussi oiseux de demander quel est le sort des enfants de courtisanes que de s'enquérir s'ils ont deux bras et deux jambes comme les autres. Et cette ardente pitié qui nous dévore apparaîtra dans toute sa bêtise !

J'y pense quelquefois à cette philosophie de marchands de joujoux qui inspire la littérature actuelle et aussi à l'orgueil naïf de quelques-uns de nos creveurs de poupées. Ah ! les hardis romanciers, les endiablés dramaturges, qui croient sincèrement marcher à l'avant de l'humanité ! Hélas ! pauvres tardigrades, ils portent les bagages, à la queue. Seuls peut-être, au milieu du tumulte universel, ils en sont à vouloir retenir la Société par un pan de la robe : « Société, qu'est-ce que tu vas faire de ce petit que je t'amène, de ce fils de fille qui pleure? Qu'est-ce que tu vas faire de cette femme malheureuse, qui a trompé son mari et dont son mari ne veut plus? Où vas-tu mettre ce prêtre amoureux auquel des vœux interdisent ce que des lois physiques lui commandent? Société, réponds-nous. »

« Mes amis, leur dit-elle, je ne sais si vous vous en apercevez, mais à cette heure je m'occupe de procurer

le manger et le boire à cinquante millions d'êtres humains affamés. Je suis en train de chercher à percer des isthmes, à trouer des montagnes, à découvrir des passages à travers les banquises des pôles, à creuser des mers intérieures dans les saharas. Dans l'entre-temps, il faut encore que je m'adonne à l'extinction de quelques fléaux, tels que la guerre, le choléra, l'ivrognerie et l'ignorance. Puis j'ai la tête prise par des problèmes pressants, ceux de l'application générale des moteurs électriques, du développement de la vapeur, à la locomotion, à la production, aux communications et aux relations humaines. Vous me voyez débordée de besogne, sous les regards d'un maître dur, sévère, impitoyable et toujours le fouet à la main, qui s'appelle l'Avenir. Je dois, d'ici à un siècle tout au plus, avoir bouleversé la géographie de l'univers, modifié le monde physique et l'intellectuel, expliqué l'inconnu et percé les mystères ; je dois encore, en ce court espace de temps, avoir colonisé la terre, dont trois parties sur cinq restent désertes ; je me suis engagée, en outre, à vous débarrasser des cultes et des religions, anthropophages ou consciençophages qui font de vous des brutes, des imbéciles et des cannibales. Je dois, vous le savez, vous donner les tables définitives de vos droits et de vos devoirs et vous initier aux pratiques de la Liberté. Qu'est-ce que vous dites de ce petit travail ? Il est corsé, hein ! C'est pourquoi vous seriez bien aimables de me lâcher la robe. Il est très gentil, votre fils de fille, très touchant, très intéressant, mais d'aussi intéressants j'en ai vu des millions, étant très vieille. Sa misère particulière se perd dans l'énorme misère générale dont j'ai en-

trepris de vous soulager tous. Il aime sa mère et sa mère ne l'aime pas : adressez-vous en face, à la Nature. C'est elle que le cas regarde. Quant à moi, je ne l'empêcherai jamais d'être Thémistocle, s'il le désire, et même d'Alembert, s'il le préfère. Quant à votre curé que le printemps travaille et à votre femme adultère qui fait son mari cocu, je m'en soucie en ce moment comme d'une queue de cerise. Dans un naufrage on ne regarde pas, pour les sauver, si les gens sont couchés ensemble et s'ils ont le droit de l'être. On les sauve d'abord. Ils s'expliquent sur le rivage. Lâchez ma robe, chers amis, et laissez-moi aller travailler. »

Oui, véritablement, c'est un signe du délabrement de notre sens moral et même de notre bon sens, que l'intérêt puéril que nous accordons, en pleine évolution sociale, à toutes ces petites questions physiologiques, à tous ces petits problèmes subtils de l'accouplement. L'individualisme, qui n'est que de l'égoïsme rimé, nous a fait perdre le sentiment des proportions dans la souffrance. On en arrive à s'apitoyer davantage sur la douleur d'un Sganarelle que sur la famine d'un quartier tout entier, l'inondation d'une province ou l'incendie d'une capitale. Il n'est peine que d'être cocu, joie que de ne pas l'être. Toute la vie moderne tient dans les cornes de ce dilemme. La littérature se rabat là-dessus, étriquée, racornie, les ailes coupées. Au théâtre, pas d'autre sujet, le cocuage. Dans le roman, pas d'autre thème, la fille ou le prêtre, le prêtre ou la fille, puis le fils de la fille, la fille du prêtre, le prêtre de la fille, est-ce que je sais ! Les uns appellent ça : naturalisme ; les autres l'appellent : idéalisme. C'est tout comme. Oh ! sortons-en !

Sortons-en, car il n'y a pas pour deux sous de vrai drame, pas deux liards de grande passion, pas un centime de vastes idées dans ce ronron accablant et sempiternel. Une chasse à l'ours ou à la panthère m'émeut plus généreusement et fait sortir de moi un homme plus noble, plus fier et plus libre, que vos étroits débats de casuistique sentimentale. A la découverte, les romanciers ! En route, les poètes ! En voyage, les dramaturges. Les steamers chauffent et se balancent dans les ports. Les locomotives sifflent et appellent les explorateurs du monde nouveau. Qu'est-ce que vous faites là, avec vos binocles, à découvrir le parc Monceau ?

Mirabeau l'a dit : « La petite morale tue la grande ! » Elle tue aussi le grand art, la petite morale. Elle l'éteint et le rabaisse au moins. Tâchons de tenir l'Idée au niveau du Fait. Apprêtons-nous, car ce qui va venir est quelque chose d'autrement grandiose et de remuant que des histoires de filles-mères et de Sganarelles. Il retourne cette fois de l'effondrement d'un monde, et elle branle furieusement sur sa base, la vieille Babel qui nous masquait le soleil. Aussi, quand on nous demande pourquoi Victor Hugo apparaît si grand aux yeux des hommes du dix-neuvième siècle et par où il dépasse tous les poètes de son temps, vous pouvez répondre que c'est parce que seul il écrit comme on devrait écrire, dans l'émotion profonde et divinatrice de l'avènement de la vie nouvelle et de la promulgation de la Grande Morale.

II

28 octobre 1880.

Ça, voyez-vous? c'est une chose dont mes contemporains si prodigieusement futés — ah! qu'ils sont roublards, les fils de ce coquin de dix-neuvième siècle! — ne se sont pas encore avisés, au bout de soixante-dix-huit années! Car enfin, s'il y a une race de finauds, de roués comme potence, un peuple de gens subtils, sagaces, l'oreille dressée non seulement aux sous-entendus, mais aux évidences, sacrebleu! ce n'est pas le peuple d'à côté, le peuple du coin du quai, c'est bel et bien le nôtre. Ah bigre! quel esprit éveillé nous avons, quand j'y pense! Pas n'est besoin de nous mâcher les besognes ; il n'arrive pas à terre l'os médullaire que l'on nous jette, non! Le happer, le broyer et en sucer l'osmazone, c'est pour nous le temps de dire : zut! — ou mince! — ou du flan! — selon la classe à laquelle nous appartenons.

Mais quand il s'agit d'un livre de Victor Hugo, impossible! ça ne passe pas. Est-ce que des vers contiennent quelque chose? Est-ce qu'ils renferment des idées pratiques? Est ce qu'il peut y avoir de la pensée

dans les mots rythmés ? Je vous demande un peu s'il est admissible qu'un poète en sache autant qu'un prosateur sur les grandes questions d'ordre moral, social ou politique ! Et voilà soixante-dix-huit années que les hommes très forts, dont se compose la nation française, s'engraissent de cette opinion délicieuse que la poésie... est une musique ! Ils appellent entre eux Victor Hugo : le barde ! et ils vont à leurs petites affaires. Mais un penseur de troisième ordre, un philosophe de théâtre, un PROSATEUR ! convaincu de prose incurable, leur révèle-t-il dans une préface de pièce — sans pièce — ce qu'il pense de l'emploi du vitriol en matière d'amour et du rôle du pistolet dans le mariage, oh ! alors leurs fronts se plissent, le respect les saisit. A son barocco solennel, ils répondent par des baralipton graves ! Ils tirent leurs manchettes et ils exhaussent leurs faux-cols. Car celui-là c'est un raisonneur de profession, un homme qui a pour spécialité de raconter énergiquement la mort de La Palisse devant Pavie, de crier avec un toupet de tous les diables que deux et deux font quatre depuis que le monde est monde, et de tout braver, Code, société, usages, mœurs et gendarmerie, quand il s'agit de prouver qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Ah ! mais oui, et par la mordieu encore !

Me lapiderez-vous si je vous dis ce que je pense du dernier livre de Victor Hugo, l'*Ane* ? Me laisserez-vous vivre si je dérange la symétrie de vos cravates blanches ? Quelle tâche j'assume ! Donner un coup de pied dans cette malle derrière laquelle moisissent tant d'heureux croûtons de pain ! Oser prétendre que l'*Ane* est un livre d'une portée énorme, quoique en

vers, et que le vieillard qui l'a écrit n'est pas, malgré son génie surnaturel, un simple joueur de guimbarde. Contrecarrer sur ce point le jugement de politiciens et socialistes d'une force herculéenne, et me camper sur le passage de cette locomotive qu'on appelle le bon sens bourgeois! Hélas! où cours-je? Miséricorde!

Aux temps glorieux où l'on savait lire et écouter — c'était l'époque où ceux-là seuls parlaient qui avaient à dire quelque chose! — elle ne reviendra plus! — en ces temps-là si un Démosthènes avait, sur la place publique, prononcé un discours d'une grandeur de vues, d'une envergure d'idées comparables à celles du livre dont je traite, toute la Grèce aurait été sur pied pendant huit jours. Athènes aurait vécu les portes ouvertes et oubliant de boulanger. Ce n'est pas un petit événement dans l'histoire d'un peuple que d'entendre tout à coup une voix inspirée, mais inspirée par le droit, l'honneur et la liberté, s'élever dans la tristesse universelle et dicter à ce peuple ce qu'il doit faire pour ne pas mourir. Car c'est de cela qu'il s'agit, ni plus ni moins. Et le pis, c'est que vous le savez bien. Vous savez parfaitement que tout tombe en ruines autour de vous et que le siècle ne finira point sans que la question d'Hamlet, posée par l'avenir à la race latine, soit résolue. Parce qu'un prophète emploiera la langue des vaticinations pour vous avertir et parce qu'il clamera de haut, en tournoyant au-dessus des remparts, vous vous bornerez à admirer la puissance de son vol et à mesurer la force de sa voix! Oh! malheureux! écoutez donc ce qu'il vous dit, tâchez de le comprendre, car il voit loin et il

annonce ce qui arrive, derrière les nuées mystérieuses. Admirez-le moins, écoutez-le davantage.

Depuis quelques années Victor Hugo semble poussé par une main invisible ; il multiplie ses appels, il précipite ses évocations. On dirait qu'il a peur de faillir à je ne sais quelle mission de Jérémie. Son verbe a des solennités d'oracle ; ses mots jettent des lueurs extraordinaires ; ses idées reflètent des coins d'idéal inexploré, des miroitements de paradis social, des apparitions furtives d'édens philosophiques, auxquels on peut reconnaître les prodromes du monde nouveau. Dans ce génie, en gésine éternelle, et qui absorbe, résorbe et exprime, depuis près de quatre-vingts ans, toute la force intellectuelle d'un peuple, frissonne la joie tremblante de l'avenir. Tandis que d'autres émettent des pensées d'un jour, il formule, lui, des pensées séculaires ; il vit en état perpétuel d'annonciation. Et ce qu'il a de plus prodigieux, c'est que ce futur se manifeste à lui comme un présent anticipé, qu'il se meut dans les espérances comme dans les choses établies, les progrès accomplis, les réalisations triomphantes ; il décrit aux pères le bonheur de leurs fils, et il nous parle, avec la tranquillité souriante du destin, de ce qui n'est pour nous encore que le rêve ! Oh ! ne résistez pas, c'est le poète. C'est le poète dans l'accomplissement de sa mission splendide. Il est celui qui sait avant tout le monde, celui qu'il faut écouter bouche béante, car un mot de lui en dit plus long, quelque instinctif qu'il soit, sur la misère humaine, que la science et même les astres. Qu'il soit béni et vénéré !

Les cent soixante pages de l'*Ane* contiennent plus

de vers dorés que Pythagore, renforcé de tous les philosophes venus ou à venir et de tous les préfaciers, postfaciers et bonifaciers n'en pourront jamais écrire et même comprendre. La liberté humaine les a dictés sur des tables de marbre à son Moïse. Tous les devoirs de l'homme y sont tracés avec tous ses droits. Les plus grandes questions d'avenir y sont au milieu des éclairs d'une langue sinaïque, qui est aussi la plus claire, la plus universelle, la plus précise et la plus belle des langues, la Poésie. *Tolle et lege.*



LE SALON ET LES PEINTRES

Les groupes sympatiques. — Les grenouilles qui demandent... des rubans rouges! — Histoire du Ministère des Beaux-Arts. — Tout pour les peintres! — L'Art Libre.

I

10 janvier 1880.

Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui est fort raide, et je crains que vous ne veuillez pas l'entendre. Mais je suis pétri d'une pâte singulière et qui n'a rien de la guimauve : quand une vérité me semble bonne à soutenir, vous ne m'en feriez pas démordre. Comme le soldat grec, je tiens la barque avec les dents.

Mais venons droit au fait. Ainsi que vous et avec une piété égale à la vôtre, j'ai lu le nouveau mandement artistique de notre précieux Turquet. J'ai même suivi dans la presse les éreintements dont il a été l'objet, le cher objet. J'ai vu rire, dans le *Figaro*, Albert Wolff à ventre ouvert. Il m'a paru que le *Gaulois*

lui-même lâchait ses bretelles et se dératait. D'autres organes, qui tirent moins, ont voulu du moins tirer à bout portant. Enfin, comme dirait l'un des deux Hyacinthe, on s'en est flanqué une bosse. Jamais surintendant n'en vit de plus cruelles. Le pauvre Turquet, qui rime à Fouquet comme Paul Bert à Colbert, quoique moins richement, a dû croire cette fois qu'on allait l'enfermer, masqué de fer, dans quelque citadelle, et que jamais plus il ne reverrait le doux pays de Puys, qui est son Vaux.

Or voici où je vais dépasser les mesures et dévoiler mon humeur détestablement contrariante. Non seulement je n'ai pas ri de l'idée des groupes sympathiques, mais encore (tant pis, je le lâche !) je l'approuve absolument.

Ah çà, de quoi riez-vous, s'il vous plaît, blagueurs? L'idée des groupes sympathiques, bonne ou mauvaise, est d'abord une idée. C'est beaucoup, par ce temps de disette républicaine. Soyez assez aimable pour me dire combien Charles Blanc en a émis, d'idées, même en comptant celle du musée des copies, à l'époque où il guidait le chœur des neuf Muses ? Et de Chennevières ? et les autres Apollon qui ont tenu la lyre du budget ? Ainsi donc, Edmond Turquet, le premier, le seul, a eu une idée quelconque. Il s'est pris le front à deux mains, profondément, en maître, et il a trouvé ça : les groupes ! Diantre ! mais le respect me saisit. Cet homme aurait-il le génie de l'ordre? Grouper, c'est fort. Personne jusqu'à présent n'avait groupé, personne ! Quelques précurseurs s'étaient hasardés à groupetter un tantinet, mais si timidement ! Encore leurs groupettements procédaient-ils par oppositions

et contrastes ; c'étaient des groupettements antipathiques. De là au groupe sympathique, il y a des océans. Je ne plaisante pas le moins du monde.

Il est important de se représenter l'état dans lequel on avait livré les beaux-arts à Edmond Turquet. — « Monsieur, lui avait-on dit, vous adorez les arts et surtout les artistes, et vous allez avoir de quoi satisfaire votre passion. La France compte vingt mille peintres, dix mille gens de lettres, huit mille comédiens ou chanteurs, douze cents statuaires, autant de graveurs et quatre fois plus d'architectes. Il faut que, sous votre consulat, tous ces braves gens-là bénissent le gouvernement et mangent tellement de poule au pot qu'ils n'aient plus d'appétit pour se dévorer le nez les uns les autres. Le principal moyen que nous vous mettons entre les mains pour arriver à ce résultat est un Salon, d'ailleurs impraticable, trop petit de moitié pour ce que vous aurez à y faire entrer, détestablement éclairé, et qui est une des gloires de la capitale. Ce Salon, sachez-le, est d'ailleurs, en tant que salle d'exposition, tout à fait déconsidéré parmi les artistes, attendu que la location que leur en fait l'Etat ne va pas sans quelques charges et corvées sous lesquelles succombe le bénéfice qu'ils pourraient en tirer.

« Ainsi l'Etat se réserve le droit de juger, de placer, de refuser et même de primer les ouvrages exposés. Quelquefois même il en achète, avec des remises considérables, qui augmentent encore le prix de la location. Admirez toutefois sa grandeur d'âme, puisqu'en s'arrogeant le droit de récompenser les œuvres qui lui plaisent, il se refuse magnanimement le plaisir de punir celles qui contrarient son esthétique. Il ré-

sulte de ce qui précède que, sur les vingt mille peintres, par exemple, dont le pays s'honore, un certain nombre seulement se résigne encore à se produire, dans notre halle officielle, au jour marqué. Les autres se suffisent à eux-mêmes ou ils forment de petites sociétés, équivalentes aux anciennes corporations, dont vos secrétaires vous raconteront l'histoire ; ils louent au centre de Paris, ou ils font construire de jolies salles bien aménagées, et ils y exposent en liberté, quand et comme il leur convient, ce qu'il leur convient d'exposer. Tel est le terrain où vous allez rayonner. Soyez nouveau, soyez hardi, soyez rusé. Tout ira bien si l'on bénit le gouvernement. »

Edmond Turquet ne serait pas Edmond Turquet si le tableau synoptique de la situation l'avait découragé ou même embarrassé une seule minute. Comme il n'avait que deux partis à prendre, dont le premier consistait à donner sa démission, il adopta énergiquement le second, qui est de faire bénir le gouvernement à tout prix. Ici je prétends qu'il s'en tira moins lourdement qu'on n'aurait pu l'attendre d'après le vol de ses fameuses circulaires. Ce n'est pas encore planer, mais ce n'est plus barboter dans la mare. Il se fit ce raisonnement : Si l'institution du Salon agonise et si elle est tuée par les groupes, groupons ! Si le corps se désagrège et s'en va par lambeaux, rattrapons les lambeaux et collons-les. Cela durera bien toujours autant qu'un ministère. Les artistes construisent de petites chapelles libres et ils échappent au culte reconnu de l'infaillibilité gouvernementale : jetons un dôme énorme sur toutes ces constructions, et nous aurons encore l'air de les tenir dans notre temple. —

Eh! bien, mais... ce n'est pas si bête. De quoi donc rit-il, cet Albert Wolff?

Ainsi donc, vous avez mon secret dans toute son horreur, gens de bien qui me lisez. L'Homme masqué se rallie à Edmond Turquet ; il chante l'idée d'Edmond Turquet ; il applaudit aux fameux groupes sympathiques ; il y croit follement et s'en déclare le propagateur ; mais à une condition... C'est qu'Edmond Turquet ira jusqu'au bout de son idée.

Je suis si heureux quand un peu de liberté entre dans l'air vicié que nous respirons, que j'ouvre ma fenêtre toute grande. Donc nous partons des groupes sympathiques et par la pente la plus douce nous arrivons à la suppression des récompenses, médailles, commandes et Légion d'honneur ; c'est la conséquence. On ne décore pas les groupes, j'imagine, et surtout les groupes sympathiques. Je ne me représente pas Napoléon lui-même attachant la croix sur *la* poitrine des Rigobert. Cette suppression des récompenses entraîne naturellement celle de l'Institut, qui est un prytanée, et du même coup elle abat le jury, son corollaire et son expression directe. Le jury à terre, l'Etat se voit dépouillé de contrôle, et, en matière d'art, l'Etat sans contrôle, c'est le vaisseau sans boussole. Mais alors que devient cette surintendance qui le représente? Et si elle disparaît, cette surintendance... ah! mes bons amis, à quoi rime Turquet? Pleurez, nymphes de Vaux et pêcheuses de Puys, pleurez et formez des groupes sympathiques. Plus de Turquet, plus rien du tout. C'est à quoi il faut tendre, quand on aime l'art, et il l'aime plus que personne.

Voilà pourquoi le nouveau mandement de cet homme

unique, le seul républicain qui ait eu une idée depuis huit ans, a en moi un ardent prosélyte, et aussi peut-être, je vous le dis tout bas à l'oreille, parce que je ne crois pas plus à l'utilité du ministère des beaux-arts qu'à celle des beaux-arts du ministère. Nous étions, paraît-il, menacés de l'un et de l'autre.

II

31 mai 1880.

La Bisbille, nièce de la Discorde, qui n'a pas eu d'enfants, la Bisbille est chez les peintres. Ce n'est pas une divinité bien farouche que la Bisbille ; en guise de serpents, elle n'a guère dans les cheveux que des lézards. Quant aux pommes qu'elle jette dans les camps, je les ai vues, elles sont cuites, et même sucrées, de telle sorte qu'on peut en faire des chaussons, après la bataille.

Les peintres accusent leur surintendant de vouloir les matagraboliser. Vous êtes là où vous êtes, disent-ils à M. Turquet, pour nous décorer et non pour autre chose. Décorez-nous, et fichez-nous la paix. Il y a du bon dans cette manière de juger l'intervention de l'Etat dans les questions d'art, beaucoup de bon. Il est vrai que le surintendant décorateur pourrait leur répondre : — Vous décorer ? Mais vous l'êtes tous décorés ! Je passe ma vie à rougir des boutonnières de vareuses, je mène une vie de fleuriste ambulante, ne sachant plus à qui caser mes coquelicots. — Eh bien, alors, achetez-nous nos tableaux et qu'on n'entende plus parler de vous ! L'argumentation est puis-

sante, mais il pourrait encore, s'il y songeait, la rétorquer comme il suit : Je ne connais pas de mauvais tableau qui n'ait été acheté par le gouvernement que je représente !

Alors le chœur reprend : Le gouvernement que vous représentez est un fichu gouvernement ! — Là-dessus le surintendant bondit au Parlement et s'écrie : — Tous les artistes sont réactionnaires. Voilà pourquoi ils cherchent à me tomber ! A ce discours les autres répondent par des démissions. Vite, à lui, les circulaires ! Vlan ! attrape ! mange ! Les démissions circulent et les circulaires démissionnent. Muse, chante cette lutte et toutes ces boulettes de papier mâché. « Brekéké koax koax ! »

J'adore les artistes et je vis au milieu d'eux, c'est-à-dire en pleine mare aux grenouilles. Je connais leurs coassements lorsqu'ils demandent un roi, qu'on le leur donne, et qu'ils en veulent un autre. C'est toujours un soliveau, d'abord. Mais les gouvernements ne peuvent donner que ce qu'ils ont, comme les très belles filles. Du moment qu'on s'adresse à eux, du fond des étangs, pour obtenir quelque chose, fût-ce une protection, c'est que l'on est décidé à se contenter de ce qu'ils débitent. Remarquez qu'il y met une très grande conscience, le gouvernement.

Aussitôt que les coassements retentissent dans les roseaux, on le voit se réunir sous les nuées et se concerter. « Parmi nous, quel est le moins ignare dans les questions d'art ? Quel est le plus capable de distinguer un navet d'une citrouille, et de décorer les peintres autrement que par le système de la courte-paille ? » La question posée, elle est vite résolue. Sous

l'Empire il n'y avait qu'un seul bonapartiste (encore était-il Hollandais) qui sût ce que c'était que de peindre. Il fut le soliveau de ce régime, et il régna sur les grenouilles. Il décora tant qu'il put, il médailla à foison, et il acheta à perte d'haleine. C'est à son sujet que Victor Noir fit le mot célèbre : Les sculpteurs ont de bien drôles de noms : Goujon, Carpeaux, Nieuwerkerke !... Cette plaisanterie humide ne désarma point les grenouilles, qui, la République arrivée, réclamèrent un roi nouveau, les ingrates !

La République était encore moins riche que l'Empire en hommes spéciaux. En fait de soliveaux, elle n'avait qu'une vieille poutre, datant de 1848, vermoulue et trouée aux mites. On la flanqua dans la mare. Elle s'y corrompit tout à fait, mais non sans avoir décoré, médaillé, acheté et produit sa végétation de moisissure. Alors, dans une chenevière voisine, on prit un bâton à glu, qui, après avoir servi de hampe à un drapeau tricolore, était devenu un épouvantail aux oiseaux, et on le planta dans la grenouillère. Il dura peu, le temps seulement de décorer, d'acheter et de médailler immodérément. Les rainettes coasssaient toujours. Alors... !

Car enfin, de même que l'on ne demande pas au pommier de produire des poires, on ne peut exiger de la politique qu'elle donne des Médicis. L'erreur des artistes, erreur immense, est de croire qu'ils ont besoin d'être protégés, dirigés, enrégimentés et décorés ; qu'ils sont un corps dans l'Etat et que l'art grandit à la discipline. Un peu moins de courtisanerie, voilà qui remettrait les choses en place. La soif de la commande est la grande maladie du peintre français, et

j'aimerais mieux voir les puissants du jour relever les pinceaux de nos Titiens, dans les ateliers, que, dans les antichambres des ministères, les Titiens ramasser les mouchoirs des... soliveaux.

« Mouchoirs de soliveaux » est, je le confesse, une métaphore téméraire et faite pour discréditer un renom de styliste. Mais j'en risquerais de plus féroces encore si je pouvais, grâce à elles, faire comprendre aux peintres combien ils sont illogiques et souvent même ridicules. Nous ne nous mêlons pas de politique, dit l'un d'eux, nous ne nous mêlons que de charité. Quant au gouvernement, nous nous en moquons comme d'une guigne. Cela dépend des jours, mon maître, et du côté d'où le vent souffle. Si je vous donnais à choisir entre le portrait d'une jolie femme et celui de Gambetta, par exemple, je sais bien par lequel vous demanderiez à commencer, tout grand peintre que vous êtes. Eh bien ! il y a eu un temps (c'était le bon) où l'on aurait commencé par la jolie femme. Et c'est pour cela que le gouvernement vous a donné pour surintendant le républicain que vous savez et que vous méritez. Le gouvernement de la République ne peut pas, vous en conviendrez, passer son temps à vous rappeler à la fierté ; il n'est pas dans son rôle de vous convaincre que l'indépendance est la vertu première de l'artiste, et que les seules commandes que vous deviez recevoir sont les commandes du beau. Si vous vous jetez dans ses bras, en lui criant : Aime-moi, décore-moi, protège-moi, il choisit un fonctionnaire spécial pour vous aimer. Lorsque ce fonctionnaire, dans l'étreinte, vous interroge et vous demande si vous êtes républicain, cet

homme est dans son droit, et il remplit son devoir. Il ne connaît que sa consigne.

D'où vient donc que vous vous horripilez, que vous démissionnez et que vous revendiquez votre indépendance? Il fallait commencer par là, et ne pas la lui vendre. J'ai chanté, ô Tityre, la bêtise des grenouilles, qui veulent un roi, sans en avoir besoin, et qui, dès qu'elles en ont obtenu un, en veulent un autre. Voici que le soleil se couche et dore l'étang tumultueux. Brekéké koax, koax. Rentrons à la ville.



VILLEMESSANT

I

1er novembre 1879.

O Lénore, que les morts vont vite !

Ils vont si vite les pauvres morts, que les vivants renoncent à les suivre, même par la pensée, dans la fuite terrible du temps. Nous sommes d'une époque où rien ne compte que de vivre. *To be or not to be.* Il importe d'être, il ne sert à rien d'avoir été. Nos chiens n'expirent plus de douleur sur les tombes de leurs maîtres ; ils perdent la piste du corbillard, et s'ils aboient encore à nos cadavres, c'est en simples naturalistes. Le maître n'était qu'un maître : c'est le collier qui est bon.

Voyez plutôt. Si jamais personnalité insolente a occupé le monde de ses boniments inouïs, de ses tours de force à faux poids, du cliquetis de son caleçon d'hercule à paillettes, n'est-ce pas le Tabarin grandiose de la presse parisienne ? Ce pitre de génie en

était arrivé à battre la grosse caisse sur le trône même de Louis XIV ! Il faisait sauter la muscade sur la table sainte des tabernacles catholiques. Il recevait dans sa baraque des rois et des tzars. Il avait réduit la charité au rôle d'agent d'affaires et il lui payait des courtages ! Quel grand homme ! Peut-être est-ce le plus grand du siècle.

Et ne dites pas que j'exagère. Pendant vingt ans, vous et moi, nous avons tous été suspendus à ses lèvres. Seul, cet hercule à voix de rogomme a su nous dérider, nous intéresser, nous amuser, nous tirer l'argent de la poche et les bravos des mains. Vous en étiez fous, gens du tiers et du quart, et toi, noblesse, tu avais adopté pour l'avocat de ta cause perdue, ce Caton, *sed victa Catoni !*

Or cet homme, qui fut à lui seul l'encyclopédie de la rouerie, il est mort depuis huit mois à peine, et en voici plus de six que nulle part, ni dans un journal (pas même le sien), ni dans une réunion quelconque (pas même celle de ses créatures), on n'a lu ou entendu son nom. Il est tellement oublié que j'en ai honte pour Paris.

Villemessant est décidément trop mort pour les péchés de l'Israël conservateur. Les capons ont peur de remuer ses cendres.

❧

Adversaire et républicain, je m'insurge positivement. Non seulement il a été quelqu'un, ce Villemessant, mais il a laissé quelque chose. Il a légué à la patrie

une œuvre faite de badauderie et de scepticisme qui contient les germes d'une conscience nouvelle, d'un goût, d'un esprit, d'un langage nouveaux. Le paillasse nous a enrichis d'une littérature, d'une politique et d'une morale. Il a créé le Figarisme. L'Europe entière est figariste : c'est indéniable. C'est pourquoi je n'admets pas l'oubli traître dans lequel on étouffe l'ombre du créateur de cet oïdium. Je proteste contre l'ingratitude de ses héritiers. Je me révolte contre la conspiration du silence tramée autour de cette figure essentiellement moderne. Je récuse les pudeurs de ses élèves, je clame à l'ingratitude du siècle. Je vais plus loin.

Le temps est aux statues. Villemessant doit avoir la sienne.

Mais comment donc ! Villemessant n'a pas de statue, et vous autres, vous roulez carrosse ! Villemessant n'a pas de statue, et vous partagez des dividendes de nababs ! Villemessant n'a pas de statue, et M. Périvier touche (disons gagne) : quarante mille francs par an à la caisse de... Villemessant ! Sachez que vous scandalisez l'univers. Ah ! vous amassez le silence autour de la mémoire du grand Mangin, simples Vert-de-Gris que vous êtes ! Ah ! vous n'osez plus parler de lui publiquement, imprimer son nom, narrer ses mots de cabotin en vedette, égrener le rosaire de ses bonnes actions ! Ah ! sous-lieutenants de l'Alexandre de la blague, vous reniez le maître après vous être divisé ses états, ses tambours, ses cymbales, ses crayons et ses bottes ! C'est bien, rendez l'argent.

Rendez l'argent, ou faites la statue. Vous ne sortirez

pas du dilemme. Les paris sont ouverts. Je gage cent louis que vous ne la ferez pas, cette statue. Je mets cinq napoléons pour un buste. Je mets deux sous pour un simple médaillon, incrusté, rue Drouot, dans le mur de votre alhambra de foire. Ce n'est pourtant pas grand'chose, un médaillon, dites !

On m'a conté que le jour du retour des cendres de Monaco, toute la rédaction n'avait poussé qu'un ouf ! Dans les derniers temps, en effet, le vieux bonhomme tournait au roi de féerie : il embêtait ses ministres, il abêtissait ses favoris. D'ailleurs, il n'avait plus d'idées ; il ruminait ses anciens trucs et cuisinait à toutes sauces le légitimisme et la papauté. Les figaristes du vieux jeu se sentaient alourdir ; les nouveaux, les jeunes, rêvaient des évolutions à succès : on parlait de réformes. Villemessant mourut, et l'on poussa le ouf ! Il y a huit mois de cela ! voulez-vous me dire ce qu'il y a de changé dans le *Figaro* ? Quelle puissante création que celle-là, et comme l'autre y a imprimé le caractère indélébile de sa personnalité de Bobèche ! Soyez-en sûr, l'âme de Villemessant plane jour et nuit sur ce temple de la blague, qui n'est lui-même qu'une blague orientale ; elle souffle dans la vapeur des marinonis, elle pousse à la presse, elle aide au tirage. Elle est là, l'âme du patron, et de temps en temps, Magnard se retourne, tout hagard, et il dresse l'oreille, car il lui a semblé entendre une voix connue, disant : « Elle est bien bonne ! » C'est comme un bruit de noix qu'on

casse l'une contre l'autre. Je vous garantis que celui-là ne se cotisera pas pour avoir le médaillon dans son cabinet.

On assure qu'il est très fort, M. Magnard, et que le *Figaro* lui doit sa prospérité croissante. J'en suis absolument convaincu, car il a la tradition d'abord, et puis il entend des voix ! Il est celui vers qui tous les yeux se sont tournés le jour où l'on a dit : Ouf ! Pourquoi pas vers un autre je le demande ? Parce que la grive étant partie, il fallait le merlé. Parce que le maître avait dit prophétiquement : « En vérité, mes enfants, elle est bien bonne ! Encore un peu de temps, je n'y serai plus, et encore un peu de temps, j'y serai encore ! » Il y est ! Il n'en a pas bougé. C'est encore lui qui reçoit les dames et qui, du haut de la galerie circulaire, anhélant et poussif, crie sur la tête des caissiers : « Faites monter madame la comtesse ! »

J'en reviens donc à mon idée. Si l'on doit le marbre et le bronze aux hommes immortels, on doit une statue à Villemessant, car son noble esprit habite encore parmi nous et s'exprime tous les matins à cent mille exemplaires. Cette statue, est-ce à nous, républicains, opprobre de la société, à la lui ériger ? Vous ne le souffririez pas. Cette gloire étant aux conservateurs, appartient à la réaction. Songez qu'hier encore les mânes de Villemessant mettaient de l'eau de Lourdes en bouteille. Songez que le comte de Chambord est forcé de souscrire, le premier, par pure reconnaissance, en tête de la liste, à cette statue.

Qu'est-ce que nous faisons du beau marbre blanc que le bon Dieu nous donne, si nous n'y taillons pas l'image de ses serviteurs ? D'ailleurs, qu'avez-vous à redouter, et qui donc osera vous accuser de braver la conscience publique? Ne vendez-vous pas à cent mille exemplaires, c'est-à-dire ne propagez-vous pas cent mille fois la bonne parole? Vous avez déjà cent mille souscripteurs assurés. Vous avez l'église et le théâtre. Un tronc à la Madeleine et un autre rue de Suresnes : qu'est-ce que vous pouvez réserver de mieux? Tous les curés de campagne dans leurs chaires, tous les cabotins dans leurs loges, feront la collecte. Vous aurez aussi cette excellente magistrature, qu'il a tant fait rire avec ses procès impayables, et puis Sari, des Folies-Bergère. Vous avez perdu l'armée. C'est dommage. Voilà une bêtise qu'il n'aurait pas faite, lui! Vous l'avez faite, vous qui dites : Ouf! et c'est le résultat de la seule initiative que vous ayez osé prendre, un jour où la voix de coco n'avait pas brui dans le cabinet de Magnard.

Voilà ce que la reconnaissance vous recommande, ce que l'univers enfigarisé jusqu'aux moelles, attend de votre loyauté et de votre modestie. Quand on a un grand homme, on le montre; ne désapprenons pas le culte des grands morts. Vous n'en ferez rien cependant, apprentis farceurs, et vous tiendrez à nous laisser croire que le *Figaro* ne se survit que grâce à vous, que votre esprit seul l'alimente et que tous ces exquis calembours, dont, chaque matin, la France sucre son chocolat, ces blagues et ces mensonges raffinés dont elle déjeune, sont le produit exclusif et naturel des cannes à sucre et des betteraves que vous

êtes ! Le pauvre Villemessant n'aura pas sa statue, il n'aura pas son buste, ni son mascaron : il n'aura rien ; c'est tout au plus si on le peindra dans les assiettes, tant il est vrai, ô Lénore, que les morts vont vite !

Depuis que cet article a été écrit, j'ai vu un buste de Villemessant dans l'hôtel de la rue Drouot. Ils se sont exécutés. A la bonne heure !

II

« C'est une figure, dit-on, ce Villemessant ! » Allons, soit ! Va pour une figure ! Mais quel pauvre siècle que celui qui compte avec de telles personnalités ! Depuis quinze jours j'ai lu tout ce qu'on a écrit sur cette vie de soixante-neuf ans, qui va d'un comptoir de mercerie à une table de roulette. Il paraît que ce vieux bonhomme était très bon et très spirituel. Très bon en ceci, qu'il payait ses rédacteurs 5 ou 10 centimes plus cher qu'on ne les paie ailleurs. Le *Constitutionnel* déclare cette bonté surhumaine. Le mot sans doute est du caissier du *Constitutionnel*. Très spirituel aussi. Cela, je le crois. Mais je n'en ai d'autre preuve que l'imbécillité de son public. On ajoute qu'il fut charitable et qu'il adora sa famille. Quelqu'un m'a raconté qu'il avait richement doté ses petites-filles, que jamais il n'avait refusé l'aumône à un pauvre diable et même qu'il payait quelquefois les termes de ses collaborateurs !...

Ah çà, dites donc, vous n'allez pas « nous la faire », pour employer le style qu'il a créé.

Tout bien pesé et tout bien réfléchi, mon opinion sur ce saint homme se résume à ceci :

Il a gagné beaucoup d'argent. Et c'est tout, positivement.



Je n'ai aucune raison pour haïr la mémoire de Villemessant. Il ne m'a fait ni bien, ni mal. Il m'a fait acheter un jour la publication d'un poème, et il me l'a payée au prix convenu. Mais il a eu mon reçu. Je n'avais pas à le saluer dans la rue pour deux causes, dont la première est celle-ci, que je le connaissais à peine.

Un jour, il y a de cela trois ou quatre ans, il m'aborda je ne sais plus où, et il me demanda pourquoi je ne lui apportais rien à publier.

« C'est, lui répondis-je, que vous ne publieriez pas ce que je vous apporterais. »

Il me regarda, de ce regard à paupière lourde, qu'il avait ; je le savais joueur, je repris : « Gageons cinq louis que vous n'insérez pas dans votre journal l'article dont voici l'idée : De l'influence du *Figaro* sur l'esprit, le bon ton, le bon goût et le bon sens français. »

— « Ma foi, riposta-t-il, c'est bien tentant. Mais je ne peux pourtant pas m'éreinter dans mon propre journal. »

Mot effrayant, quand on y songe. Ainsi donc, cet homme se rendait compte précisément du mal qu'il faisait et qu'il avait fait ; il connaissait la portée exacte

de son œuvre. J'ai beau réagir, je ne peux pas mêler ma voix à vos chants d'apothéose.

Du reste étudions-le, cet œuvre.

Après avoir créé beaucoup de journaux qui ne se vendirent point, Villemessant laisse un journal qui se vend bien. Qu'est-ce qu'il représente, ce journal, dans notre société actuelle ? Une opinion politique ? Non. — Une école littéraire ou artistique ? Non. — Un mouvement intellectuel ou moral, soit en arrière, soit en avant ? Pas davantage. — A qui ou à quoi profite-t-il ? Qu'exprime-t-il ? Zéro.

Il blague et il informe.

Il informe et il blague, toujours, chaque matin, excepté les quatre jours fériés de l'année, sans discontinuer, depuis quinze ans !

Il a ceci d'unique, ce journal, que ses rédacteurs changent, mais que sa rédaction ne change pas.

Tout le monde y collabore ou peut y collaborer. Vous produisez un calembour en vous promenant : vous entrez, vous déversez votre calembour au préposé, et le préposé vous donne trois francs.

L'univers s'arrache ce produit délicat ! C'est peut-être vrai, au fond, qu'il avait de l'esprit, ce Villemessant !

Tenez ! il y a eu pendant quelque temps un comptoir spécial, au *Figaro*, pour recueillir des à-peu-près d'une grâce infinie sur Victor Hugo. Tous les passants s'y essayaient et réussissaient. On en envoyait des colonies, des cures de campagnes, des foyers de

théâtre, des cafés à rébus : de partout. Ce fut un débordement de la fine gaieté française. La coquille d'Aristide s'emplissait de ces jolis cacas d'oiseaux.

Le matin, pendant que son perruquier lui ajustait la tête, Villemessant lisait cela, et il disait : « Elle est bien bonne ! »

Je me trompais en disant que le *Figaro* ne représentait rien en France ; il représentait Villemessant.

Villemessant reste le type inimitable de l'homme qui savait *en faire une bien bonne. En faire une bien bonne*, tel a été l'accomplissement de cette destinée, bornée à soixante-neuf ans par les dieux fatigués. La *bien bonne* qu'il a faite à Victor Hugo, par exemple, a embelli deux ou trois ans de ces soixante-neuf. Jamais M. Magnard lui-même n'en *fera une bien bonne* aussi longue. Du reste, je puis me tromper.

Villemessant fut encore remarquable en ceci, que son mépris pour les choses de l'art atteignait jusqu'à la bienveillance. Je n'en veux d'autre preuve, et de plus populaire, que cet étonnant hôtel de la rue Drouot, le monument le plus grotesque qui soit jamais sorti du rêve d'un faiseur de *bien bonnes*.

Quel Alhambra, seigneur ! Le jour viendra où l'on installera là, tout naturellement, une maison de bains féeriques, ou peut-être un bouillon Duval babylonien. Mais j'écarte ces funèbres pensées.

Jamais, voulais-je dire, je n'ai vu personne détester l'art avec autant de tranquillité, et spécialement en littérature, que ce singulier pasteur de lettres. Le bon endroit, dans un article, celui qui empêche que cet article ressemble à un autre article et que tous les articles soient le même, tombait du premier coup sous son ongle de génie. Nul n'a mieux mérité de mourir entre des bras de reporters. C'est pourquoi les édificateurs de cette statue vont partout répétant que tous les bons écrivains de ce temps ont passé au *Figaro*.

Je le crois bien, qu'ils y ont passé. Achetez le numéro de demain, parcourez-le, et vous en aurez la preuve.

Quant à l'accusation que l'on porte contre cette feuille, d'être et d'avoir été le moniteur de la prostitution européenne, la gazette des croupiers de roulette, l'office des calomnies les plus épouvantables, et l'organe du bas clergé, d'avoir avili la conscience publique et démoralisé la bourgeoisie, je trouve que cette accusation n'a pas de raison d'être ni de sens commun.

Un journal qui ne coûte que trois sous le numéro coûte encore beaucoup moins cher si on ne l'achète pas du tout.

Rien ne vous force de demander à quelqu'un le renseignement que vous ne voulez pas connaître. Vous pouvez toujours vous boucher les oreilles, en ce monde, fermer les yeux et vous soustraire à la vue, au toucher, à l'odeur de l'objet qui vous déplaît. Ceci est élémentaire.

La justification d'un journal, c'est le succès qu'il

obtient. Or, le succès du *Figaro* est immense. Est-ce moi qui l'ai fait, ce succès? Non.

Alors, c'est vous. Qu'est-ce que vous avez à dire?

Mânes de Villemessant, reposez en paix. Vous avez accompli votre œuvre, votre tâche est remplie, et vous en avez fait une *bien bonne!* Tout était là, n'est-ce pas?

Et puis cette vie triomphante a eu son déboire. Personne, hélas! ne réalise son idéal ici-bas. Celui de Villemessant était de laisser avant de mourir un *Times* à son pays. Le *Times* français, telle était la dernière *bien bonne* qu'il nous réservait. Quel dommage!

Oh! le *Times!* ce journal lit, ce journal couverture de voyage, ce journal serviette et bonnet de nuit, dans lequel on couche, sur lequel on dîne, et qui n'est composé que d'annonces! Le *Times*, ce journal dans lequel il n'y a rien à lire, mais qu'on peut commencer à rebours, suivre en travers, reprendre de bas en haut, et qui donne le temps qu'il fait pendant qu'on le savoure. Les Anglais sont nos maîtres, et l'on n'a rien trouvé de mieux encore pour captiver le cœur des bons bourgeois que le dictionnaire des cent mille adresses.

C'est ce monument qu'il voulait nous laisser, ô Parisiens, ce boulevardier épris de vos plaisirs. Cette dernière *bien bonne-là* eût été la meilleure! Dieu ne l'a pas voulu. Dieu protège la France. Il a jugé que la petite correspondance suffisait au châtiment, et il

nous a épargné les petites affiches, le journal canapé et le style des courtiers d'affaires.

J'ai vu encore une fois le pauvre Villemessant. C'était au mois de janvier dernier, à l'inauguration du théâtre de Monte-Carlo. Il était assis sur une banquette, dans le vestibule, et il regardait entrer et sortir les joueurs. Isolé, morne et mâchant dans le vide son ennui désespéré, il se tenait courbé, les mains appuyées sur la banquette. Personne ne le saluait, personne ne lui adressait la parole. C'était sinistre. Quand la porte de la salle des jeux s'ouvrait pour laisser passer quelqu'un, on entendait crépiter l'or des tables et grésiller la roulette. Alors il respirait, comme si une bouffée d'air lui arrivait dans les poumons.

A certain moment de la journée, je dus aller retirer ma carte de concert à l'administration. On m'indiqua le bureau. J'entrai, et, ne voyant personne, j'allais me retirer, lorsque, le front courbé entre les bras, aplati sur le secrétaire, et tenant dans la main un râteau de roulette comme il tenait jadis une aune de mercier, j'aperçus Villemessant endormi.

Il rêvait qu'il était croupier et, bienveillante, l'administration le laissait rêver.



LE GRAND MÉNÉTRIER DU XIXe SIÈCLE

7 octobre 1880.

Ce musicien, qui est mort hier, je ne le connaissais pas, quelque vieux Parisien que je sois. De ma vie, je ne lui ai parlé ou écrit; je ne l'ai même jamais *vu*. Est-ce à dire que j'aie foi à la jettature et que je redoute la puissance du fascino? Oh! pas le moins du monde! Le satanisme n'a pas plus de prise sur mon esprit que le bondieusisme. Désirant être homme libre, je commence d'abord par croire à ma liberté. Si je pensais que les déviations strabites d'un regard puissent influer sur la destinée, ce n'est pas pêcheur de corail que je me ferais, c'est oculiste. Donc si je n'ai jamais vu Jacques Offenbach, c'est que les circonstances ne l'ont pas voulu, d'où il résulte que je n'ai point de renseignements à vous donner sur le maëstro. Mais, selon moi, c'est certainement une des figures du dix-neuvième siècle.

Il fut le Beethoven du ricanement. Qu'il ait eu conscience, ou non, du rôle qu'il jouait au milieu de l'ef-

fondrement général des croyances et des respects, ce satyre a dansé sur son outre, victorieusement, parmi les fûts de colonnes brisées, dans les déboulonnements, les écroulements du passé et les grands patatras que son fifre domine. Je l'aime à cause de cette gigue qu'il nous a mise dans le gosier. C'était plaisir de voir, vers la fin de l'Empire, tous les navrés de l'affliction sociale s'accorder aux tons de son mirliton diabolique et mener la ronde sur les ruines. Il nous étourdissait nos lâchetés, il enrageait nos désespoirs poltrons, il nous heurtait la tête les uns aux autres par des vis-à-vis furibonds, il nous emportait dans des galops exaspérés qui faisaient cliqueter joyeusement les os dans les suaires. Nous l'aurions suivi, comme les enfants suivaient le ménétrier de Hameln, jusque dans les rivières et les puits ; nous l'avons suivi dans la sinistre guerre bismarckienne, aveuglés de rire, gueulant ses *Marseillaises* cocasses et frénétiques, peuple de « bus » qui s'avancent !

Oh ! le violoneux formidable de la grande kermesse ! Il était là, debout et trépignant sur la peau de bouc gonflée, râclant à tour de bras son jambon inspiré, la bouche écarquillée par un rictus irrésistible, pareil à quelque conception alcoolique d'Edgar Poë ou d'Hoffmann, et rejetant au ciel les oiseaux tympanisés. Il saisissait le vent au passage et il le faisait rire de force ; il prenait la beauté antique, la majesté de la nature, l'histoire et la légende, et le culte et les traditions, et il leur ouvrait les mâchoires. Et allez donc ! La lune se fendait jusqu'aux oreilles et les étoiles pouffaient derrière l'éventail des nuages. Le système planétaire n'évoluait plus que sur des rythmes frétillants et la terre

elle-même, comme une toupie folle, ronflait comiquement autour du soleil hérissé. En avant la musique ! Et le vieil édifice croulait alentour, en poussière !

Oui, oui, très certainement, cet homme a fait tout cela, et c'est pourquoi je rends hommage à son génie. Le petit Allemand qui arrivait de Cologne, son violoncelle sur le dos, était envoyé par Destin le Père pour enterrer la vieille société européenne et lui enseigner la pastourelle des funérailles. Il avait dans la poche le sifflet enchanté. Et lorsque, du haut de sa chaise de chef d'orchestre, il battit pour la première fois la mesure, il fit le signe de croix définitif et irrévocable sur le voile des jours écoulés, le voile sacré du vieux temple. C'était fini. Vous auriez eu beau orner alors les mœurs, les usages, les institutions et les traditions de toutes les breloques de corail que vous auriez voulu, le sort était jeté ; la musique du diable s'y était mise. Le ricanement avait commencé, l'irrévérence gagnait, et les plus fidèles déclaraient qu'ils ne voulaient plus « s'embêter ». C'est alors que le petit Allemand s'est mis à grandir, à grandir, d'une manière démesurée et qu'il s'est trouvé de taille à tirer le soleil par la barbe et l'humanité par les pieds.

Je ne sais si je me fais bien comprendre, mais il me semble que cette manière d'expliquer Offenbach sera ratifiée par les voyants et par les philosophes. A l'heure où j'écris, dans une cour voisine, un orgue de Barbarie tourne une mélodie populaire de la *Belle Hélène*. Je l'écoute et je pense à la radieuse insolence de cette parodie. Peut-être un autre orgue la tourne-t-il aussi, dans les environs du ministère de l'instruction publique, tandis que l'on réforme le programme des

études universitaires. Au mont Ida trois déesses !... Je voudrais encore qu'au ministère de la guerre, par l'épaisseur des fenêtres, l'obsession du : bouillant Achille, bouillant Achille ! se mêlât aux rêveries matinales des guerriers français. Et si les oracles de Calchas battaient de l'aile, devers l'archevêché, à l'oreille des saints pontifes occupés à sauver sur leurs doigts Rome, le Sacré-Cœur et les jésuitières, on ne m'étonnerait pas en m'apprenant qu'aux sons démoniaques le conciliabule s'est terminé par une tarentelle œcuménique de soutanes et de mitres.

Ce fut en effet le don spécial d'Offenbach que de débiner les trucs et de dévoiler les blagues. Du temps où il découronnait les rois barbus et les plis de vaillance, ces rois eux-mêmes et ces plis, saisis du vertigo universel, s'en venaient danser et chanter devant leurs propres caricatures. Non seulement ils rendaient les armes au ridicule de leur situation, à la bêtise de leur droit divin, à la saugrenuité des idées et des choses qu'ils représentent, mais ils accouraient en rire comme des troupeaux de baleines. L'étonnante mascarade que celle-là ! En bas, le peuple, riant jusqu'à se décarcasser de ce qui le faisait trembler trente ans à peine auparavant ; en haut, les hurluberlus quatorze, les nabuchodonosors cent vingt-sept, pris en flagrant délit de cabotinage royal, traités de poupées à ressorts et entraînés dans la ronde macabre, enchantés d'entendre grincer toute leur mécanique, ravis de perdre leur son par leurs bedaines crevées et se mêlant à la foule pour s'esbaudir et bosser et rendre l'âme dans les culottes !

Ah ! si vous voulez savoir par quoi ce dix-neuvième

siècle se distingue des autres siècles et quelle est sa caractéristique et sa dominante, vous n'avez pas à chercher loin. La haine et le mépris du passé, la blague de tout ce qui fut sacré, révéré, gobé, le raca jeté aux vieilles routines, aux poncifs sociaux, aux castes, aux préséances, au cérémonial, aux lois en désuétude, aux vieux habits, aux vieux galons, la nazarde universelle et le Mince! des nouvelles couches. Le dix-neuvième siècle, c'est le dernier des deux mille premiers. C'est la fin d'un monde. On balaie. Le génie d'Offenbach c'est d'avoir mis ce balayage en musique, c'est d'avoir écrit le quadrille charivarique de cette fin de monde et de nous l'avoir fait danser à tous, à tous les étages de l'édifice, sur les parquets vermoulus, crevassés et pourris qui se défoncent. Mais c'est-à-dire, ô mes bons amis, qu'après une pareille sarabande de scalp, si j'étais gouvernement, je n'attendrais pas, pour donner toutes les libertés, qu'on m'en demandât une seule. Ah! je vous en réponds! Je voudrais au moins voir le vingtième siècle.



SARAH BERNHARDT

21 juin 1880.

Or ça, puisque l'opinion publique a enfin voix au chapitre et puisque l'heure de l'amnistie va sonner joyeusement son carillon à la vieille horloge du bon sens français, je vous présente ma communarde.

Ma communarde est une fille toute en or, comme les madones byzantines. Cheveux d'or, voix d'or ; mais elle tient dans les mains un cœur d'or aussi, qu'elle oublie quelquefois en ses vagabondages, — car elle vagabonde, — mais que toujours on lui rapporte : il y a récompense honnête. Ce cœur d'or est ce que l'on appelle en métallurgie comparée : le cœur d'artiste, car la belle fille aux cheveux d'or est une communarde de l'art. Son crime (remarquez que je le tiens pour épouvantable) c'est d'avoir voulu déboulonner, oui messieurs, déboulonner une sacro-sainte colonne dont un nommé Emile Perrin est au-

jourd'hui le sergent Hoff et que surmonte un Molière tout nu. Ça, c'est affreux !

Comme la colonne a failli tomber sur la tête du nommé Emile Perrin et lui faire un mal extrême, ma pauvre communarde a été invitée à passer devant un conseil de guerre... lasse, et à aligner une somme d'argent équivalente au poids même de la colonne, en manière de dédommagement. Payer cette somme ce n'est pas ce qui était difficile, c'était l'avoir! Quelques amis songèrent à ouvrir une caisse noire pour cette autre restauration, mais au moment où les piles entassées arrivaient à la hauteur du socle de la colonne, on apprit que la communarde venait de passer le détroit emportant avec elle tout l'or de ses cheveux, de sa voix, et n'oubliant que le cœur, dans sa loge.

On instruit en ce moment ce procès par contumace. Les avocats s'y mettent, et le nommé Emile Perrin réclame le prix de sa colonne, qui, d'ailleurs, n'est pas tombée, *au contraire*, si je m'en réfère à ses propres déclarations. Une colonne qui ne tombe pas, *au contraire*, c'est une colonne fortement consolidée par l'ébranlement, si j'ose m'envoler dans les mystères de la statique. — « Le Molière tout nu n'a pas bougé de ça ! s'écrie le gardien de la colonne... Tandis que la communarde tirait d'un côté de toute la force de ses cheveux d'or, j'avais de l'autre côté des conservatrices qui maintenaient victorieusement l'équilibre. » — C'est Molière qui devait rire de tous ces jolis raccourcis ! Songez à celle-là, avocats !

Celui du sergent Hoff a déjà riposté. Sans doute, elle n'a pas bougé, l'immortelle colonne, au contraire ! Mais, n'est-ce rien que d'avoir attenté à Molière, que

dis-je ! à la nudité de Molière ? Vous représentez-vous, ce qui, d'ailleurs, n'est pas possible, que Molière fût dégringolé sous l'effort des cheveux d'or d'une femme, et qu'il eût écrasé le sergent Hoff dans l'exercice de ses fonctions ? Je sais bien que ce n'est là qu'une hypothèse, mais cette hypothèse, elle vaut un million, et c'est pourquoi nous le réclamons au Courbet féminin, à l'exsécro-adorable déboulonneuse !

Je raffole des avocats. Ce sont des gens d'un esprit infini, qui traitent la justice comme elle mérite d'être traitée et qui jouent toute la vie à l'escarpolette dans les balances de Thémis. Mais l'angle sous lequel les choses m'apparaissent, n'est pas celui où les vessies affectent des formes de lanternes. Je crois que j'aurais déshonoré la toge. Ainsi, dans ce cas, par exemple.

— Messieurs, aurais-je déraisonné, lorsque deux et deux font quatre, même en arithmétique, n'est-il pas arbitraire de poser six et de retenir tout ? Le préjudice que vous a causé l'escampativos de ma cliente, — encore vous a-t-elle abandonné son cœur, qui est d'or, vous le savez, comme compensation, — ce préjudice, étant, de votre propre aveu, nul, il conviendrait peut-être à la dignité de la Cour de passer illico à la cause qui, par numéro d'ordre, succède à celle-ci. Vous pouvez d'ailleurs aller vous laver les mains dans l'intervalle avec cette pierre dite ponce, du nom de son inventeur Ponce-Pilate, notre maître à tous et notre conseiller en la circonstance.

Tel serait mon plaidoyer, et nul doute qu'après l'avoir ouï, la Cour n'eût désespéré de mon talent d'avocat, et, qu'en fait de barreau, l'avenir ne m'eût

réservé que celui d'un cabanon à Charenton-sur-Seine.

Donc la communarde sera condamnée à payer la colonne. Tous ses longs cheveux d'or y passeront et sa voix sera monnayée. Pendant les rudes années de l'exil, elle usera sa force, sa beauté, sa vie, pour réaliser la somme vertigineuse à laquelle le cruel Emile Perrin estime sa perte, que d'ailleurs il conteste, jusqu'au jour où l'on s'apercevra que les questions d'art ne doivent pas être traitées par huissier, et que l'on a tort de proposer à la justice des problèmes légers de poudre de riz, jadis dévolus par la sagesse de nos pères à de simples Cours d'Amour.

Mais enfin les temps d'amnistie sont venus, et voilà que l'on pardonne, même aux innocents reconnus. O féroce gardien de la colonne, amollissez votre cœur de bronze! Cessez de lire et de relire ce traité de Moscou, dicté dans la neige par l'homme d'airain, et sachez vous relâcher des devoirs qu'il vous trace comme des droits dont il vous investit. Prenez un siège, comme Cinna, et soyez magnanime comme Auguste. Et quand vous aurez fait comparaître la fille aux cheveux d'or, repentante et confuse, sachez mettre à ses pieds votre sceptre, d'abord, puis la tête d'une altière Vasthi et enfin la somme fabuleuse à laquelle vous estimiez sa perte pour avoir l'honneur sans doute d'en payer son retour.

Et vous lui tiendrez à peu près ce langage : — Tu fus communarde, et tu l'es encore, malheureuse ! C'est ton crime et c'est ton génie ; car celui qui préside aux destinées t'a fait naître sous le signe d'une étoile filante dans un chemin de la grande bohême. Etre

bizarre et charmant, étonnant assemblage de deux ou trois entités contraires, groupe sympathique à toi toute seule, tu ne sais pas toi-même quelle force te pousse, où tu vas, d'où tu viens, et quelle trombe t'emporte comme une paille vers le beau, le nouveau, l'inexploré et l'impossible. Nulle autre autant que toi ne ressemble à son siècle, ne l'exprime plus clairement et ne le représente mieux. De là vient ta puissance étrange, inconsciente, et ta séduction. J'ai eu tort de ne pas vouloir comprendre tout cela et de croire que l'on peut te remplacer, ô communarde de l'Art, fille d'or, ou plutôt fil d'or que fait vibrer follement le souffle de la liberté artistique, téléphone de l'idée moderne !

Et vous en resterez sur cette image hardie autant que flatteuse peut-être, qui suffira à vous réconcilier, je pense, et nous rendra Sarah Bernhardt.



ELLE, LUI, NOUS

14 janvier 1881.

On m'adresse cette question :

— La publication de la correspondance d'Alfred de Musset avec George Sand vous paraît-elle bien utile?

Elle me paraît nécessaire, non seulement à la littérature, mais à l'histoire morale du XIXe siècle, dont leur amour a été et restera l'impérissable roman. Seulement je voudrais que les lettres fussent mêlées et qu'on les publiât ensemble, dans l'ordre de leur jeu de raquette. La cause, en effet, est entendue, et il ne s'agit plus de recommencer des débats oiseux auxquels la mort du héros et de l'héroïne ôtent tout intérêt. Que les torts viennent de « Lui » ou qu'ils viennent d' « Elle », peu importe ; le drame ne regarde que « Nous ». C'est à la condition de devenir général qu'il sera immortel.

Immortel, il l'est désormais. Deux générations au moins ont pleuré sur l'union mal assortie de Rolla et de Lélia. Tous, tant que nous sommes, nous avons

suivi le couple dans ce voyage d'Italie, qui fut le calvaire de deux génies enchaînés. Dans les collèges, les rhétoriciens sont encore divisés en deux camps, les Mussetistes et les Sandiens. De mon temps on se cognait. Enfin dans les annales humaines, cette passion de deux êtres d'élite, qui résument en eux toutes les fièvres, toutes les défaillances et la grande névrose des contemporains, a sa place caractéristique.

Il faut donc là-dessus que les familles se résignent et que chacune d'elles en prenne son parti. Les amours de Musset et de Sand sont à nous, autant que celles de Desgrieux et de Manon Lescaut, de Paul et Virginie, de Daphnis et de Chloé. Ce siècle revendique le droit d'en parler librement, d'en tirer la philosophie qu'elles lui apportent, d'en dégager la leçon qui peut lui être profitable. Lorsque les héritiers de Lélia s'écrient : « Si vous publiez les lettres de « Lui » nous publions les lettres d'« Elle », et lorsque les autres répondent : « Si vous publiez les lettres d' « Elle », nous publions les lettres de « Lui », — ils me font l'effet de gens qui cherchent à échanger la rhubarbe contre le séné devant le cadavre du malade. Pensez moins à « Elle », et pensez moins à « Lui » ; pensez à « Nous ».

Le plus pratique et le plus digne serait de s'entendre des deux parts, et de dire : « Il est bien convenu qu'il ne s'agit pas de réclame de librairie, n'est-ce pas ? D'un autre côté, nous ne pouvons nourrir la prétention de croire que le xxe siècle ignorera la liaison fameuse de deux des plus grands artistes du xixe. Jeter la poudre aux yeux de nos contemporains sur ce roman de passion et expliquer les cris déses-

pérés que les intéressés eux-mêmes ont poussés par une illusion d'ouïe, ce serait nous bercer dans des hamacs d'absurdité. Tout ce que la vraisemblance nous permet de constater, c'est que votre cliente n'a pas eu d'enfants de mon client ; mais, pour le reste, le plus que nous pouvons obtenir de crédit, nous le devrons à la politesse. Dans ces conditions, la sagesse devient de nous aider l'un l'autre à éclairer l'humanité sur les souffrances de ses deux enfants de génie, et c'est ce que nous allons faire en réunissant leurs lettres dans un seul ouvrage. »

Voilà comme je trancherais le problème. Assurément, je sais bien comme il peut être délicat pour des fils, des frères, des gendres ou des neveux d'avoir à concilier leurs intérêts de famille avec les devoirs artistiques, dans certaines situations mal prévues ou stupidement dénouées par le Code. J'ajouterai même que je le sais mieux que personne. Mais la société vous aide et le tact vous guide. Thomas Moore, en brûlant les *Mémoires* de Lord Byron, a, non seulement, transgressé ses droits d'exécuteur testamentaire, mais il a lésé l'humanité et appauvri sa patrie. Si l'imbécillité était responsable, Thomas Moore serait un scélérat. La gloire d'un grand homme appartient d'abord à l'humanité, puis à la patrie, et seulement après à sa descendance. Or, il y a des amours glorieuses ; il y en a même d'illégales qui sont immortelles. Celles-là sont à « Nous ». Dans le cas présent, il n'y a plus d' « Elle », il n'y a plus de « Lui » ; il y a « Nous ».

L'amour d'Alfred de Musset pour George Sand explique toute une partie du génie de Mme Sand, la

bonté. Littérairement, c'est déjà de toute importance. En outre, si l'on veut bien admettre que par l'intelligence et la beauté, Mme Sand est l'idéal de la femme au XIXe siècle, comme elle l'est encore par son amour pour les libertés, les progrès, les découvertes, les sciences et les arts, il est d'un admirable enseignement de savoir par quel phénomène cordial l'un des plus beaux esprits de ce siècle a pu trouver dans son commerce tant de bonheur et de malheur à la fois, tant de désespoir et de réconfort, tant de génie et tant d'abaissement, tant d'ivresse et puis tant d'amertume. Je plains ceux qui, aux jours morbides où nous vivons, n'auraient pas de curiosité pour ce mariage sacré de deux génies, quand ils en ont pour les bonnes fortunes de Rocambole. Les amours de Pindare et de Sapho auraient passionné l'antiquité. Je ne sais pas s'il restera grand'chose de notre âge, mais ce poème vécu et réalisé par deux grands poètes restera. Voilà qui est sûr.

Ah ! publiez vos lettres ! Publiez-les toutes, de part et d'autre, car, avec vos timidités familiales, vous courez le risque d'être assimilés plus tard à Thomas Moore.

Ce serait un désastre affreux que Mme Sand eût dit vrai, et que les lettres d'Alfred de Musset eussent été réellement brûlées. Je ne puis le croire par respect pour elle. Elle savait trop bien que ni elle, ni ses enfants, n'avaient rien à en redouter d'abord ; et puis elle avait trop conscience de son honneur littéraire pour supprimer de tels documents, propriété de l'avenir, témoignage des larmes de deux générations d'hommes et monument de la grande névrose. J'ima-

gine plutôt qu'elle a voulu les soustraire à la discrétion de ceux qui, au lieu de porter le débat en pleine humanité et de l'exhausser jusqu'à la conscience de tous, auraient pu s'en servir pour perpétuer les puériles chicanes des « Elle et Lui », des « Lui et Elle », des « Lui », des « Elle », et du cabotinage des journalistes. Mais le temps a passé, la mort est venue, et nous sommes maintenant devant des marbres et des statues. Nous avons trop pleuré leurs larmes, trop désiré leurs désirs, trop aimé et haï selon eux, pour qu'on nous prive encore de cette solution nouvelle du problème de misère. Qu'ils se révèlent. Qu'ils nous donnent la petite clef d'or de cette porte de bronze où nous nous sommes ensanglanté les ongles et meurtri le front, sur la foi de leur verbe. Les lettres, les lettres, toutes les lettres !

Elle et Lui sont à Nous.



LES AVOCATS

3 mai 1880.

Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que Mme Santerre cocufiait son mari, en long et en large et sur toutes les coutures, c'est qu'elle lisait *Mademoiselle de Maupin!* Ah! messieurs! on ne lit pas impunément *Mademoiselle de Maupin*, livre corrupteur s'il en fut, écrit en 1830, à l'aurore du romantisme par le grand maître ès style Théophile Gautier, et que vous trouverez en sortant d'ici pour vos trois francs, chez Charpentier, éditeur, rue de Grenelle, au coin de la rue des Saints-Pères. D'ailleurs, je vais vous en lire moi-même une scène fameuse, celle de l'ours, une merveille, hélas! car, depuis que mon malheureux client a été cocufié, grâce à ce livre, il ne me quitte plus (ce livre), je l'ai toujours sur moi, et je m'en délecte abominablement.

Ici l'avocat lit la scène de l'ours, et avec quel talent de diction! Ces messieurs de l'aéropage dodelinent gaiement de la tête et se passent la langue sur les babines.

— Assez! crie le président, hors de littérature.

« Infortuné client! » reprend l'avocat, et il continue. Que dites-vous de cet avocat? Je veux passer ma vie à le chanter. C'est un ami, c'est un frère! Je lui donne d'avance et solennellement tous mes procès, à la condition qu'il plaidera pour mes chers adversaires, et qu'il lira du Gautier devant les aéropages. Maître Bétolaud, ne faites pas de façons, vous êtes mon homme!

Ce procès Santerre est une grande date pour la littérature. Voilà la première fois que l'on applique l'art d'écrire à la Justice et que l'on juge les modèles d'après les copies. Enfin, l'on va donc tenir compte de l'opinion des romanciers en matière d'adultère. La fiction fait preuve de la vérité, et il est désormais reconnu que tous les crimes, toutes les fautes, tous les entraînements sont prévus dans nos livres et que nous donnons les causes, les solutions et aussi les circonstances atténuantes pour tous les cas. Le code Napoléon remplacé par Balzac! c'est Zola qui va jubiler! Diable de Zola, a-t-il une veine! Il n'y qu'à lui que ces choses-là arrivent.

Regardez un peu comme la chose devient simple et quelle admirable révolution Me Bétolaud vient d'opérer dans le mécanisme des balances de Thémis! Vous avez un cas d'assassinat dans la petite bourgeoisie, car il faut bien observer la théorie des milieux : une femme a noyé son mari pour épouser son amant. Bon. Vous empoignez *Thérèse Raquin* sur la septième rangée de votre bibliothèque d'avocat, et vous en lisez dix pages à l'aréopage. Vlan! ça y est. Il y a toujours

quelqu'un de condamné, n'est-ce pas? C'est tout ce qu'il faut, et l'on n'en demande pas davantage.

Un autre cas s'offre à votre éloquence. Un enfant se tue sur le paillasson d'une fille. Est-ce dans les quartiers riches? Dormez paisibles et laissez l'instruction se faire. Au jour dit, vous arrivez portant sous le bras un exemplaire de *Nana*, et vous en récitez un bon chapitre. Si vous avez bien lu, si vous avez lu comme un Legouvé, il y aura certainement quelqu'un d'acquitté, et il ne vous restera plus qu'à palper vos honoraires.

Et ainsi de suite. Je le disais bien qu'il y avait à réformer le système judiciaire en France ! C'est Bétolaud qui a trouvé le truc. Bravo ! Bétolaud. A Bétolaud le naturalisme reconnaissant ! Tous les libraires vont lui faire le service. Seulement, il est allé trop loin, le bon Bétolaud.

Comme tous les inventeurs, il a failli gâter sa découverte et nous priver de ses résultats. Après son coup de génie et lorsque, par la simple lecture de la scène de l'ours, il venait de démontrer irréfragablement l'adultère de Mme Santerre, notre conviction se dressait comme une barre de fer. La scène de l'ours était concluante, et Théophile Gautier lui-même, échevelé, comme dit Bétolaud, se serait écrié : « Laissez-la donc tranquille, la pauvre femme ! vous avez fait l'ours pour bien d'autres ! Et nous sommes encore trop heureux quand elles nous permettent de faire l'ours ! » Sage parole, dont on aurait déduit clairement que l'accusée était au moins absoute par le romancier-juge. Mais enfin Me Bétolaud triomphait, et s'il n'avait pas prouvé que Mme Santerre avait fait l'ours, il avait laissé

comprendre qu'elle en avait vendu la peau avant qu'il fût par terre. Son client, j'imagine, n'exigeait pas qu'il fût par terre. Son client, j'imagine, n'exigeait pas qu'il ajoutât d'autres cornes à celles du dilemme, du moins publiquement.

Mais voilà que l'avocat réformateur s'est tout à coup grisé du style capiteux de Gautier (capiteux est de lui). Sans prétexte, et bondissant par-dessus sa cause et son client, il s'est mis à reprendre la *Maupin* et à vouloir la lire tout entière. Heureusement que tous les membres du prétoire la connaissaient par cœur et que l'auditoire lui-même n'en ignorait rien, car, sans cette circonstance favorable, la pauvre Mme Santerre se voyait convaincue, sans en être accusée, d'avoir accompagné l'héroïne du roman dans tous ses voyages à Cythère comme dans son séjour à Lesbos.

Pour cette application désordonnée de son invention, je me sépare de maître Bétolaud. Elle est spirituelle, elle est poétique, mais je la crains. Oui, je la crains. Il sera toujours bien difficile au romancier le plus naturaliste de faire le portrait d'une personne vivante tellement complet que l'on n'ait qu'à lire tout le roman pour avoir le réquisitoire. La ressemblance absolue est une qualité que nul de nous n'a encore pu transporter de la photographie à la littérature : cette qualité, d'ailleurs, n'est pas demandée. En supposant que Mme Santerre ait réalisé scrupuleusement la *Maupin*, scène à scène, cas à cas, il lui manquerait toujours d'avoir vécu sous Louis-Philippe : j'allais dire sous Louis XIII. D'après un tel système je prendrais le bel Alcindor de Scudéry, et j'arriverais à démontrer que le bel Alcindor n'est autre que Bétolaud lui-même, ce

qui ne serait pas raisonnable. Il peut y avoir des points de ressemblance, entre Bétolaud et Alcindor, mais qu'il soit tout Alcindor, vous ne le voudriez pas!

Ainsi donc, cher maître ne lisons au tribunal que les parties des romans qui auront un rapport immédiat avec les cas dont il doit juger. Votre réforme est là. Ne le gâchez pas par des enthousiasmes, que je partage, pour l'un des plus beaux livres qui aient été écrits en langue française, un livre digne d'un poète antique, d'une pureté de forme et d'idéal sans pareille, un hymne à la beauté plastique, chanté, en plein gothisme catholique par un Alcibiade de vingt ans.



DEUX SOUS DE NATURALISME

13 mai.

On aurait tort de vouloir confondre la bataille de Médan avec celle de Sedan : elles n'ont de rapports entre elles que par une quasi homonymie qui ne suffira certainement pas à dérouter l'histoire. Médan, près Poissy, est un lieu... d'aisance et de plaisance, où de jeunes fanatiques, prosternés nuit et jour devant un cheik constipé, écoutent les gargouillades sacrées de son ventre et tâchent de les imiter par des bruits de bouche similaires. Leur conviction est profonde et leur dévouement absolu. Ces hachichins nouveaux entretiennent leur enthousiasme en mâchant le chanvre de la bêtise, le foin des gros mots et le doux guano vert que le cheik, pareil à l'oiseau Rock, laisse tomber dédaigneusement à ses pieds quand il se débonde. L'initiation se fait simplement et sans mystère. Vous connaissez l'histoire de la fille du vuidangeur?

Il était une fois un vuidangeur illustre et opulent qui avait une fille belle comme le jour; elle s'appelait

Foirette. Foirette était vivement courtisée, pour ses appas autant que pour sa dot, et elle comptait nombre de soupirants. L'un d'eux, le fils d'un parfumeur, osa risquer sa demande. « Tu pues la rose! dit le père en contractant les narines avec dégoût, je n'en augure rien de bon pour tes aptitudes à me succéder et à continuer mon commerce. » Et, ce disant, l'illustre vuidangeur décrocha un grand sabre de sa panoplie. « Viens avec moi », dit-il au muscadin, et il l'emmena dans ses laboratoires.

Or, dans ces laboratoires, il y avait des tonneaux vides et il y avait aussi des tonneaux pleins. L'illustre vuidangeur piqua du sabre l'un de ces derniers et il dit encore au soupirant de sa Foirette : « Entre là dedans, et jusqu'au cou ! » L'enfant des parfumeurs, ardent d'amour, y entra résolument; mais lorsqu'il y fut entré de telle sorte que sa fine tête pommadée passât seule hors du tonneau, le père retroussa sa manche et, d'un revers, fit voler le sabre au ras du fût. L'amoureux s'immergea. Il eut la fille. L'initiation des Médanistes s'opère de la même manière, c'est-à-dire que le postulant doit entrer tout entier dans les productions du cheik, sans qu'un cheveu surnage. C'est le baptême naturaliste; après quoi il est trempé pour le combat.

Ce combat, auquel la postérité conservera le nom de Bataille de Médan, que je lui donne, — j'ose du moins l'espérer, — s'exerce depuis cinq ou six années contre le beau style, le bon goût, la politesse d'esprit, l'imagination, le talent, contre tout enfin ce qui fait que la France est la France et qu'il y a honneur et plaisir à parler sa langue, à vivre sa vie, à être de ses

enfants. A certaines dates de colique le cheik se lance, lui et les siens, sur l'un des hommes qui représentent le mieux ces dons nationaux et il l'encambronnise. Tantôt c'est Victor Hugo qui écope, et tantôt c'est Théophile Gautier qui reçoit le paquet gluant. Debout parmi ses munitions, le cheik ruisselle, et il passe sa langue dans sa barbe, belle de moutarde et fumante. Autour de lui, les petits hachichins, les yeux hors de la tête, font : bran ! bran ! sur des tambours, bombardent et pétardent. C'est le sublime carré de Waterloo-closet.

Nos glorieux maîtres, il est vrai, reçoivent la charge de dos et continuent leur route radieuse sans même secouer leurs vêtements imperméables. Ils savent d'ailleurs que l'injure des sots est l'engrais des génies et qu'il précipite les floraisons immortelles. On ne saurait croire à quel point les trois ou quatre baquets que le cheik a versés sur l'œuvre de Gautier ont fait terreau et quelle vigueur en a prise la fraîche gloire du poète. Pour mon compte, je n'en avais jamais douté et lorsqu'on me parlait des débordements du cheik sur cette chère mémoire, je me bornais à répondre : laissez-le faire,—faire étant le mot propre.

Aujourd'hui, le plan de campagne est changé : c'est au hasard du jet que l'illustre vuidangeur dirige ses purgations. On ne passe plus rue Drouot le dimanche. Il y a là une fenêtre dangereuse pour les promeneurs distraits ; c'est de là que le cheik braque ses lunettes et qu'il dirige la bataille, la grande bataille de Médan. On l'aperçoit derrière les rideaux, sans chandelles, et on le reconnaît aux rotondités de sa face. Gare là dessous ! Voilà la mitraille. Barbey

d'Aurevilly, Ranc et Scholl y ont perdu des gilets tout neufs, de beaux gilets à fleurs, jolis comme tout. Quelle drôle de bataille que la bataille de Médan ! C'est dans « l'Art de pété », édité en Westphalie, sans doute, que le cheik a appris la guerre et les mouvements tournants ; il n'y a que ce manuel pour enseigner ainsi à utiliser ses derrières et à tirer parti des tranchées. D'ailleurs, comme génie militaire, le cheik n'en est encore qu'au siège de Toulon, pendant lequel le grand Napoléon, etc., etc., On connaît la chanson.

Mais le temps marche et les jeunes fanatiques s'exercent à leur tour ; et quand le Vieux de la Montagne laissera tomber ses bras lassés et glorieusement bitumineux, les lieutenants continueront la bataille, la rude bataille de Médan. Jusqu'à présent le Vieux n'avait risqué que l'oplite Alexis. Dans les grands cas, il s'écriait : Faites donner l'oplite Alexis ! et l'oplite Alexis donnait. C'était terrible, en cela qu'il donnait comme un bœuf. Bouse formidable, ayant un vague parfum d'encens, qui s'écrabouillait sur les personnes, et l'on disait : Ah ça ! qu'est-ce qn'il peut bien manger, l'oplite, pour que ça sente à la fois si bon et si mauvais ? Sans doute c'est de l'ail doux de Provence ! — Jours finis, voici l'oplite remisé, et l'on attend les vélites.

Vélites, on vous attend. La division Céars est déjà signalée et le corps Huysmans est en train d'opérer sa jonction avec la réserve Hennique, près d'un champ de haricots, en plein vent. Ça va être dur, si ça commence. L'artillerie se ravitaille sous la direction des colonels Vast et Ricouard. Ohé ! tas de Lamartines !

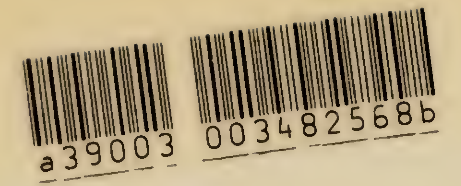
recommandons notre âme à Dieu et notre lac à Elvire ! les crottes de bique vont pleuvoir. A moins que le ciel miséricordieux ne nous favorise et ne nous accorde la défection de ce scélérat de Maupassant, un Marmont, mes frères, un vrai Marmont ! On dit, en effet, que l'on a vu Guy de Maupassant mâchonner des fleurs dans les jardins de l'idéal. Et puis, il aspire à être cheik à son tour. Je viens de lire son dernier manifeste, *la maison Tellïer;* c'est positivement inquiétant. Le général branle dans le manche. A l'heure où je vous parle, il en est à la période où l'on se laisserait plutôt couper la tête que d'épouser Foirette. Le talent est venu.



TABLE DES MATIÈRES

QUESTIONS D'ART ET DE LETTRES

EVREUX, IMPRIMERIE DE CH. HÉRISSEY


a39003 003482568b

ROMANS NOUVEAUX

CHAVETTE

LES PETITES COMÉDIES DU VICE

Eaux-Fortes et illustrations de BENASSIT

1 volume in-18. . . . . 5 fr.

LES PETITS DRAMES DE LA VERTU

Eau-Forte et illustrations de KAUFFMANN

1 volume in-18. . . . . 5 fr.

A. BOUVIER

LE BEL ALPHONSE

1 fort volume in-18. . . . . 3 fr. 50

GEORGES OHNET

SERGE PANINE

Ouvrage couronné par l'Académie Française

50e édition, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50

LE MAITRE DE FORGES

35e édition, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50

ARMAND SILVESTRE

LES FARCES DE MON AMI JACQUES

15e édition, 1 volume in-18 . . . . 3 fr. 50

LES MALHEURS DU COMMANDANT LARIPÈTE

12e édition, 1 volume in-18 . . . . 3 fr. 50

LES MÉMOIRES D'UN GALOPIN

7e édition, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Envoi FRANCO *contre Mandat*

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY